



**SAS [164] – Le  
trésor de  
Saddam 2**

**Villiers (de)**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



# LE TRÉSOR DE SADDAM : 2

*La fin de la traque !*

**GERARD DE VILLIERS**

GÉRARD DE VILLIERS



# LE TRÉSOR DE SADDAM, 2

Éditions Gérard de Villiers

## COUVERTURE

photographie : Thierry Vasseur

casting : le Mag des castings

armurerie : Courty et fils

44, rue des Petits-Champs 75002 Paris

vêtements : Jean-Claude Jitrois

collier et bracelet : Perles de Tahiti

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2006.

ISBN 978-2-3605-3418-0

# CHAPITRE PREMIER

De sa fenêtre de l'hôtel *Phoenicia*, Malko contemplait avec un peu de nostalgie l'hôtel *Saint-Georges*, perle de l'hôtellerie de Beyrouth trente ans plus tôt, aujourd'hui réduit à un squelette rosâtre aux ouvertures béantes, coincé entre une marina vide et le fantôme d'un jardin public triangulaire à l'herbe jaunie et pelée, piqueté de quelques cocotiers déplumés.

Le *Saint-Georges* n'avait pas de chance. Déjà détruit pendant les événements – les quinze ans de guerre civile -, l'attentat contre Rafic Hariri, un an plus tôt, lui avait porté le coup de grâce. La charge explosive d'une tonne qui avait pulvérisé le convoi de l'ex-Premier ministre, dissimulée dans un fourgon Mitsubishi, avait explosé juste en face, soufflant du même coup son annexe en fin de construction et le building de la banque HSBC, et causant des dommages considérables au voisinage. Même le *Phoenicia*, pourtant éloigné de trois cents mètres, avait dû fermer deux mois pour panser ses blessures.

Depuis le matin, un vent violent soufflait sur Beyrouth, faisant voler les stores en toile du *Saint-Georges* comme des appels de détresse. Comble d'ironie : le propriétaire de l'hôtel, ennemi juré de Rafik Hariri qui avait tout fait pour freiner la reconstruction de l'hôtel, s'y trouvait au moment de l'explosion ! Traumatisme supplémentaire. Et ce n'était pas tout : un an après l'attentat, cette portion de la rue Minet-el-Hosn était toujours interdite à la circulation, détournée dans l'étroite rue Ibn-Sina, qui passait au pied du *Phoenicia*. Elle finirait par être rouverte et serait sûrement rebaptisée, par respect, square Rafic-Hariri... Pour le plus grand déplaisir du propriétaire du *Saint-Georges*.

Vengeance posthume et involontaire...

Le *Saint-Georges* n'était d'ailleurs que le plus connu des innombrables bâtiments en ruines qui parsemaient Beyrouth, suite au dialogue à l'arme lourde entre les différentes milices.

Juste derrière le *Phoenicia*, il ne restait du *Holiday Inn* que sa carcasse et son parking souterrain. Beyrouth était ainsi jalonnée par ces « tours mortes », fantômes d'une époque maudite, se dressant au milieu des constructions neuves, comme pour rappeler qu'elle n'était pas encore tout à fait une ville normale.

Certes, on ne s'expliquait plus au canon de 155, mais, après une longue période de calme, le cauchemar pointait à nouveau son hideux museau. Depuis la fin tragique de Rafic Hariri le 14 février 2005 et le départ des troupes syriennes du Liban, douze attentats jamais élucidés avaient expédié dans un monde meilleur quelques ennemis jurés de la Syrie, dont une présentatrice de la télévision des Forces libanaises, May Chidiac, encore vivante, mais atrocement mutilée.

À Beyrouth, la vie n'était pas un long fleuve tranquille... D'ailleurs, le directeur de l'hôtel *Phoenicia* était en train d'installer devant l'entrée principale trois énormes plots d'acier escamotables, afin de dissuader d'éventuels malfaisants. C'est dire l'inébranlable confiance qu'il avait dans l'avenir.

En attendant les plots, toutes les voitures s'approchant de l'hôtel étaient canalisées dans un sas où des vigiles les soumettaient à des détecteurs d'explosif.

Ces menus soucis n'entamaient pourtant pas l'incroyable joie de vivre des Beyrouthins. En attendant la prochaine *nabka*<sup>1</sup>, ils mordaient dans la vie à pleines dents. Les femmes rivalisaient de charme et de séduction, les hommes travaillaient dur et les innombrables restaurants – il s'en ouvrait un par semaine – étaient pleins tous les soirs.

Sans le savoir, les Libanais pratiquaient l'adage latin : *Carpe diem*<sup>2</sup>.

Le téléphone sonnant derrière lui détourna Malko de sa rêverie.

– *A gentleman is waiting for you downstairs*<sup>3</sup>, annonça la voix musicale d'une employée de la réception.

On parlait de moins en moins le français au Liban, en dépit de la haine pour l'Amérique affichée par une partie de la population. Malko gagna l'ascenseur. Il avait hâte de rencontrer le chef de station de la CIA, mandaté par la Maison Blanche pour lui apporter toute l'aide nécessaire dans sa quête du trésor de Saddam Hussein.

Une Mercedes noire en plaque diplomatique, à peine moins blindée qu'un char Abrams, était garée

– faveur exceptionnelle – devant l'hôtel, veillée par une meute de gardes de sécurité paranos, un micro dans l'oreille, qui sautillaient autour du véhicule comme pour l'empêcher de se sauver.

Bien que filtré au détecteur d'explosif, aucun véhicule n'avait le droit de stationner plus de quelques minutes. Il faut dire qu'aux

Olympiades des voitures piégées, les Libanais auraient remporté toutes les médailles...

Le jeune homme aux cheveux courts, debout à côté de la Mercedes, salua Malko respectueusement.

– *Mister Linge ?*

– *Yes.*

– *May I see your passport<sup>4</sup> ?*

La formalité expédiée, il lui ouvrit la portière arrière qui se referma sur lui avec le bruit d'une porte de coffre-fort. Le jeune Américain se retourna.

– Nous allons à l'ambassade, *sir*. Cela prendra une demi-heure environ.

Jadis, dans une autre vie, l'ambassade américaine était située en plein centre de la ville, dans Beyrouth-Ouest, au cœur du quartier de Ain-Mréissié. Seulement, le 8 avril 1982, un kamikaze au volant d'un camion bourré d'explosifs avait escaladé le perron de l'ambassade, déclenchant ensuite une explosion qui avait réduit en poussière les neufs étages du bâtiment, et massacré la fine fleur des agents de la CIA du Moyen-Orient, réunis dans un *meeting* prévu de longue date.

Depuis, les Américains avaient transformé une propriété privée située à une vingtaine de kilomètres du centre, à l'est, sur la colline d'Akwar, en une véritable forteresse. Face à la mer, elle était facilement accessible par hélicoptère. Outre les bâtiments de la chancellerie, elle abritait les logements des diplomates. Des mesures de sécurité draconiennes protégeaient l'ensemble : ouvertures blindées, filets d'acier tendus au-dessus des toits pour arrêter d'éventuels projectiles, pièges électroniques et caméras qui truffaient les quatre hectares de terrain. Un mulot n'aurait pas pu déjouer ces mesures. Même l'hélipad était dissimulé aux regards par des toiles vertes tendues sur des grillages.

Un bataillon de Marines protégeait l'ensemble, relevé régulièrement.

Depuis le différend sur le nucléaire iranien, la parano était encore montée d'un cran. Le Hezbollah libanais chiite, responsable de l'explosion de 1982 et allié indéfectible de l'Iran, était bien implanté à Beyrouth.

Malko regardait défiler les constructions neuves qui s'alignaient des deux côtés de l'autoroute de Tripoli. Elles avaient poussé comme des champignons, dans le désordre le plus complet, escaladant les collines,



envahissant le bord de mer. Une architecture hideuse, ne dépassant pas le stade du cube. Pendant les quinze ans de conflit, Beyrouth s'était étirée vers l'est, grâce aux chrétiens fuyant les combats du centre, à tel point que, jusqu'à Jounieh, c'était un tissu urbain ininterrompu.

Tandis qu'il suivait des yeux un pétrolier quittant le port de Beyrouth, Malko se demanda où pourrait le mener un simple numéro de portable trouvé griffonné sur un journal libanais appartenant à Ibrahim Haddad, le tueur envoyé à Londres liquider Houssa Al-Dhofar al-Walid, la femme qui avait permis à Malko, avec trois ans de retard, de découvrir enfin le leurre utilisé par les partisans de Saddam Hussein pour dissimuler leur transfert d'un milliard de dollars en billets pillés dans la Banque centrale irakienne.

Trois ans plus tôt en 2003, les baasistes avaient tout fait pour accréditer la version du trésor enterré au milieu du désert irakien, dans différentes caches. Grâce à une longue et sanglante enquête, de la Modal-vie à Londres, en passant par Genève et la Roumanie<sup>5</sup>, Malko avait fini par découvrir que les caisses métalliques enterrées dans le désert de l'Ouest irakien ne contenaient que des billets de cent dinars à l'effigie de Saddam Hussein, sans la moindre valeur.

Maintenant, il fallait découvrir où se trouvait le véritable trésor : le milliard de dollars en billets de cent.

Tous les indices convergeaient désormais vers le Liban. D'abord, c'est de ce pays qu'étaient venus les 600 000 dollars en billets destinés à l'achat, en Modal-vie, de roquettes pour les Irakiens. Des recoupements de numéros avaient permis de découvrir qu'ils appartenaient au lot disparu de la Banque centrale. Ensuite, les tueurs qui s'étaient acharnés à couper toutes les pistes menant au trésor venaient du Liban. Il ne restait à Malko qu'un fragile indice, un fil qu'il allait devoir tirer avec beaucoup de précautions. Dans une ville comme Beyrouth, la première erreur risquait d'être fatale, la contestation se manifestant à coups de voiture piégée. Ce n'étaient pas les deux anciens présidents du Liban, Béchir Gemayel et René Mawad, ni l'ex-Premier ministre Rafic Hariri, qui diraient le contraire.

La Mercedes tourna à droite dans un chemin escaladant une colline : ils étaient presque arrivés. Cent mètres plus loin, ils durent stopper à la première chicane protégeant l'ambassade américaine : des sacs de sable, des mitrailleuses, deux blindés légers.

Le jeune agent de la CIA avança jusqu'à la barrière, à dix à l'heure, dut ouvrir son coffre et son capot. Deux check-points plus loin, ils atteignirent enfin le parking inférieur de l'ambassade, face au perron.

Un Black de haute taille, style Kofi Annan en plus jeune, très élégant, vint les accueillir.

– Robert Baker est toujours COS6 ? demanda aussitôt Malko.

Le Black eut un léger sourire.

– C'est moi qui le remplace. Il est désormais au CTC7, à Langley. Je m'appelle Christopher Stafford et je suis heureux de vous accueillir à Beyrouth.

En le suivant à l'intérieur, Malko se dit que les Américains le surprendraient toujours. Affecter un Noir au Liban, c'était comme nommer Madonna ambassadeur à Kaboul. Déjà que les Américains essayaient de faire profil bas, lui pouvait accrocher à son cou l'écriteau « barbouze ». Enfin...

Le bureau de Christopher Stafford avait une vue magnifique sur la mer. L'Américain offrit à Malko un café dans une chope de grès et ils trinquèrent. Il remarqua une mince chemise rouge portant en énormes lettres noires le numéro de téléphone trouvé sur l'exemplaire du quotidien *Al Nahar* appartenant à l'assassin de Houssa Al-Dhofar al-Walid. Apparemment, la CIA avait déjà exploité cette information.

– Je crois savoir que ce n'est pas votre premier séjour au Liban ? demanda l'Américain.

Malko sourit :

– Pas vraiment. Mais j'ai l'impression que les choses ont changé. Les Syriens sont partis.

Le chef de station de la CIA tordit ses grosses lèvres dans un ricanement plein d'ironie et corrigea :

– *L'armée* syrienne est partie, mais pas les Syriens et leurs alliés. D'ailleurs, depuis leur départ, il y a eu douze attentats à la voiture piégée contre les opposants antisyrriens. Qui ont tous réussi. Et, comme d'habitude, les Libanais n'ont arrêté personne. J'ai lu tout ce qui concerne votre affaire, ce trésor de Saddam Hussein. Je peux vous dire une chose : s'il a atterri au Liban, vous allez devoir être extrêmement prudent. En effet, une affaire aussi importante n'a pu se dérouler qu'avec la protection des Services syriens. En 2003, ils étaient là et contrôlaient tout. Sur un milliard de dollars, il y avait beaucoup à prendre. Donc, si vous tentez de remonter à la source de cet argent, ils vont se défendre... Et ce sont des brutaux.

– Ils ont toujours autant de relais ici ? interrogea Malko, quand

même un peu étonné.

Le chef de station se pencha en avant.

– Depuis trente ans, ce sont eux qui supervisent toutes les nominations dans les services de sécurité : le renseignement militaire, la Sûreté générale, les Forces de sécurité intérieures et la garde présidentielle.

– Leurs chefs sont en prison, remarqua Malko, depuis l'affaire Hariri.

– Exact, confirma Christopher Stafford. Les chefs. Mais pas tous les officiers et sous-officiers nommés par les Syriens. Bien sûr, certains ont retourné leur veste, mais pas tous. J'ai bien vu ce qui se passe, lors des derniers attentats. Le FBI a transmis aux Libanais des tas d'informations techniques : ils ne les ont jamais exploitées. Actuellement, il n'y a que des « îlots » antisyriens dans les Services, qui ne contrôlent pas ce qui se fait autour d'eux.

Il soupira et reprit :

– Et puis, il y a les Palestiniens ! Ils sont partout, dans le Sud, à Tyr, à vingt kilomètres de Beyrouth, à Naamé, dans la Bekaa, à Bordj Brajniah, dans la banlieue sud. Ils ont tous un point commun : ils détestent les Libanais. En plus, beaucoup appartiennent au FPLP-CG8 d'Ahmed Djibril, qui est installé à Damas et mange dans la main des Syriens. Ces Palestiniens ont des camps retranchés où personne ne pénètre et n'ont rien à refuser aux Syriens. Nous pensons que ceux-ci leur sous-traitent une grande partie des attentats commis depuis leur départ.

– Vous « pensez » ? releva Malko.

– Nous avons des éléments concrets. Mon prédécesseur, Robert Baker, a recruté une « source » palestinienne, un jeune homme qui vit à Bordj Brajniah. Nous payons les études de son frère, à Colombia University. Grâce à lui, nous savons que l'attentat commis contre Gibran Twani9 était une commande de Damas. Et ce n'est pas tout : les Syriens ont des relais partout. Les Libanais ont arrêté un bagagiste de l'aéroport qui, pour 50 dollars par mois, leur rendait des tas de services. En plus, il y a le Hezbollah, totalement prosyrien, mais ils sont très prudents. Et je ne parle pas des centaines d'informateurs des Services syriens qui sont toujours actifs : les marchands de pistaches, les garagistes, les gardiens de parking... leurs mouchards sont partout

– Ce n'est pas encourageant ! conclut Malko. Christopher Stafford but un peu de café et remarqua avec philosophie :

– C’est moins dangereux que Bagdad.

– Tout est relatif.

Malko désigna du doigt la chemise rouge.

– Vous avez trouvé quelque chose d’intéressant à propos de ce numéro de téléphone, 03 569 345 ?

– Oui. J’ai mis en place un dispositif « tripode ». D’abord les écoutes transmises par la NSA, ensuite, notre propre système local et enfin, j’ai obtenu la coopération des opérateurs de portables libanais, MC Touch et Alpha. Sans eux, on ne peut rien faire. Donc, j’ai un peu avancé.

– Vous avez identifié le propriétaire du numéro ?

Christopher Stafford sourit.

– Pas encore, mais j’ai découvert un fait intéressant. Lorsqu’un des deux acheteurs d’armes irakiens envoyés en Moldavie a été blessé, ses amis ont envoyé un avion privé pour le récupérer, à partir de Chypre. La commande de ce vol charter a été passée de Beyrouth par un homme disant s’appeler Ryad, que nous n’avons pas pu identifier encore. Mais nous connaissons le numéro de son portable. Or, c’est le même que celui noté par Ibrahim Haddad sur le journal *Al Nahar*.

– Intéressant, reconnut Malko. Cela confirme que tous ces gens travaillent pour la même organisation. C’est tout ?

– Non, répondit Christopher Stafford, je crois avoir trouvé un fil à tirer, mais il risque d’y avoir quelques grenades attachées au bout.

---

1. Catastrophe.

2. Vis comme si chaque jour était le dernier.

3. Un monsieur vous attend en bas.

4. Puis-je voir votre passeport ?

5. Voir SAS n° 163, *Le Trésor de Saddam*, 1.

6. Chief of station.

7. Counter-terrorism Center.

8. Front populaire de libération de la Palestine – Commandement général.



## CHAPITRE II

Christopher Stafford s'était interrompu pour répondre au téléphone ; il regagna sa place à côté de Malko et sortit une feuille de papier de sa poche.

– Voilà : le numéro 03 569 345 correspond à une carte *prepaid*. Il a été mis en service le 15 mars de cette année.

Malko effectua un calcul rapide.

– Donc, quinze jours avant la date du journal *Al Nahar* où il était noté ?

– Exact, confirma l'Américain. La veille du jour où elle a été utilisée pour commander l'avion charter à Chypre. Cette carte a été achetée dans le magasin Power Group Company, situé à Beyrouth-Ouest, dans le quartier de Zarif. L'acheteur s'est présenté sous le nom de Tarek Ismat. Le numéro de la carte *prepaid* est le 03925152. J'ai pu obtenir la liste des numéros appelés depuis à partir de ce numéro grâce à MC Touch et je vous l'ai jointe. Il y a une cinquantaine d'appels.

– Significatifs ? demanda Malko.

L'Américain fit la moue.

– Plusieurs sont des numéros de portables syriens dont nous n'avons pas pu identifier les propriétaires. Un est un appel international pour l'Angleterre vers un autre mobile, syrien lui aussi, non identifié. Et puis, il y a plusieurs appels vers d'autres numéros à Beyrouth, que nous sommes en train d'étudier.

– Et quelque chose en liaison avec l'Irak ?

L'Américain consulta sa liste.

– Oui. Trois appels à un certain Ghassan Tufayli. Un très riche businessman libanais qui a toujours fait beaucoup de commerce avec l'Irak. Du temps de Saddam Hussein et ensuite aussi.

– Ce n'est pas encourageant, soupira Malko. Vous n'avez pas trouvé de liens avec les Services syriens ?

– Le propriétaire du magasin Power Group Company où cette carte a été achetée est connu pour ses liens avec le *Moukhabarat* syrien. Il

était très proche de Rostom Ghazaleh, l'ancien « proconsul » syrien pour le Liban.

– Il se trouve à Beyrouth ?

– Oui, bien sûr, mais ne comptez pas sur lui pour des informations. Il est de l'« autre » côté.

– Il reste donc Tarek Ismat, l'acheteur de la carte, conclut Malko. Que savez-vous de lui ?

Christopher Stafford eut un sourire ironique.

– Rien, parce que Tarek Ismat n'existe pas.



Devant la surprise évidente de Malko, l'Américain s'expliqua :

– Dans cette enquête, j'ai mis à contribution le général Ashraf Rifi qui a pris la direction des Forces de sécurité intérieure et de la gendarmerie, à la suite de l'arrestation de son prédécesseur, le général Ali Al-Hajj, écroué pour avoir vraisemblablement participé à l'assassinat de Rafik Hariri. Il n'est d'ailleurs pas le seul dans ce cas. Les différents Services libanais ont été décapités. Le général Raymond Azar, chef de la Sécurité militaire, Jamil Sayyed, chef de la Sûreté générale et le général Mustapha Hamdan, chef de la garde présidentielle, sont également sous les verrous...

Un ange passa et s'enfuit, horrifié. Autrement dit, *tous* les hauts responsables de la Sécurité du Liban étaient impliqués dans le meurtre de Rafik Hariri. Christopher Stafford enchaîna :

– Ashraf Rifi est un des seuls sur lesquels je me repose, parce qu'il a été nommé par Hariri et qu'il est antisyrrien. C'est lui qui a vérifié l'identité de Tarek Ismat. Le numéro de *bitaka*<sup>1</sup> qu'il a donné ne correspond à rien.

Tout cela était assez affolant. Malko sentait le découragement l'envahir avant même d'avoir commencé son enquête.

– Cette piste ne mène donc nulle part ? conclut-il.

– Si, répliqua l'Américain. Ce numéro est actuellement en service et, grâce à la coopération de MC Touch, j'ai fait une découverte intéressante. En vérifiant quels relais ont été utilisés pour des communications données de ce portable, MC Touch est parvenu à suivre à la trace son utilisateur.

– Et vous avez trouvé ce Tarek Ismat ?

Christopher Stafford sourit.

– J'aurais dû dire « utilisatrice ». Ce numéro est utilisé par une femme, une certaine Amal Murad, vendeuse dans un magasin de montres et de portables de luxe dans la galerie marchande de l'hôtel *Movenpick*, sur la Corniche.

– Comment êtes-vous arrivé à cette conclusion ? demanda Malko, stupéfait.

Le chef de station eut un sourire entendu.

– Contre quelques centaines de dollars, un employé de MC Touch a vérifié que, dans la journée, ce portable utilisait le même relais, les appels ayant été émis du même endroit. Or, on peut localiser un appel à une dizaine de mètres près. Lorsque j'ai été en possession de cette localisation, j'ai envoyé un de mes *case officers* enquêter. Il a découvert que le lieu d'émission correspondait à cette boutique de luxe. Or, à l'heure de certains appels, il n'y avait qu'une seule personne dans le magasin. Pour en être absolument sûr, mon *case officer* s'est rendu dans la boutique pour demander un renseignement et un autre de mes hommes a appelé le numéro. Cette vendeuse a répondu. Il ne restait plus qu'à l'identifier. Là aussi, le général Rifi a été précieux.

– Vous appeliez d'où ?

– Un portable intraçable.

– Qu'avez-vous découvert sur cette femme ?

– À vrai dire, pas grand-chose. Amal Murad est sunnite, d'assez bonne famille. Elle partage à Hamra, rue de Baalbek, un appartement avec une copine, possède une Hyundai et elle est célibataire. Le général Rifi ne l'a trouvée dans aucun fichier. Une Libanaise sans histoire.

– Et pourtant, remarqua Malko, elle utilise un numéro hautement suspect, lié au réseau irakien qui protège le trésor de Saddam Hussein.

– C'est peut-être la copine du type de Londres, avança l'Américain. Elle peut ignorer ses activités.

– C'était *aussi* le numéro utilisé par « Ryad », l'homme qui a charté un avion pour aller récupérer un acheteur d'armes irakien en Moldavie... Je vais essayer d'exploiter cette piste, conclut Malko.

Christopher Stafford lui jeta un regard inquiet.



– Soyez *très* prudent. J’ai dû m’adresser à pas mal de monde pour obtenir ces informations. J’ignore si, parmi eux, il n’y a pas des agents syriens. Voilà la photo de notre « cible ».

Il tendit à Malko la photo d’une très jolie femme au visage triangulaire, avec d’extraordinaires yeux bleus et une expression provocante.

– Je serai prudent. A propos, notre ami Rajjik Mahtoub est toujours là ?

– Je vois que vous connaissez bien Beyrouth, remarqua l’Américain avec un sourire entendu. Oui. Et c’est quelqu’un de sûr, vous pouvez vous appuyer sur lui. Que puis-je faire d’autre pour vous ?

Malko réfléchit rapidement.

– Continuez à surveiller ce numéro. C’est possible de suivre les déplacements de ce portable, de trouver ses appels, donnés ou reçus ?

– Oui. MC Touch coopère. C’est quasi instantané, précis à cinquante mètres près. Cela va juste coûter un peu d’argent.

Malko se leva, posa sa dernière question :

– Depuis que vous êtes ici, vous n’avez jamais entendu parler d’un transfert en provenance d’Irak d’un milliard de dollars ?

L’Américain secoua la tête.

– Jamais, mais je ne suis là que depuis un an et demi.

– Merci. Est-ce qu’un de vos collaborateurs peut me déposer chez Rajjik Mahtoub ?

– Avec joie ; saluez-le de ma part.



– Monsieur Malko !

Rajjik Mahtoub jaillit de son petit bureau dans l’impasse donnant sur la rue de Rome, et l’étreignit comme s’il retrouvait son frère jumeau. Il l’entraîna ensuite dans son antre et fonda sur la machine à café.

– *Masbout* ? demanda-t-il avec un large sourire.

Le colosse aux yeux globuleux était toujours aussi chaleureux et disponible. Ancien auxiliaire de la CIA dans les années chaudes, il avait gardé des liens étroits avec l’Agence, tout en créant une affaire

de location de voitures. Le café bu, il demanda :

- De quoi avez-vous besoin, monsieur Malko ?
- Pour le moment, seulement d'une voiture.
- C'est tout ? fit le Libanais, un peu déçu.
- Beyrouth est sûr, maintenant, dit Malko en souriant.

Rajjik Mahtoub leva les yeux au ciel avec un sourire désolé.

– C'est encore plus dangereux qu'avant ! Parce qu'on ne se méfie pas. *Inch'Allah*, espérons qu'il ne vous arrivera rien. Qui cherchez-vous cette fois-ci ?

– Un homme qui n'existe pas, précisa Malko. Ce n'est pas dangereux...

– Cela dépend.

Malko réalisa brutalement que la conversation avec Christopher Stafford avait été très instructive. Si le milliard de dollars de Saddam Hussein se trouvait au Liban ou y avait transité, les Syriens étaient forcément dans le coup. Or, leur réseaux souterrains étaient toujours là et ils feraient tout pour entraver son enquête.

Il faillit demander une arme au loueur de voitures, puis se ravisa. À Beyrouth, on assassinait toujours à la voiture piégée, la charge étant proportionnelle à l'importance de la « cible ». Rafic Hariri, qui avait défié la Syrie à l'ONU avec la résolution 1559, avait eu droit à une tonne de TNT, alors qu'un modeste journaliste ne valait que cinq cents grammes.

Malko pria silencieusement pour qu'on ne soit pas déjà en train de préparer son élimination dans une obscure officine palestinienne du Hezbollah.

Les Syriens étaient des gens prudents et féroces, le croisement d'une vipère et d'un crotale, disaient les Libanais. Ils n'attendraient pas que Malko se rapproche trop près de son objectif pour frapper.



Après avoir récupéré une petite Kia en plaques libanaises, plus discrète qu'une Mercedes, Malko était repassé au *Phoenicia* pour établir son plan de bataille.

Il feuilleta son carnet, cherchant qui pourrait lui être utile parmi les gens rencontrés trois ans plus tôt lors de l'affaire du *Karin A4* .

D'abord, évidemment, Perla Karam, la veuve de l'homme assassiné pour avoir participé à cette manip israélienne. Une somptueuse blonde, énigmatique, aimant les hommes, l'argent et le pouvoir. Le dernier soir, il avait bien pensé coucher avec elle, mais ils avaient rencontré un de ses amis et le charme avait été rompu. Il appela son portable. Tomba sur le répondeur, laissa un message.

Il pensa alors à la Libanaise qui lui avait été présentée par Robert Baker, l'ancien COS de la CIA : Laila Nahas, spectaculaire journaliste rousse qui connaissait tout Beyrouth et comptait parmi ses amants Raymond Azar, le patron de la Sécurité militaire libanaise, actuellement incarcéré à la prison de Roumek pour sa participation supposée à l'assassinat de Rafic Hariri. Malko l'appela.

Miracle, elle répondit ! Second miracle, elle se souvenait parfaitement de lui et de leur déjeuner au café *Orient* avec le chef de station de la CIA d'alors.

– Vous ne m'avez jamais rappelée, reprocha-t-elle à Malko. Vous deviez avoir tant d'autres femmes à voir ! Je sais que vous avez fait la cour à mon amie Perla Karam...

– Je lui ai tout juste baisé la main, jura Malko.

La journaliste eut un rire de gorge, volontairement provocant.

– menteur ! Elle m'a dit avoir vu dans vos yeux que vous aviez envie de la violer... Bon, vous êtes de retour à Beyrouth ?

– Oui, je serais ravis de vous voir. Vous êtes libre à dîner ?

Laila Nahas émit un soupir désolé.

– Hélas, non ! J'ai une soirée au *Grey*. Vous connaissez ?

– Non. Qu'est-ce que c'est ?

– Un resto piano-bar très sympa. Je passe la soirée avec une chanteuse et ses amis. Vous voulez nous rejoindre ?

– Pourquoi pas ?

– Demandez l'adresse au concierge du *Phoenicia* et venez vers onze heures ; nous aurons fini de dîner. Il y aura de très jolies femmes.

– C'est vous que je viens retrouver ! eut-il le temps de jurer avant qu'elle ne raccroche.

Elle qui connaissait tout le monde à Beyrouth pouvait peut-être l'aider à retrouver la trace du trésor de Saddam.



Il y avait effectivement de *très* jolies femmes. Le *Grey*, au début de la rue du Liban, dans Ashrafieh, était une bonbonnière à l'éclairage tamisé et aux murs décorés de tableaux érotiques. Une chanteuse au décolleté audacieux s'égosillait en face d'un piano, accompagnée par le barman. C'était plein, bruyant et joyeux. Malko repéra Laila Nahas au bout d'une banquette, au fond. Elle l'avait vu aussi et se dressa en agitant les bras comme un sémaphore.

– Malko !

Elle faisait partie d'un groupe d'une douzaine d'hommes et de femmes, celles-ci moins fraîches qu'elle, qui regardèrent Malko comme un chat contemple une souris bien grasse. Laila Nahas, visiblement éméchée, lui fit une place sur la banquette à côté d'elle et l'embrassa fougueusement, écrasant contre l'alpaga de son costume ses seins lourds mis en valeur sur un décolleté carré très plongeant.

Exubérante, toujours aussi maquillée, couverte de bracelets, de colliers et de bagues, elle présenta Malko à la ronde, attrapa une bouteille de Taittinger dans un seau et lui servit à boire. La chanteuse, vedette du dîner, entonna un chant très rythmé. Tout le monde se mit à claquer des mains et à danser sur place. Dix minutes plus tard, Laila Nahas, déchaînée, monta sur la table et se lança dans une danse du ventre, d'un érotisme achevé, scandée par les hurlements et les claquements de mains de la salle. Jusqu'à ce qu'elle retombe sur la banquette, pratiquement dans les bras de Malko !

On apporta un nouveau magnum de Taittinger Comtes de Champagne et la fête continua, la chanteuse du restaurant prenant le relais. Un peu calmée, Laila se tourna vers Malko. Une lueur provocante faisait briller ses prunelles troubles.

– Vous êtes un bel homme ! dit-elle brusquement, mon amie Perla a eu tort de ne pas se laisser violer...

– Pourquoi s'est-elle abstenue ?

La journaliste pouffa et colla une bouche chaude et moelleuse contre son oreille.

– Ce soir-là, elle avait ses règles ! Elle a eu honte, cette idiote ! Moi, à sa place, je vous aurais dit de m'enculer...

Provocation ou éthylysme, elle parlait avec la verdeur d'un corps de

garde. Comme quelques couples se mettaient à danser autour du piano, elle se leva et tira Malko par la main.

– Allons danser.

Ils arrivèrent à se glisser dans un espace minuscule à côté du piano, mais Laila n'avait pas besoin de beaucoup de place. Incrustée contre Malko, les bras noués sur sa nuque, elle se frottait à lui, presque sans bouger. Son attitude se passait de dialogue. Quand elle levait la tête, Malko voyait écrit en lettres de feu sur son front « baise-moi ». Lorsqu'ils retournèrent s'asseoir, il était prêt à la culbuter sur le piano.

Curieusement, Laila semblait dégrisée par ce flirt muet. Elle se tourna vers Malko.

– Pourquoi êtes-vous à Beyrouth, cette fois-ci ?

– Une histoire compliquée, dit-il. Vous vous intéressez à l'Irak ?

Laila eut une moue dégoûtée.

– Ce sont des sauvages ! Non, pourquoi ?

– Je cherche un connaisseur des affaires irakiennes.

– J'en connais un, fit-elle avec quelques instants de réflexion. Un excellent ami. Si, cette fois-ci, vous vous conduisez galamment, je vous présenterai.

Elle émit un soupir lourd de reproches.

– Quand je pense que la dernière fois, vous ne m'avez même pas rappelée...

Elle se pencha, posa la main sur la cuisse de Malko et dit à voix basse en souriant :

– Salaud.

Elle était complètement saoule.



Deux heures du matin ! Le Grey se vidait lentement, comme un évier bouché. Il faisait frais. Les épaules couvertes d'un châle noir, Laila prit Malko par le bras, le tirant vers une énorme Mercedes.

– Mon ami Ryad va nous ramener.

– J’ai une voiture, précisa Malko.

Elle lui jeta un regard admiratif.

– Ah, vous conduisez vous-même ! Vous savez ce qu’on dit : à Beyrouth, il n’y a que de bons conducteurs, tous les mauvais sont morts ! *Yallah !5* ! Ça vous ennuie de me raccompagner ?

S’il avait dit « oui », elle lui aurait arraché les yeux. De plus, il avait deux excellentes raisons d’accepter. La perspective d’un contact utile et une femelle très sexy qui s’offrait. Laila se glissa dans la petite Kia et sa jupe remonta très haut sur ses cuisses, ce qui ne sembla pas la bouleverser. Elle guida Malko jusqu’à l’autoroute de Tripoli pour lui faire escalader une colline quelques kilomètres plus loin et s’arrêter devant un immeuble moderne.

– Vous méritez que je vous offre un verre ! minaуда-t-elle.

Il ne s’agissait pas seulement d’un verre. À peine dans l’ascenseur, elle fit ce qui, visiblement, la démangeait depuis le début de la soirée. Après avoir appuyé sur le bouton du huitième, elle se colla à Malko, lui enfonçant une langue impérieuse et agile jusqu’au fond du gosier.

À peine dans l’appartement, ce n’est pas vers le bar qu’elle se dirigea, mais vers sa chambre, dotée d’une superbe vue sur la mer. Sans même fermer les rideaux, elle poussa Malko sur le lit en riant et s’installa à califourchon sur ses cuisses. Quand elle se pencha pour reprendre son baiser là où elle l’avait interrompu, ses seins jaillirent du décolleté carré, offrant à Malko deux longues pointes brunes et tendues.

Tandis qu’il s’intéressait à elles, Laila s’attaqua à sa ceinture. Avec la dextérité d’une infirmière, elle mit rapidement au jour ce qui l’intéressait et sa bouche se referma dessus. Malko, un peu étourdi par le Taittinger bu à gogo, ferma les yeux et se laissa faire. Une fellation, même non sollicitée, est toujours un plaisir qu’il ne faut pas boudier.

Pour pimenter une prestation pourtant parfaite, Laila se pencha et emprisonna la verge tendue entre ses seins lourds, s’en servant comme d’un fourreau tiède pour le masturber. Alternant ce massage avec de brefs mais habiles coups de langue. On n’entendait que des bruits humides et leur respiration.

Elle s’interrompt, le souffle court, et lui lança :

– J’ai envie que tu m’encules.

L’explication de sa réflexion au sujet de Perla Karam... Hélas, elle eut l’imprudence de recommencer son manège et Malko, entre ce

fourreau souple et cette bouche vorace qui l'aspirait, se sentit partir d'un coup.

Il cria sauvagement, tandis que Laila le buvait sans rechigner. C'était vraiment une femme du monde.

De nouveau à califourchon sur lui, elle reprit :

– Il y a trois ans, tu regardais beaucoup mes seins, lors de notre déjeuner. Tu avais raison.

Malko était K.O. Entre son violent orgasme, le Taittinger et l'heure tardive, il rêvait à un lit comme un chien rêve à un os. Discrètement, il baissa les yeux sur les aiguilles lumineuses de sa Breitling.

Trois heures du matin.

– Tu m'avais parlé d'un de tes amis spécialiste de l'Irak, dit-il.

– Salaud ! C'est pour ça que tu es venu, fit en riant Laila, lui tordant légèrement le sexe de la main gauche... Oui, c'est vrai. Il s'appelle Wissam El-Hachem et il travaille à la revue *Le Commerce du Levant*. Il a bossé longtemps sur l'Irak. Si quelqu'un peut savoir quelque chose, c'est lui. On va l'appeler...

– Maintenant ? fit Malko, incrédule.

– Oh, il se couche tard.

Elle composait déjà le numéro. Malko entendit un répondeur débiter une longue phrase en arabe.

– Il est au Yémen, annonça Laila. D'après ce message, il rentre dans quelques jours. Je vais te donner son portable, tu pourras l'appeler là-bas.

Elle bâilla et sourit, toujours dépoitraillée.

– J'espère que tu n'attendras pas trois ans pour me téléphoner.

Tandis qu'il roulait vers le centre sur l'autoroute déserte, Malko se dit que le Liban était toujours bien agréable... Il appellerait Wissam El-Hachem à une heure normale, au Yémen.

Au point où il en était, il ne pouvait rien négliger. En attendant le retour du journaliste, il allait s'attaquer à Amal Murad.

---

1. Pièce d'identité.
2. Voir SAS n° 147 : *La Manip du « Turin A »*.
3. Moyen.
4. Voir SAS n° 147, *La Manip du « Karin A »*.
5. Allons-y !



## CHAPITRE III

Le portable « Vertu » le moins cher coûtait 100000 dollars. Le modèle de base, en or massif, mais il y avait beaucoup plus cher : le platine, à 150000 dollars, et le modèle or et diamants dont le prix dépendait du nombre de diamants... La vitrine voisine offrait un éventail de montres absolument folles. D'un kitsch absolu avec des empilements de pierres précieuses sur des cadrans gros comme des réveils, des bracelets de crocodile de toutes les couleurs cloutés de diamants. Une des montres avait superposé à son cadran un papillon d'émeraudes et de rubis dont les ailes battaient à chaque heure.

Les Arabes du Golfe se jetaient là-dessus comme des fous, paraît-il. « Vertu » n'arrivait pas à fournir. Heureusement, dans la vitrine voisine, les montres étaient un peu plus normales. Malko poussa la porte du magasin. Il était vide, à part deux vendeuses. Amal Murad était encore plus salope que sur la photo donnée par Christopher Stafford. D'immenses yeux bleus étirés sous une crinière de cheveux noirs courts, un nez un peu long et une bouche à la lèvre inférieure légèrement tombante, ce qui lui donnait l'air d'être prête à prendre un sexe dans sa bouche. Elle contourna le comptoir et vint vers Malko, lui adressant un regard à foudroyer un archevêque.

– *May I help you, sir?*

Les Arabes milliardaires devaient fondre. Elle transpirait le sexe et le savait. Un peu déhanchée, elle fixait Malko par en dessous. Intérieurement, il se dit que sa piste se terminait en cul-de-sac. Ça ne pouvait être que la copine du tueur qu'il avait abattu à Londres.

Les femmes adorent souvent les voyous.

– Je cherche une montre, annonça-t-il.

Elle lui désigna la vitrine.

– Nous en avons de très belles.

Elle en sortit aussitôt une enrichie d'une dizaine de carats de diamants.

– L'émir de Dubaï en a acheté sept de ce modèle, annonça-t-elle. Une pour chaque jour de la semaine. Nous n'en avons plus de disponible. Mais si vous en voulez une, je peux appeler pour connaître

le délai. Vous habitez Beyrouth ?

– Je suis de passage.

Ces montres-là n'étaient sûrement pas fabriquées en Chine.

– Combien vaut ce modèle ? demanda Malko.

Amal Murad prit un bloc et y griffonna pudiquement quelques chiffres, comme si elle avait honte. Malko lut : un million de dollars. Puis, leurs regards se croisèrent et il comprit qu'elle n'avait pas espéré une seconde lui vendre une montre. Elle s'amusait, sûre de son charme. Avec son haut trop moulant retenu par deux fines bretelles noires et ce regard ambigu, les Arabes du Golfe devaient oublier le montant du chèque qu'ils écrivaient...

– Avez-vous des chronographes Breitling ?

Amal Murad eut une moue très vaguement méprisante, comme s'il avait demandé un plat de frites dans un trois étoiles.

– Nous ne faisons pas cette marque, répondit-elle, mais je peux en faire venir. Où habitez-vous ?

– Au *Phoenicia*.

Il lui tendit sa carte et y nota le numéro de sa chambre. Amal Murad lui tendit la sienne et il nota que le numéro du portable suspect n'y figurait pas.

– Je vais essayer de vous trouver une Breitling, promit-elle, et je vous rappelle.

Elle le raccompagna jusqu'à la porte et il se dit qu'elle ne terminerait pas sa vie comme vendeuse. Elle était simplement sublime, avec en prime cette expression salope dans un pays où les salopes étaient reines. Qu'est-ce qu'elle faisait avec le tueur de Londres ? Il se demanda brusquement si elle était au courant de sa mort.

Si c'était le cas, elle portait un deuil léger.

Il récupéra sa voiture garée un peu plus bas sur la corniche. Le temps était magnifique, la mer d'un bleu d'azur, Beyrouth ressemblait à une ville de vacances. Et pourtant, douze personnes avaient trouvé la mort, assassinées à l'explosif, au cours des dix derniers mois.

Un peu comme à Bagdad, il ne fallait pas compter sur la police pour retrouver les coupables. C'était une tradition sacrée au Liban : on n'avait jamais arrêté personne dans ce domaine, ou alors de vagues

comparses. Ceux qui fabriquaient les voitures piégées ou les IED<sup>2</sup> couraient toujours. Machinalement, il jeta un coup d'œil sous la carrosserie avant de monter dans la Kia.

Dans cette ambiance, on devenait vite parano.

Après un coup d'œil sur la liste remise par le chef de station de la CIA, il décida d'aller faire un tour du côté des bureaux de Ghassan Tufayli, l'homme qui commerçait avec l'Irak. C'était en dehors de la ville, sur la route de Jounieh. Seul point de repère : un centre commercial City qui venait d'ouvrir.

Il y fut en un quart d'heure et dut franchir une passerelle pour revenir sur ses pas. Le building de Ghassan Tufayli, une tour carrée rouge, se trouvait dans une petite rue en impasse. Tandis qu'il observait le bâtiment, un groupe de moustachus en émergea, menés par un homme de haute taille qui les raccompagna à leur Mercedes, puis rentra dans le building.

Peut-être l'homme soupçonné par la CIA de trafic avec les anciens baasistes. Tandis qu'il repartait vers le centre, il se demanda par où commencer. Avant de quitter le *Phoenicia*, il avait appelé Wissam El-Hachem au Yémen, sans succès. Son portable n'était pas joignable. La piste Adeline Montjoie<sup>3</sup> ne menait nulle part : elle avait toujours été contactée, lors de ses passages à Beyrouth, par le standard de son hôtel, ce qui rendait illusoire toute recherche d'appels. En plus, les quatre fois où elle s'était rendue à Beyrouth pour chercher de l'argent liquide pour son amant Gibran Faisal, il lui avait été remis par quatre personnes différentes, dont une femme. Des gens dont elle ignorait même le nom...

À force de réfléchir au problème, Malko avait acquis la quasi-certitude que le trésor de Saddam Hussein avait dû être éclaté en plusieurs « sous-trésors ». Une partie de l'argent étant virée sur des comptes bancaires, grâce à un mécanisme classique de blanchiment, et l'autre demeurant liquide.

Sa mission consistait à découvrir *qui* la gérât. Talal El-Hani, le chef des Fedayins de Saddam, disparu depuis mars 2003, ou quelqu'un d'autre ? Le cœur de cette opération semblait se trouver à Beyrouth, ce qui n'avait rien d'étonnant, les Libanais ayant toujours excellé dans les manips financières.

Maintenant qu'il savait que les trois camions supposés emporter un milliard de dollars en cash de la Banque centrale d'Irak, le 18 mars 2003, n'étaient qu'un leurre, il repartait à zéro. Le milliard de dollars

en billets de cent avait sûrement quitté Bagdad dans les derniers jours précédant l'entrée des Américains en Irak, mais comment et pour aller où ?

La seule piste partait des 600 000 dollars provenant de la Banque centrale irakienne récupérés en Moldavie auprès d'Irakiens venus acheter des roquettes thermobariques. Cet argent venait de Beyrouth et avait été remis à Adeline Montjoie quelques semaines plus tôt par un courrier anonyme, à l'hôtel *Phoenicia*. Ce qui semblait indiquer que quelqu'un à Beyrouth contrôlait une partie du trésor en cash.

Les Syriens, contrôlant tout au Liban, du moins jusqu'en 2005, étaient forcément au courant.

Seulement, ils ne tueraient pas la poule aux œufs d'or. À leurs yeux, Malko était un ennemi, qui risquait de dévoiler une juteuse combine. Beaucoup de gens étaient morts pour beaucoup moins que cela.

Il s'engagea dans le sas entouré de barrières métalliques menant à la réception du *Phoenicia* et s'arrêta pour qu'un vigile promène le long de sa voiture une longue antenne terminée par une boîte noire : le détecteur d'explosifs... Impossible d'accéder à l'hôtel par une autre voie. Et les voitures stationnant aux alentours étaient immédiatement enlevées par la police.



Abu Mustapha Adib, arrivé au bout de l'immense et rectiligne Hafez-el-Assad Street, ralentit et s'engagea dans le nœud routier permettant de faire demi-tour et d'accéder au groupe d'immeubles d'Al-Maha'ad al-Sinaï, des bâtiments blanchâtres, anonymes, dont le mur d'enceinte était couvert d'affiches NO PHOTOGRAPHY.

Ce n'était pas une vaine menace, des caméras balayaient les alentours et le contrevenant aurait été immédiatement happé à l'intérieur du complexe, la section Palestine du *Moukhabarat al-Askariya*<sup>4</sup>. Pour une durée indéterminée. Des gens avaient attendu des mois qu'on s'occupe d'eux, sans jugement, sans même un interrogatoire, dans les cellules du sous-sol éclairées par des soupiraux donnant sur la cour.

D'autres, moins chanceux, descendaient directement au second sous-sol, là où avaient lieu les interrogatoires des ennemis du régime El-Assad, qui se terminaient souvent par une exécution sommaire. Le clan alaouite qui gouvernait la Syrie depuis trente ans représentait

seulement 15 % de la population, était menacé à la fois par les islamistes et les sunnites largement majoritaires, et avait érigé la férocité systématique comme méthode de gouvernement.

Menacés à l'extérieur par les États-Unis et Israël, les responsables alaouites avaient une mentalité d'assiégés et des réflexes dangereux. En plus, l'armée syrienne étant équipée de matériel obsolète et les Syriens n'ayant pas les moyens financiers de la moderniser, le régime n'avait plus qu'une seule arme de dissuasion : la terreur. Bachar El-Assad avait succédé à son père en 2000, sans que rien ne change en la matière.

Abu Mustapha Adib sourit à la sentinelle casquée armée d'une kalach.

– *Mehrab*<sup>5</sup>. J'ai rendez-vous avec le colonel Khaled Ramadan.

Il tendit sa *bitaka* et l'homme alla téléphoner de sa guérite, revenant quelques instants plus tard et lui ordonnant de se garer dans la cour. Un planton attendait déjà pour le conduire auprès du colonel Ramadan, dont le bureau était situé au premier étage. Les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre. Le colonel syrien était aussi élancé et élégant que l'Irakien était trapu, avec un air de paysan renforcé par sa grosse moustache, son pull verdâtre et sa veste de cuir fatiguée. Abu Mustapha Adib glissa un œil sur la photo d'une magnifique rousse posée sur le bureau : Amina, l'épouse du colonel Ramadan.

– Vendredi prochain, il faudra que tu viennes à la maison, suggéra-t-il. On rôtiira un mouton et j'ai reçu de l'excellent arak. Il y aura aussi des danseuses.

– *Inch'Allah*, ce sera avec plaisir, accepta l'officier syrien.

Les deux hommes étaient voisins, à Ya'Four. Grâce aux bakchichs versés par les Irakiens à l'occasion de multiples trafics, le colonel à la solde de 150 dollars mensuels avait pu se faire construire une somptueuse résidence de vingt pièces, ce qui le changeait de son petit appartement de fonction étriqué de Damas.

Les deux hommes se connaissaient depuis longtemps. Avant de diriger la section Palestine, le colonel Ramadan en avait été le numéro 2, ce qui le forçait à partager les bakchichs avec son supérieur, muté depuis au *General Moukhabarat*<sup>6</sup>, en face de l'hôtel *Carlton*, dans le centre-ville.

Créée à l'origine pour gérer les Palestiniens, comme son nom

l'indiquait, la section Palestine en était venue progressivement à s'occuper de tous les émigrés vivant en Syrie. Et en premier lieu des Irakiens, les plus nombreux. Plusieurs centaines de milliers. Rien qu'à Damas, il y en avait près de 200 000. Beaucoup de pauvres diables, quelques riches commerçants qui s'étaient installés dans le quartier Jamariya et, surtout, les ex-*moukhabarats*<sup>7</sup> de Saddam Hussein. Depuis longtemps, Damas était le pivot d'innombrables trafics. Les banques syriennes avaient activement collaboré au blanchiment des dollars de l'opération Food for Oil<sup>8</sup>, qui, en plus d'avoir enrichi un bon nombre de fonctionnaires onusiens, avait goinfré les banques syriennes. L'argent était lavé chez eux et réexpédié en liquide vers l'Irak, moyennant un modeste bakchich de 15 %.

Depuis la chute de Saddam Hussein, les survivants du *Moukhabarat* irakien s'étaient repliés à Damas, avec l'assentiment tacite de leurs homologues syriens, ravis de cette opportunité.

De son palais présidentiel juché sur la colline de Ash Shahab, le président Bachar El-Assad préférait ignorer ces trafics. Quand ils magouillaient, les gens du *Moukhabarat* ne complotaient pas. Il suffisait qu'ils ne dépassent pas la mesure ; en plus, il les « tenait » de cette façon.

– On va déjeuner ? proposa Abu Mustapha Adib. J'ai retenu à l'*Elissar*.

– Parfait ! approuva le colonel syrien, on prend ma voiture.

L'*Elissar* était un petit restaurant situé à la lisière de la vieille ville, à Bab Touma. À deux kilomètres à peine. On y mangeait pas mal.

Ils descendirent : la Mercedes du colonel Ramadan attendait déjà, anonyme et même pas blindée. Tandis qu'ils remontaient Shafik-al-Azam, Abu Mustapha Adib demanda d'une voix neutre :

– Ça s'est bien passé à Al-Yaroubieh ?

– Tout à fait, assura le colonel avec un large sourire.

Il s'agissait d'un chargement d'obus de mortier en provenance d'Ukraine et à destination des groupes armés sunnites de Ramadi, débarqué dans le port syrien de Lattaquié. Les obus avaient franchi la frontière syro-irakienne dans la zone de Deir ez-Zor, suivant ensuite le cours de l'Euphrate. La réponse du colonel Ramadan signifiait qu'il avait touché son bakchich.

Voilà pourquoi les armes revenaient si cher aux Irakiens...

Le principal pipe-line d'armes passait par la Syrie, ce qui assurait des revenus confortables et suivis au *Moukhabarat* censé enrayer ces trafics. L'armée syrienne touchait aussi, mais moins, car il ne s'agissait que de petits trafics, hors des grands itinéraires. Sa contribution à l'effort de guerre des sunnites irakiens avait consisté à oublier d'équiper en appareils de vision nocturne les troupes chargées de surveiller la frontière...

Moyennant d'honnêtes compensations, bien sûr.

Les Syriens touchaient sur tout, même sur les blessés. De nombreux combattants irakiens étaient opérés et hospitalisés à l'hôpital Al-Shifaa à Damas. Et c'est le colonel Ramadan qui signait les admissions. Pas d'islamistes. Eux étaient soignés en Irak.

La voiture s'engagea à grands coups de klaxon sur la petite place de Bab Touma, écartant piétons et taxis pour s'enfoncer dans la vieille ville. Une rue étroite, un virage, une autre rue encore plus étroite qui se terminait en impasse. Le restaurant *Elissar* était là.

Une grande salle carrée dont le centre, à ciel ouvert, était protégé par une bâche transparente. L'odeur des narghilehs prenait à la gorge. C'était plein et très bruyant. En voyant le colonel de la section Palestine, le patron se précipita et l'officier syrien eut toutes les peines du monde à l'empêcher de lui baiser les mains... On les conduisit, dans un festival de courbettes serviles, jusqu'à une table dominant la « fosse » où se trouvait le *vulgum pecus*. Quelques instants plus tard, un jeune garçon apporta deux narghilehs, une bouteille d'arak et une de Defender « 5 ans d'âge ».

– Offerts par la maison, susurra le patron, qui aurait volontiers proposé sa fille.

Un homme qui peut vous envoyer en cellule sur un simple mouvement de cils mérite le respect. Le colonel Ramadan n'avait pas réglé une addition depuis bien longtemps. Lorsqu'il entra chez le plus renommé confiseur de Damas, Ghrabi, on le forçait à choisir les meilleurs fruits confits, les chocolats les plus délicats et la plus belle vendeuse.

Une vie de rêve.

Lui et son ami irakien commandèrent des kebabs, du riz et des mézés.

Après deux tournées d'apéritif, Abu Mustapha Adib prit une enveloppe dans sa poche et la tendit au colonel Ramadan.

– Malheureusement, je ne t'en rends qu'un. Tu sais pourquoi...

– Je sais, répondit l'officier syrien. Mais ce n'est pas grave. Il ne mènera nulle part...

Depuis la chute de Saddam Hussein, le *Moukhabarat* syrien fournissait de faux passeports aux Irakiens désireux de se rendre à l'étranger. Certains fabriqués sur place par leur division technique, d'autres volés ou récupérés, puis maquillés. Ces documents n'étaient que prêtés pour une durée limitée et devaient être rendus. Ce qui permettait, grâce aux visas apposés dessus, de suivre à la trace les « obligés » des Syriens. Ils utilisaient beaucoup de passeports belges ou danois.

– Dans l'enveloppe, j'ai mis une compensation pour celui qui a été perdu, compléta l'Irakien.

Cinq mille dollars. On ne reverrait pas le passeport d'Ibrahim Haddad, désormais entre les mains de la Branche spéciale de Scotland Yard.

Ils attaquèrent leur repas de bon appétit, bercés par le brouhaha de la foule. À part le patron, personne n'avait reconnu le colonel Ramadan. Après le café, les deux hommes se mirent à fumer le narghileh, comme tout le monde, en écoutant la musique de fond. Échangeant quelques plaisanteries salaces sur des clientes plutôt appétissantes. Pas une seule femme voilée. La Syrie était très vigilante à l'encontre des islamistes.

Abu Mustapha Adib se reversa un Defender pour se donner du courage. Il avait à formuler une demande qui allait déplaire au colonel Ramadan, car l'officier syrien avait horreur de se mêler de politique. Dans les affaires de trafic, on pouvait toujours trouver un « fusible », un subordonné taillable et corvéable à merci. Sur des affaires plus sensibles, c'était différent. L'Irakien se lança :

– J'aurais besoin que tu me rendes un service.

Le sourire du colonel s'épanouit.

– Je suis ton ami, ton frère... De quoi s'agit-il ?

– En Europe, nous avons eu beaucoup de problèmes avec des gens qui ont percé notre dispositif, nous ont forcés à éliminer des collaborateurs pourtant très utiles. Ce sont ces gens qui ont liquidé le « frère », à Londres.

Le sourire du colonel Ramadan s'effaça d'un coup.



– Les Américains ?

– La CIA, minimisa l'Irakien, comme pour différencier l'agence de renseignements du gouvernement américain.

Khaled Ramadan tira une longue bouffée de son narghileh et laissa tomber d'un ton désolé :

– C'est impossible ! Tu sais bien que j'ai des ordres très stricts de mon chef, le général Chawkat. Qui, lui-même, les tient du Palais. On ne fait *rien* contre les Américains. Au contraire !

Depuis des mois, la Syrie subissait une pression énorme de la part du gouvernement américain, à cause de l'Irak. À juste titre, Washington la considérait comme une alliée objective des groupes armés sunnites en guerre contre eux en Irak.

Par des canaux diplomatiques et d'autres, plus souterrains, les États-Unis avaient fait comprendre que la survie du régime syrien dépendait de sa neutralité : message bien reçu par le jeune président Bachar El-Assad qui avait donné l'ordre de ne rien faire contre les intérêts américains. Du moins, rien qui puisse être prouvé...

La présence renforcée des troupes syriennes retirées du Liban à la frontière irakienne était une preuve de bonne volonté.

Abu Mustapha Adib s'attendait à cette réaction et ne se formalisa pas.

– Écoute, dit-il, c'est aussi *ton* intérêt : je veux simplement être certain que les Américains ne continuent pas leur enquête sur nous au Liban. Nous ignorons beaucoup de choses sur ce qu'ils savent réellement. Nous devons protéger nos ressources financières.

Le colonel Ramadan tirait pensivement sur son narghileh. C'était toujours ennuyeux de refuser quelque chose à un ami, mais là, il avait des ordres. Abu Mustapha Adib décida alors de jouer sa dernière carte.

– L'année dernière, moi aussi, je t'ai rendu un *grand* service, rappela-t-il.

Le colonel syrien ne répondit pas. Gêné. Fin 2004, alors que le régime syrien préparait l'élimination de Rafic Hariri, pour différentes raisons politiques et économiques, ceux qui l'organisaient sur le terrain s'étaient heurtés à un obstacle technique : quatre des six voitures composant le convoi de l'ex-Premier ministre étaient équipées de contre-mesures électroniques, ce qui rendait aléatoire l'utilisation d'une charge télécommandée. On pouvait certes contourner ce problème en utilisant comme vecteurs des câbles, mais ce procédé ne

convenait pas à une charge mobile. Il ne restait donc qu'un kamikaze pour résoudre le problème. Seulement, les Syriens n'en avaient pas sous la main et les kamikazes n'étaient pas des mercenaires : on ne pouvait pas les louer comme une voiture...

C'est Abu Mustapha Adib qui avait eu l'idée géniale de recruter un kamikaze en Irak, en prétendant qu'il s'agissait d'assassiner le Premier ministre irakien en visite officielle au Liban. Visite annoncée partout. « Offert » aux Services syriens, le kamikaze avait pris le volant du Mitsubishi « Canter » bourré d'explosifs, persuadé qu'il allait faire sauter le convoi du Premier ministre proaméricain haï...

Il était mort heureux.

Pas fou, Abu Mustapha Adib avait gardé une photocopie de son passeport, ses empreintes et son ADN. Cela pouvait toujours servir.

Le colonel Ramadan, à qui l'Irakien venait de rappeler implicitement cet épisode, arracha le narghileh de sa bouche et jeta, rogomme :

– Bon. Qu'est-ce que tu veux ?

Prudent, l'Irakien écrivit un nom sur un bout de la nappe et le lui tendit.

– Savoir si ce type se trouve au Liban.

– Comment veux-tu que je le sache ? répondit le colonel Ramadan.

– Il n'a pu arriver que dans les dix derniers jours, et forcément par avion, compléta Abu Mustapha Adib. Tu as toujours quelqu'un à l'aéroport ?

Un employé de l'aéroport de Beyrouth communiquait aux Syriens toutes les listes de passagers en partance ou à l'arrivée. Les informations avaient déjà servi pour le meurtre d'un journaliste libanais antisyrrien, arrivé de Paris le soir et liquidé le lendemain matin.

– *Ya'ni* ! On va aller au bureau, promet l'officier syrien. J'aurais les listes jusqu'à hier. Tu pourras les consulter.

Ils étaient parmi les derniers clients. Leur départ fut salué par de nouvelles courbettes encore plus obséquieuses. Le patron supplia le colonel de revenir vite, des larmes dans la voix.



Abu Mustapha Adib, installé dans un petit bureau attendant à celui du colonel Ramadan et orné d'un magnifique tapis persan confisqué par la douane syrienne, était plongé depuis une heure dans les interminables listings de passagers. Et il y en avait ! Plus de cent vols par jour à Beyrouth ! Il avait fait l'impasse sur ceux en provenance d'Afrique et du Moyen-Orient, ce qui faisait gagner du temps.

Ces listings étaient acheminés tous les matins par messenger, afin d'éviter les indiscretions. L'agent qui les collationnait touchait cent dollars par jour. Lui était ravi du départ des Syriens : avant, il faisait le même travail pour eux, mais sans être payé...

Les noms commençaient à danser devant les yeux de l'Irakien, qui songea soudain que cet agent de la CIA avait pu utiliser un faux nom. Juste au moment où le nom lui sauta aux yeux : Malko Linge, vol British Airways 6504, en provenance de Londres, arrivée 19 h 50. Il était arrivé deux jours plus tôt.

Il fit une pause, partagé entre la rage et l'angoisse : quel élément cet agent avait-il pu réunir ? Il fallait coûte que coûte l'éliminer. Il prit la liste et frappa à la porte du colonel Ramadan. Ce dernier achevait de grignoter un chocolat. Les Syriens raffolaient des sucreries. Abu Mustapha Adib posa la liste sur le bureau de l'officier syrien.

– J'ai trouvé ! annonça-t-il. Il est bien arrivé.

– Bon, tu es content ?

Abu Mustapha Adib baissa les yeux.

– Oui. *Choukran*<sup>10</sup>. Mais je dois agir.

Le colonel syrien eut un haut-le-corps. Furieux.

– Je t'ai dit qu'on ne touchait pas aux Américains.

– Celui-là n'est pas américain. C'est un Autrichien, qui travaille pour la CIA, argua Abu Mustapha Adib.

– C'est pareil ! trancha le colonel syrien. (Il baissa la voix.) Écoute, il y a une semaine, le docteur Assef Chawkat, mon patron, a eu une entrevue avec le chargé d'affaires américain. Celui-ci l'a prévenu que la moindre manœuvre offensive contre les intérêts américains serait considérée comme un *casus belli*. Tu as envie de perdre un ami ?

– Certainement pas, jura Abu Mustapha Adib, la main sur le cœur. Mais si tu as des amis à Beyrouth...

– Tu les connais, va les voir !

Il s'agissait des Palestiniens d'Ahmed Djibril, utilisés par les Syriens

pour tous les mauvais coups. Des spécialistes de la charge explosive.

– Ils ne feront rien sans ton feu vert, objecta l'Irakien.

Il se tenait debout près du bureau, à la fois humble, insistant et menaçant. Le colonel Khaled Ramadan comprit qu'il ne s'en débarrasserait pas avec de bonnes paroles. Avec un soupir exaspéré, il griffonna quelques lignes sur un bristol à en-tête de son service et le tendit à son interlocuteur.

– Va voir ce type-là, de ma part. Il s'appelle Nabil Makdissi. Il habite au camp de Naahé, mais tu peux lui laisser un message à Bordj Brajniah où il a un bureau, rue Afif-Tibi. C'est la permanence du FPLP.

Abu Mustapha Adib baissa les yeux sur le bristol et demanda :

– Pourquoi as-tu signé Jameh-Jameh ?

Le colonel Ramadan ne broncha pas.

– C'est le nom sous lequel il me connaît.

– Tu es un ami, remercia-t-il chaleureusement. Je ne l'oublierai pas. J'ai reçu de très beaux tapis du Kurdistan, je vais en faire déposer chez toi. Et tu n'oublies pas pour vendredi prochain ! À Beyrouth, j'achèterai un collier de perles de Tahiti pour Amina.

Au Liban, il allait retrouver le survivant de l'équipée londonienne, Rashid Buraq, qui avait lui aussi sûrement envie de se venger et possédait un atout certain : il pouvait reconnaître physiquement leur ennemi. Mais d'abord, il fallait localiser ce dernier. Pour prendre enfin leur revanche sur la Moldavie, Genève et Londres.

À Beyrouth, ils disposaient d'un petit appartement rue Wahdi-Sabra, dans Hamra, utilisé pour les membres de l'organisation. Même en repassant à Ya'Four prendre des affaires, il pourrait y être dans la soirée. Il n'y avait que deux heures de trajet et le colonel Ramadan lui avait donné un visa de transit, pour aller avec son faux passeport au nom de Mahmoud Al-Wahda, un innocent émigré irakien mort accidentellement en Syrie, dont le *Moukhabarat* syrien avait juste changé la photo. À cause de son accent, Abu Mustapha Adib ne pouvait pas utiliser une autre nationalité.

Il était content d'aller à Beyrouth. Cette ville lui rappelait Bagdad au temps où on s'y amusait. Mais, cette fois, il s'y rendait avec un but bien précis. Régler définitivement le compte de cet agent de la CIA si acharné à retrouver les centaines de millions de dollars qu'il gérât.

---

1. Puis-je vous aider, monsieur ?
2. Improvised Explosives Devices : charges explosives artisanales.
3. Voir SAS n° 143, *Le Trésor de Saddam*, 1.
4. Service de renseignements de l'armée.
5. Bonjour.
6. Service central de renseignements.
7. Agents des services secrets.
8. Nourriture contre pétrole, pour aider la population irakienne.
9. Bon !
10. Merci.

## CHAPITRE IV

Depuis deux jours, Malko tournait en rond. Le vent violent qui balayait Beyrouth était retombé, faisant place à un temps divin. Il avait repris ses marques et, comme à la pêche au gros, attendait que les lignes qu'il avait lancées s'animent. Wissam El-Hachem, le journaliste spécialiste de l'Irak, était toujours au Yémen. Injoignable. Malko appelait tous les soirs.

Pas de nouvelles d'Amal Murad et il n'en espérait plus. La vendeuse des portables « Vertu » avait bien vu qu'il n'était pas un client potentiel de gadgets à 100000 dollars et devait avoir une vie privée bien remplie, étant donné son physique. Deux fois, il avait planqué près du *Movenpick*, dans l'espoir qu'elle le mène à quelque chose d'intéressant, et ne l'avait même pas aperçue.

La jeune femme était pourtant la clef de son enquête, le lien entre les tueurs de Londres et Beyrouth. Et le mystérieux « Ryad », l'homme qui avait charté l'avion pour Chisinau, capitale de la Moldavie.

Son portable sonna. C'était Christopher Stafford, le chef de la station de la CIA.

– Je suis en ville, annonça-t-il. Peut-on se voir dans une heure, à l'*Albergo* ? J'ai du nouveau.



Le septième étage de l'hôtel *Albergo*, rue Abdel-Wahab-el-Inglesi, dans le quartier chrétien d'Ashrafieh, était partagé entre un bar et un coin salon où l'on servait des pâtisseries. Désert à cette heure, à l'exception de Christopher Stafford en train de lire le *Herald Tribune*, face à la porte.

– J'avais rendez-vous avec le gouverneur de la Banque centrale, dit-il. Pour des questions de blanchiment. Il m'a raconté des histoires amusantes... Quand Rafic Hariri est arrivé au pouvoir, le Liban avait une dette extérieure de 2 milliards. Quand il a quitté son poste de Premier ministre, la dette avait atteint 43 milliards. Il m'a expliqué

pourquoi : c'est passionnant.

– C'est argent n'a pas été perdu pour tout le monde, remarqua Malko. D'ailleurs l'argent ne se perd jamais, il change de poche...

Dans tout l'ouest de Beyrouth, les portraits de Rafic Hariri étaient omniprésents, comme jadis ceux de l'imam Khomeyni, dans la banlieue sud chiite. L'Américain tira un bristol de sa poche et annonça :

– MC Touch m'a communiqué quelques infos. Le téléphone utilisé par Amal Murad a été plusieurs fois appelé par le numéro de Damas dont nous n'avons pas identifié le propriétaire.

– Il a appelé de Damas ?

– Non, de Beyrouth. La localisation des appels est formelle. Donc, cette personne se trouve ici. Il a appelé deux fois de Hamra et une fois de Bordj Brajniah.

– Vous avez pu localiser les appels ?

– À Bordj Brajniah, rue Afif-Tibi. Dans Hamra, il se déplaçait, car il a utilisé deux relais différents.

– Pour Bordj Brajniah, vous ne pouvez pas faire appel à vos homologues ?

Christopher Stafford eut un sourire de commisération.

– Autant mettre une annonce dans *Al Nahar* ! Tout est vérolé et corrompu. Au moins quatre Services m'écoutent en permanence. Seules, mes lignes protégées me permettant de communiquer avec l'ambassade sont saines.

– Comment interprétez-vous la présence de cet homme ou de cette femme à Beyrouth ?

L'Américain haussa les épaules.

– Je n'en sais rien, avoua-t-il.

L'écoute des portables était encore peu pratiquée parce que nécessitant la proximité et un appareillage lourd.

– À propos, enchaîna Christopher Stafford, le général Rifi m'a demandé si vous désiriez une protection...

Malko sourit.

– Il veut savoir ce que je fais...

l'Américain leva les yeux au ciel.

– *You bet* ! Ce n'est pas un mauvais gars, mais dans ce pays, on sait toujours trop tard qui trahit et au profit de qui. Le chef de la sécurité de Rafic Hariri, l'homme le plus proche de lui, travaillait pour les Services syriens... Quoi de neuf de votre côté ?

– Pas grand-chose ! reconnu Malko. J'attends une relance d'Amal Murad. Sans trop d'espoir. Comme elle est liée à des gens dangereux, elle est sûrement sur ses gardes.

Christopher Stafford hocha la tête et conseilla, mi-figue mi-raisin :

– Draguez-la, il paraît que c'est votre spécialité !

Il regarda sa montre.

– Bon, je dois rentrer. Comme les enfants, avant la nuit. Ce sont les consignes de la Centrale. Idiotes. Les Syriens ont trop peur de nous pour toucher un cheveu de ma tête crépue. En plus, on dirait que c'est un crime raciste.

Malko faillit lui demander s'il connaissait Priscilla Clearwater, la pulpeuse secrétaire de différents chefs de station, qu'il avait encore récemment croisée au Venezuela. Une Noire, elle aussi.

Il descendit le premier. L'hôtel de charme semblait vide. Dix minutes plus tard, il abandonnait sa Kia au voiturier du *Phoenicia*, le moral en berne. En entrant dans sa chambre, il vit que sa boîte vocale clignotait : il avait un message. Son pouls grimpa au ciel en reconnaissant la voix chantante d'Amal Murad, la vendeuse de portables pour milliardaires.

– *Mister Linge*, pourriez-vous passer au magasin ? C'est Amal.

L'appel avait eu lieu une heure plus tôt. Sa Breitling indiquait six heures dix. Il avait encore le temps.

La perspective d'avoir à acheter une Breitling toute neuve alors que la sienne marchait très bien l'agaçait un peu. Mais, de toute façon, c'est la CIA qui paierait. Si c'était le prix à payer pour « tamponner » la présumée dangereuse Amal Murad, seul lien tangible avec les Irakiens gardiens du trésor de Saddam, cela valait le coup.

Avant de partir, il essaya encore les deux numéros de Wissam El-Hachem. L'un était toujours sur répondeur, l'autre, pas joignable, quelque part au fond du Yémen. Il s'imposa d'appeler Laila Nahas, tomba sur la messagerie et laissa un mot doux. Elle pouvait encore



servir et il ignorait si Wissam El-Hachem parlait autre chose que l'arabe.



Amal Murad était seule dans le magasin, vêtue d'un pull bleu moulant assorti à ses yeux, d'un jean clouté de diamants et d'escarpins. Elle s'avança vers Malko, le transperçant de ses yeux cobalt, avec un sourire éblouissant.

– *Mister Linge*, annonça-t-elle de sa voix chantante, je suis heureuse que vous ayez pu passer.

S'attendant à ce qu'elle sorte un wagon de Breitling, Malko demanda :

– Vous avez pu trouver des Breitling, finalement ?

La Libanaise arbora une expression comiquement désolée.

– Oui, mais je ne pourrai pas vous la vendre moi-même. Il s'agit d'un tout nouveau modèle, The Flying B, un chronographe rectangulaire magnifique de la ligne « Breitling for Bentley ». Voici l'adresse où vous pourrez vous le procurer.

– Merci, dit Malko, en empochant la carte. Vous êtes un ange. Puis-je au moins vous offrir un verre pour vous récompenser de ce beau geste ?

Amal Murad hésita quelques secondes et dit finalement :

– Je ferme dans un quart d'heure. Si vous voulez m'attendre au bar du *Movenpick*, je vous y rejoindrai. Mais je n'ai pas beaucoup de temps.

Inespéré.

– Je vous attends là-bas ! confirma Malko.

Le bar, avec un piano et une chanteuse, était immense, donnant sur une terrasse encore plus grande, face à la mer. L'hôtel était construit en contrebas de la Corniche. Malko commanda une vodka et attendit. Amal le rejoignit une demi-heure plus tard, se confondant en excuses.

– Désolée ! J'ai eu un client de dernière minute. Un Koweïti qui m'a acheté un téléphone en platine. Je ne pouvais pas le renvoyer. C'est un bon client.

Elle ajouta avec un sourire entendu :

– Il m’a déjà acheté cinq téléphones. Tiens, le voilà.

Un jeune moustachu en dichdacha blanche éblouissante, coiffé d’un keffieh à carreaux, passa près d’eux, décochant à Malko un regard mauvais. Amal Murad venait de commander un Defender « 5 ans d’âge », avec beaucoup de glace et d’eau. Elle était vraiment superbe, avec son visage triangulaire plein de sensualité, sa poitrine pointue sous le pull bleu et ses longues jambes moulées par le jean diamanté. Lorsque son verre arriva, elle le leva :

– Bon séjour à Beyrouth. Vous êtes venu souvent ?

– Quelquefois.

– Vous aimez ?

– Beaucoup, reconnut Malko, avec une sincérité totale. Il fait beau, les femmes sont extrêmement séduisantes, les Libanais aiment s’amuser, sortir. C’est un pays sensuel.

Amal Murad en roucoulait de bonheur. Son verre bu, elle s’attarda à bavarder de choses et d’autres. Son portable sonna deux fois, mais elle ne prit pas les appels. Malko tentait en vain de la décrypter. Certes, elle avait une attitude plutôt ouverte, mais, avec les Libanaises naturellement salopes, rien n’était certain. En tout cas, elle ne faisait pas veuve éplorée. Ou elle ignorait la mort brutale d’Ibrahim Haddad, ou il n’était rien pour elle. Sans les informations de Christopher Stafford prouvant les liens de la jeune femme avec l’infrastructure irakienne, il aurait pu croire à une célibataire amusée par un flirt avec un étranger. Il lança son premier hameçon.

– Vous avez un dîner, ce soir ?

Amal Murad eut un sourire légèrement salace.

– Mon client de tout à l’heure m’a déjà invitée. Mais je connais trop les gens du Golfe : pour eux, toutes les femmes sont des putains. Il va me proposer 10 000 dollars pour coucher avec lui. J’avais prévu de dîner avec la copine qui partage mon appart.

– Je serai ravi de l’inviter aussi ! proposa Malko.

La Libanaise fit la moue.

– Les dîners à trois, ce n’est pas terrible...

– Alors, décommandez-la, insista Malko.

Elle hésita juste le temps qu’il fallait pour ne pas avoir l’air de céder

trop facilement et conclut :

– Je vais essayer.

Elle eut une longue conversation en arabe et soupira en raccrochant.

– Elle n'était pas contente ! Vous pouvez passer me prendre ? Je n'aime pas le *Phoenicia*, il n'y a que des putes. J'habite rue de Baalbeck, dans Hamra. Au 28. Appelez-moi d'en bas, je descendrai. Neuf heures et demie ?

Ils sortirent ensemble et il la vit monter dans une petite Hyundai grise.

Perplexe.

Son ego lui disait que son charme avait agi, une fois de plus, mais Amal Murad obéissait peut-être à des motivations étrangères à cette hypothèse rassurante.

Il reprit sa Kia et fonça chez Rajjik Mahtoub qui l'accueillit comme toujours à bras ouverts.

– Que puis-je pour vous, monsieur Malko ?

– Vous auriez un pistolet ? Pas trop gros...

Le loueur de voitures, sans marquer la moindre surprise, s'enquit simplement avec un sourire :

– Revolver ou pistolet ? J'ai un petit deux-pouces très discret.

Il accompagna Malko dans l'arrière-boutique où il ouvrit un coffre. Sur une des étagères, il y avait une demi-douzaine d'armes de poing.

Rajjik Mahtoub sortit un petit revolver noir et le tendit à Malko comme une friandise.

– Colt calibre 38, annonça-t-il. Tout neuf.

Le petit deux-pouces noir sembla parfait à Malko. Il le glissa dans sa ceinture, dans son dos, où il était pratiquement invisible. Il ressemblait à un jouet, mais ses projectiles pouvaient quand même faire éclater la tête d'un homme. Rajjik Mahtoub le regarda avec un bon sourire.

– Si vous vous en servez, précisa-t-il, abandonnez-le, ce n'est pas gênant. Il ne mènera nulle part. Évidemment, je vous compterai 200 dollars.

Quel beau pays...



Amal Murad avait troqué son jean diamanté pour une jupe avec de courtes bottes moulantes, toujours à talon aiguille, et un manteau de cuir bien coupé. Parfumée jusqu'au yeux. Malko avait averti Christopher Stafford de cette avancée. L'Américain, étonné et inquiet, trouvait l'attitude de la Libanaise bizarre, pour ne pas dire inquiétante. Dès qu'elle fut dans la voiture, la jeune femme lança à Mako :

– Cela me change de dîner avec un étranger ! Les Libanais sont tellement pressants. Ils considèrent les femmes comme des objets sexuels.

– Quelle horreur ! fit Malko avec une admirable hypocrisie.

*Al Mandaloum*, au fond de la rue Pasky, était une brasserie élégante et bruyante, pleine comme un œuf, à la décoration étrange faite de centaines de bouteilles de vin libanais disposées dans des alvéoles creusées dans les murs.

Les femmes étaient élégantes, les hommes empâtés et la nourriture correcte.

– Que faites-vous à Beyrouth ? demanda Amal Murad en attaquant un excellent filet de bœuf accompagné de légumes incertains.

– Je suis gérant de fortune, à Vienne, en Autriche, expliqua Malko. Je viens rencontrer des banquiers libanais, pour voir ce qu'on peut faire avec eux.

– C'est passionnant ! approuva Amal Murad. Je ne connais pas l'Europe, je voudrais bien y aller, mais j'ai mon travail. Et puis, ici, dès le printemps, on n'a plus envie de bouger : il fait trop beau. Beyrouth a bien changé. Chaque semaine, il y a un nouveau restaurant. Les gens ont envie de s'amuser. Depuis le départ des Syriens, on respire.

– Vous n'allez jamais en Syrie ? demanda Malko.

Amal fit la grimace.

– Non. Damas, c'est triste, les Syriens ne pensent qu'à travailler et ils n'aiment pas les Libanais.

Le dîner s'écoula au milieu des lieux communs. En plus, l'ambiance bruyante ne facilitait pas les conversations. Malko tournait en rond. Impossible de placer une question précise. Amal Murad semblait

parfaitement transparente. Jeune, célibataire, sexy, aimant la vie. Il n'avait pas osé abordé sa vie privée, mais elle semblait ne pas avoir d'attache précise.

Évidemment, ce n'était que leur première rencontre. Après avoir récupéré sa Kia, Malko s'appêtait à la raccompagner lorsqu'elle demanda :

– Vous connaissez le *Music-Hall* ?

– Non. Qu'est-ce que c'est ?

– Un endroit très sympa pour prendre un verre. Il y a un spectacle et de la musique.

– *Yallah !* fit Malko, en souriant. En avant pour le *Music-hall*.

Jusque-là, c'était une soirée très sage. La proposition de la jeune femme était de bon augure.



Le *Music-hall*, situé dans un bloc de béton moderne du centre où alternaient constructions neuves ressemblant à un décor de théâtre, terrains vagues et quelques bâtiments hideux, était un ancien cinéma reconverti en salle de variétés. Les fauteuils avaient été remplacés par des box où on tenait à six ou huit, avec une table basse au milieu. Sur scène, deux chanteurs qui ressemblaient à des talibans avec leur calotte islamique et leur barbe, en réalité des chrétiens syriaques, se démenaient comme des fous, accompagnés d'une musique arabe très rythmée. Peu à peu, la salle s'animait. Les gens se levèrent, se mirent à danser, d'abord sur place, puis sur les tables !

Amal Murad, prise par l'ambiance, sauta sur ses pieds et se mit à onduler, les bras levés au ciel. Même si elle n'avait pas envie de séduire Malko, celui-ci avait du mal à ne pas l'imaginer en train de faire l'amour, devant les secousses rythmées de son bassin, imitation parfaite du coït. Finalement, il la rejoignit sur la table et, à la fin de la chanson, ils dansaient très près l'un de l'autre. Amal redescendit et se laissa tomber sur la banquette, haletante.

– J'adore cette musique !

Même assise, elle bougeait encore. L'arak servi à flots n'y était pas pour rien. Peu à peu, l'attitude de la jeune femme se réchauffait. Ils dansèrent carrément enlacés, presque en amoureux. L'ambiance, peut-être. Partout, les gens flirtaient, dansaient, chantaient et, surtout,

buvaient... À deux heures du matin, Amal Murad s'ébroua et soupira :

– Il faut que je rentre ! Je travaille demain.

Elle le guida dans les rues désertes de Hamra, jusqu' à chez elle. Malko descendit pour l'accompagner devant sa porte et ils se retrouvèrent face à face, à quelques centimètres l'un de l'autre.

– Merci pour cette délicieuse soirée, dit-elle.

Ses prunelles bleues scintillaient, provocantes. Malko ne tomba pas dans le piège. Il prit sa main et la baisa.

– J'espère vous revoir très vite.

– Appelez-moi à la boutique demain. Le numéro est dans l'annuaire. Moi aussi, cela me fera plaisir de vous revoir.

Avant de taper son code, elle se pencha légèrement et ses lèvres effleurèrent les siennes. Elle disparut ensuite dans l'obscurité du couloir avec un petit geste de la main.

Malko reprit la route du *Phoenicia*. Perplexe. Son ego était satisfait, mais son cerveau lui criait de se méfier.

Avant de laisser la Kia au voiturier, il dissimula le petit deux-pouces dans la boîte à gants. Impossible de franchir le portail magnétique de l'entrée avec.



Abu Mustapha Adib préparait son café dans le petit appartement de la rue Wahdi-Sabra, bercé par le concert des klaxons. Au nom d'un Irakien vivant aux États-Unis, sympathisant du Baas, c'était une planque parfaite. L'immeuble était assez important pour que personne ne prête attention à lui et à ses amis.

L'Irakien trépignait intérieurement. Il avait lancé sa contre-offensive mais se trouvait bloqué par l'absence de Nabil Makdissi, le Palestinien à qui l'avait envoyé le colonel Ramadan. Il n'était pas à Beyrouth et ses amis refusaient de dire où il était et quand il reviendrait. Donc, il n'y avait plus qu'à attendre. Or, il n'aimait pas prolonger son séjour. Au Liban, les Américains étaient puissants. Heureusement, son passeport, établi au nom d'un Irakien réel mais mort, le protégeait. Officiellement commerçant en électronique, il était venu chercher du matériel au Liban.

Dieu merci, les Américains ne possédaient pas de photos récentes de lui et son physique passe-partout le servait. Toujours armé, il pourrait réagir à une mauvaise surprise.

Tous les jours, il téléphonait à Amal Murad. Des conversations très courtes, elliptiques. Pour, soi-disant, lui donner des nouvelles de son amant, que les Américains connaissaient sous le nom d'Ibrahim Haddad. Abattu à Londres, deux semaines plus tôt, par l'agent de la CIA Malko Linge qui, maintenant, avait « tamponné » sa maîtresse. Abu Mustapha Adib était parvenu à convaincre Amal Murad de ne pas arracher tout de suite les yeux de cet homme qu'elle haïssait de toute son âme, lui jurant que l'heure de la vengeance approchait à toute vitesse.

Heureusement, Amal Murad était une femme forte qui avait déjà affronté la mort de son père, milicien chez les Morabitoun<sup>1</sup>, tué vingt ans plus tôt.

Il fallait qu'elle tienne car tout le plan de l'Irakien reposait sur elle.

L'idée que cet agent de la CIA les poursuivait depuis la Moldavie le rendait fou. Il fallait que Beyrouth soit sa dernière étape.



C'était le même rituel depuis trois jours.

Malko venait chercher Amal Murad en bas de chez elle, ils allaient dîner et il la raccompagnait. Dans la journée, il n'avait strictement rien à faire. Wissam El-Hachem, le journaliste spécialiste de l'Irak, était toujours au fond du Yémen. Malko avait réussi à avoir une conversation hachée avec lui, d'où il ressortait qu'il serait à Beyrouth dans quelques jours.

Ce soir, ils avaient dîné au *Salmontin*, restaurant hyperchic de la montée Accaoui, dans Ashrafieh, où l'on servait le caviar et le saumon fumé à la pelle.

Malko s'était légèrement laissé aller sur la Stolichnaya, entraînant Amal, peu habituée à l'alcool.

Son flirt quasi platonique commençait à lui peser. Le museau triangulaire plein de sensualité éclairé par les grands yeux bleus à l'expression souvent provocante, ce corps magnifique, tout cela faisait hurler sa libido volontairement tenue en laisse.

Côté enquête, il était au point mort. La Libanaise se livrait par bribes, sans rien révéler d'intéressant. Une vie lisse, un père mort

pendant la guerre civile, des études, un job amusant et personne dans sa vie. Il en venait parfois à penser qu'elle n'avait aucun lien avec ceux qu'il traquait. Seulement, c'était le numéro du portable qu'elle utilisait qui avait servi à charter un avion pour récupérer le terroriste irakien blessé en Moldavie...

Ce n'était pas neutre.

À moins qu'il n'y ait une explication toute simple. Seulement, il ne pouvait pas lui poser la question...

Ce soir, une lueur différente flottait dans les prunelles bleues. Amal Murad n'eut pas son mouvement de recul habituel lorsqu'il passa un bras autour de sa taille. La veille, elle lui avait accordé un baiser rapide, d'une langue fuyante. La vodka aidant, il avait bien l'intention de faire mieux. Il força presque ses lèvres, collé à elle, et, enfin, sentit la langue d'Amal s'animer.

Hélas, cela ne dura que quelques secondes, puis elle le repoussa. Il revint à la charge, effleurant sa poitrine à travers sa robe, et ses hanches se mirent à remuer, comme sous le coup d'une violente démangeaison. Leur étreinte flamba. Malko était très loin de la CIA. Redevenu homme des cavernes, il plaqua Amal contre le mur du couloir, lui faisant sentir le sexe tendu contre son ventre.

L'extase dura quelques secondes, puis Amal lui mordit la lèvre, se débattit tant et si bien qu'accidentellement, elle actionna avec son dos le bouton de la minuterie.

Le couloir s'éclaira ainsi que le hall d'entrée, par-delà une porte vitrée.

Des flots d'adrénaline submergèrent instantanément Malko. Derrière la porte vitrée, il venait d'apercevoir la silhouette d'un homme immobile qui les observait.

Sa libido se congela d'un coup, les pensées s'entrechoquant dans sa tête. Le deux-pouces était resté dans la boîte à gants de la Kia. Amal Murad semblait ne pas s'être aperçue de cette présence ; ou alors, elle ne *voulait* pas s'en apercevoir.

Comme Daniel Pearl, quelques années plus tôt, au Pakistan, Malko n'avait pas observé les consignes de sécurité. C'est comme cela qu'on se faisait tuer.

Bêtement.

---



1. Milice sunnite pendant la guerre civile.

## CHAPITRE V

La porte séparant le hall du couloir s'ouvrit sur l'inconnu. Malko, tétanisé, les mains encore posées sur les hanches d'Amal Murad, songea, une seconde, à se servir d'elle comme bouclier. Il n'en eut pas le temps.

Déjà, l'homme se glissait de profil, entre le mur opposé et eux, marmonnant une vague excuse. Il était si près que Malko sentit son odeur de tabac et de sueur. Après avoir ouvert la porte de la rue, il disparut.

C'était tout simplement un voyeur...

Malko s'ébroua mentalement. Repartant à l'assaut avec une vigueur nouvelle. Hélas, Amal s'était reprise. Elle le repoussa avec moins de violence mais dit à voix basse.

– Non, je ne veux pas ! Pas ici ! Attendez un peu, on se connaît à peine.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle effleura sa bouche d'un baiser léger et s'enfuit comme une voleuse. Frustré, vidé, Malko regagna la Kia. Pendant quelques secondes, il avait vaincu les barrières morales de la Libanaise. C'était de bon augure. Pour donner un alibi à son désir, il se disait que s'il entrait dans l'intimité d'Amal Murad, il pourrait lui poser plus facilement certaines questions. En tout cas, elle n'avait pas rompu le contact.



Amal Murad, le visage levé vers le jet de la douche, sanglotait convulsivement, furieuse et honteuse. Elle avait envie de s'arracher la langue. Pendant quelques secondes, elle avait trahi son amant mort, Ibrahim Haddad. Elle n'avait pas pu maîtriser ses pulsions.

Piégée par sa sensualité. Depuis qu'elle avait perdu sa virginité, elle n'avait jamais pu résister au contact, même indirect, d'un sexe d'homme en érection. Elle fondait littéralement, perdait toute volonté, et même si elle n'était pas consentante, restait soudée à lui, comme une personne qui pose sa main sur du métal brûlant et n'ose pas l'en

ôter, de peur d'y laisser sa peau.

Il lui avait fallu une volonté surhumaine pour mettre fin à cette étreinte.

Elle se consola en pensant que toute cette comédie allait déboucher sur une vengeance éclatante.

Elle-même ne faisait pas de politique, mais elle avait épousé la cause des Irakiens luttant contre l'occupation américaine, par haine d'Israël. Persuadée que tous les malheurs du Liban venaient de l'État hébreu. Elle avait rencontré Ibrahim Haddad un an plus tôt, au café *Gemmayeh* et cela avait été un coup de foudre immédiat.

Devant son engagement total, les Irakiens avaient fini par lui faire confiance. C'est ainsi qu'elle s'était retrouvée en possession d'un portable acheté clandestinement, sur lequel les membres de l'organisation baasiste pouvaient laisser des messages. Comme elle ne bougeait pas de Beyrouth, c'était pratique. Elle ignorait que Rashid Buraq, le bras droit d'Abu Mustapha Adib, l'avait utilisé sous le nom de « Ryad », pour louer un avion.



Allongé sur son lit devant CNN, Malko ressassait sa frustration. S'il n'avait pas été si tard, il aurait appelé Laila Nahas. Il éprouvait le besoin de plonger son sexe dans le ventre d'une femme, comme un assoiffé a besoin d'un grand verre d'eau.

Il eut du mal à trouver le sommeil. La peur de l'homme qu'il avait pris pour un tueur à présent évanouie, il lui restait un volcan dans le ventre.



Ils avaient choisi pour se retrouver le bar du *Summerland*, le grand motel en bord de mer de la banlieue sud, là où s'effectuaient les échanges d'otages pendant la guerre civile. Comme beaucoup de Palestiniens, Nabil Makdissi était parano. À trop changer d'alliés, on ne sait plus où sont ses amis. Il avait longuement tourné entre ses doigts le message du colonel Ramadan, signé Jameh-Jameh, comme pour bien identifier son écriture.

– Je vais voir comment on peut s'organiser, laissa-t-il enfin tomber. On se retrouve ici demain, à la même heure.

Abu Mustapha Adib ne pouvait protester, sachant très bien que son interlocuteur voulait vérifier en direct si le colonel Ramadan souhaitait vraiment qu'il aide cet homme, inconnu de lui. Pour cela, il avait besoin d'un contact sécurisé avec le correspondant de l'officier syrien à Beyrouth. Ce n'est qu'en restant extrêmement prudent qu'on restait vivant longtemps, au Liban.

Nabil Makdissi ne se faisait aucune illusion : les Syriens protégeaient certains Palestiniens parce qu'ils représentaient une force de frappe contre les antiSyriens. Avec des armes, des techniciens sans états d'âme et une bonne technologie. Le jour où ils ne seraient plus utiles, on les liquiderait. Comme les Druzes qui avaient changé de camp.



Malko déjeunait avec Laila Nahas au restaurant du *Vendôme*, au dernier étage, avec une vue imprenable sur la mer. La journaliste avait troqué son look gitane pour un tailleur cintré et un haut de dentelles noires permettant de mettre en valeur sa lourde poitrine.

C'est Malko qui l'avait appelée, suite à sa frustration du soir précédent. Elle cessa de dévorer des yeux un beau brun assis à la table voisine pour annoncer :

- J'ai eu des nouvelles de Wissam. Il m'a appelée du Yémen.
- Moi, je ne l'ai joint qu'une fois, et mal, observa Malko.
- Il ferme son portable, mais le rouvre de temps en temps, expliqua Laila. Si tu me promets d'être gentil avec moi, je te raconterai ce qu'il m'a dit.

En même temps, sa main effleurait la cuisse de Malko sous la nappe. Elle se conduisait comme un homme.

- Tu veux qu'on prenne une chambre ici ? demanda-t-il, mi-figue mi-raisin.
- Non, attendons samedi. D'ici là, j'ai des dîners tous les soirs. Mais tu me consacreras ton week-end...
- Promis ! jura Malko.

Après tout, sodomiser une grande amoureuse plutôt séduisante qui ne demande que cela, ce n'était pas la corvée du siècle.

– Wissam m’a dit qu’il connaissait des choses très intéressantes sur l’argent irakien, enchaîna-t-elle avec un sourire gourmand, mais il ne veut pas en parler au téléphone. Il rentre à Beyrouth dans trois jours.

– C’est vrai ?

– Juré. Maintenant, il faut que j’y aille. Je dois boucler mon magazine...

Dans l’ascenseur, elle se frotta un peu à lui, guettant du coin de l’œil sa réaction. Sentant sa date de péremption approcher, elle mettait les bouchées doubles.

– Il t’appelle dès qu’il arrive, lança-t-elle en gagnant sa voiture.



Abu Mustapha Adib était en train de compter les billets de 20 000 livres libanaises dans les toilettes du *Summerland*, tandis que Nabil Makdissi baissait modestement les yeux. À deux millions, il s’arrêta et le Palestinien glissa la liasse dans sa poche.

– Tout sera prêt pour demain, promit-il. Inutile de nous revoir. Ne téléphone plus. La Sécurité intérieure me surveille. Ce sont des « hariristes ».

L’Irakien regagna sa voiture garée dans le parking du *Summerland*. Avant de repartir pour Damas, il devait s’arrêter chez un bijoutier pour acheter un collier de perles de Tahiti destiné à l’épouse du colonel Ramadan. Il le lui offrirait lors de leur pique-nique du vendredi suivant. Amina Ramadan adorait les perles de couleur.

Son mari les avait bien méritées.



Après avoir garé sa Kia dans un des parkings de la place des Martyrs, face à l’énorme mosquée toute neuve construite par Rafic Hariri, Malko se dirigeait à pied vers la place de l’Étoile, au cœur de la zone piétonne du centre-ville. Des immeubles ocre flambant neufs, évoquant un peu un décor de théâtre, flanqués de cafés et de restaurants en terrasse.

Bizarrement, lorsqu’il avait appelé Amal Murad après le déjeuner, elle lui avait fixé rendez-vous au *Café de l’Étoile*, juste en face de

l'Assemblée nationale, expliquant qu'elle quittait son travail à trois heures.

Ce quartier était étrange, patchwork d'immeubles rutilants, de quelques fouilles archéologiques, de terrains vagues et d'immeubles encore en ruines, comme les restes informes d'un vieux cinéma conservé intact pour des raisons mystérieuses, qui se dressait jadis place des Canons.

La jeune femme était déjà là, devant un *jallab*<sup>1</sup>, toujours aussi sexy dans sa tenue de travail, pull moulant, jean diamanté et escarpins. D'emblée, elle se pencha vers Malko et l'embrassa sur la bouche, sans trop appuyer.

Son cœur commença à pomper de l'adrénaline. Amal posa sa main sur celle de Malko, et, ses yeux bleus plongés dans les siens, dit à voix basse :

– Hier soir, je me suis conduite comme une idiote...

– Mais non, protesta Malko, c'est vrai, nous ne nous connaissons pas beaucoup.

– J'avais envie de vous, murmura la jeune femme, vous l'avez bien senti.

Encouragé, il ne put que renchérir :

– C'est vrai, nous nous conduisons un peu comme des collégiens. Ce soir, nous pourrions dîner dans un des restaurants du *Phoenicia* et...

Amal le coupa.

– Non, je déteste le *Phoenicia* ! C'est plein de putes là-bas. La plupart des filles en *abaya* sont des putes syriennes ou bédouines à 10 000 livres la passe. Si tu veux, on peut se retrouver ailleurs. Une copine m'a prêté la clef de son appartement. On ira dîner ensuite, où tu voudras.

Les artères de Malko charriaient de l'adrénaline comme un torrent après un orage. Enfin, Amal s'offrait comme une vraie femme, adoptant le tutoiement pour souligner le changement.

Il la regarda intensément.

– C'est superbe. Comment faisons-nous ?

– Je dois la retrouver là-bas vers cinq heures, pour qu'elle me donne les clefs. Je ne veux pas qu'elle te voie. Veux-tu venir vers six heures ?

– Où ?

– 154 rue Salah-Eddine, dans Hamra. Au rez-de-chaussée, il n'y a qu'une porte. C'est une vieille maison. De l'extérieur, ce n'est pas beau, mais l'intérieur est confortable.

Malko l'aurait rejointe sous une tente... Il nota l'adresse et Amal regarda sa montre.

– Il faut que j'y aille. Tu peux te garer facilement là-bas, il y a toujours de la place.

Elle se pencha et l'embrassa à nouveau, cette fois en laissant pointer un bout de langue.

Malko la regarda remonter la rue Maarad d'une démarche balancée, presque lascive. Elle se retourna pour lui adresser un sourire.

À peine fut-elle hors de vue qu'il sauta sur son portable pour prévenir Christopher Stafford.

– *You're lucky2 !* fit le chef de station, je suis en ville. Et pas loin. On se retrouve chez Paul, la boulangerie chic de la rue Gouraud. Dans dix minutes là-bas.



La boulangerie Paul était une véritable volière. C'est là que se donnaient rendez-vous toutes les élégantes de Beyrouth, pour y grignoter une salade entre un essayage et un amant. Le comptoir pâtisserie était littéralement pris d'assaut. Malko découvrit Christopher Stafford tout au fond, protégé par deux balèzes aux cheveux très courts, blouson de cuir et lunettes noires.

– J'avais rendez-vous avec cette crapule de Walid Joumblatt, expliqua l'Américain. Il est tombé amoureux de Condi Rice... il ne jure plus que par elle et veut pendre Bachir El-Assad à un croc de boucher... Il est déchaîné depuis le début du « dialogue ».

Tous les hommes politiques libanais étaient réunis depuis une semaine dans le centre-ville, entourés de précautions extraordinaires pour, soi-disant, mettre fin aux querelles inter-libanaises. Ce qui valait quelques retournements de situation pas tristes : le général Aoun embrassant sur la bouche le cheikh Nasrallah, chef du Hezbollah, ou Walid Joumblatt, le Druze, vieil allié des Syriens, se ralliant à George Bush...

– Si Joumblatt a des biens à vendre en viager, c'est le moment de lui acheter, commenta sobrement le chef de station de la CIA. Les Syriens ont mis un contrat sur sa tête et ce sont des gens sérieux. Il a intérêt à remonter dans le chouf et à ne plus prendre l'avion.

Quelques années plus tôt, c'était le général Michel Aoun qui était la cible des Syriens. La CIA avait découvert à Chypre deux missiles sol-air Sam 7 dissimulés dans la marina et destinés à abattre l'appareil commercial emprunté par le général libanais. Les Syriens n'avaient jamais fait dans le détail. Abattre un avion plein de passagers innocents, juste pour se débarrasser d'un ennemi, ne leur posait pas de problèmes de conscience.

Malko fit le récit de son dernier rendez-vous avec Amal Murad, déclenchant un sourire ironique de la part du chef de station de la CIA.

– Je vous avais conseillé de faire agir votre charme, conclut celui-ci. Bravo ! Bon, quel est votre sentiment ?

– Je suis partagé, avoua Malko. Ou elle n'est pour rien dans notre affaire et il y a une explication pour son portable. Ou elle me tend un piège...

Christopher Stafford but un peu de son Defender.

– C'est comme au poker, conclut-il, il faut aller voir. Avec les précautions d'usage. Des « baby-sitters » et une sonorisation. Je m'en occupe tout de suite.

De son portable sécurisé, il appela un de ses collaborateurs à l'ambassade puis annonça :

– Mon gars sera au *Phoenicia* dans une demi-heure avec le matos. Votre rendez-vous a lieu en ville, de jour, mais ici, tout est possible : Rafic Hariri a été assassiné à midi, en plein centre. Les deux gars qui sont avec moi parlent arabe. Ils vont prendre position à proximité de cet immeuble. Vous serez en liaison avec eux. Moi, je retourne à l'ambassade et j'active mon contact chez MC Touch, pour localiser le portable d'Amal Murad en temps réel.

– O.K., on y va.

Après un bref conciliabule avec les deux baby-sitters et un échange de numéros de portables, ils se séparèrent.





Le technicien de la TD3 avait les gestes fluides et précis d'un grand tailleur. Après avoir équipé la veste de Malko d'un micro relié à un émetteur dissimulé dans une des poches intérieures, il acheva son travail en fixant le micro dans la poche extérieure de la veste, prit la main de Malko et la posa sur le tissu, à l'endroit où le micro était dissimulé.

– Si vous appuyez là, expliqua-t-il, vous coupez l'émission et vous êtes livré à vous-même. Sinon, vos baby-sitters suivront ce qui vous arrive en temps réel. Si, au lieu de la nana avec qui vous avez rendez-vous, vous vous trouvez en face de malfaisants, nos gars réagiront très vite.

Et, si Amal Murad avait vraiment envie d'une simple aventure, Malko couperait le micro, pour éviter de partager ses plaisirs avec les deux baby-sitters.

Il enfila la veste « sonorisée » et regarda sa Breitling. Cinq heures moins le quart. Il avait juste le temps.



Le 154 de la rue Salah-Eddine, une voie tranquille légèrement en pente, ne payait pas de mine. Un vieil immeuble de trois étages aux volets verts, aux murs encore criblés d'impacts, avec une ouverture béante au niveau du deuxième étage donnant sur le terrain vague voisin. Un grand poster de Rafic Hariri et de son fils était collé sur cette façade-là.

Malko regarda autour de lui, sans voir la Hyundai d'Amal. Vingt mètres plus haut, les deux baby-sitters de la CIA attendaient dans une Ford blanche.

On pénétrait dans l'immeuble par une petite porte sur le côté donnant sur un couloir crasseux. Le deuxième et le troisième étages semblaient inhabités, les volets à la peinture écaillée fermés.

Malko baissa les yeux sur sa Breitling : cinq heures moins trois. Il était légèrement en avance. Il composa le numéro d'Amal qui répondit à la troisième sonnerie. Elle semblait essoufflée et demanda tout de suite :

– Où es-tu ?

– En face de la maison. Mais je ne vois pas ta voiture.

– Je suis venue en taxi. Je t'attends. Tu sonnes au rez-de-chaussée à gauche, juste en face de l'escalier.

Sa voix lui sembla tendue. L'émotion du premier rendez-vous... Malko regarda la maison, les deux baby-sitters et traversa pour gagner l'entrée de l'immeuble.

Il allait pénétrer dans le couloir lorsque son portable sonna. Le numéro de Christopher Stafford s'afficha.

– Vous venez d'appeler Amal Murad, dit l'Américain. Que vous a-t-elle dit ?

– Qu'elle m'attendait au 154, comme prévu.

L'Américain lâcha un seul mot.

– *Bitch !* Je suis en liaison permanente avec MC Touch. Amal Murad se trouve à plus de deux kilomètres d'ici.

---

1. Jus de figue glacé.

2. Vous avez de la chance !

3. Technical Division

## CHAPITRE VI

Malko fixa les volets verts encore incrustés de poussière ocre du dernier *khamzin*<sup>1</sup>. Qu'y avait-il derrière ? Ainsi, son intuition ne l'avait pas induit en erreur. Toute l'attitude d'Amal Murad n'avait été qu'une comédie. Il fallait se décider vite.

– Malko ?

La voix de Christopher Stafford était chargée d'anxiété et, en même temps, d'excitation.

– Elle vous a tendu un piège ! dit-il d'une voix tendue.

– Maintenant, cela me paraît évident, reconnut Malko. Il faudrait avertir la police libanaise pour piéger ses complices. Ceux qui m'attendent sûrement à l'intérieur.

L'Américain eut un ricanement désabusé.

– Pour leur dire quoi ? Qu'une fille vous mène en bateau ? Je ne peux pas leur dire la vérité.

– Alors, je vais y aller, conclut Malko.

Il lui suffisait de récupérer le deux-pouces dans la Kia.

– Jamais ! rugit Christopher Stafford. Je n'ai pas le droit de vous faire risquer votre vie. Vous êtes trop précieux pour l'Agence. Je vais envoyer mes deux gars. Ce sont des membres du service de sécurité de l'ambassade, des Marines, qui arrivent d'Irak. C'est notre seule chance de piquer quelqu'un, de pouvoir remonter une piste.

– Et Amal Murad ?

– Elle trouvera sûrement une explication. *Yallah*, je les appelle. Attendez dans votre voiture.

Malko n'aimait pas beaucoup cette solution, mais c'était la plus logique. Christopher Stafford avait raccroché. Il vit quelques instants plus tard les deux Américains – des armoires à glace en blouson de vinyle, lunettes noires – sortir de leur Ford blanche et se diriger vers lui.

– On y va, *sir* ! fit l'un d'eux. Restez là et surveillez la rue. Dès qu'on

a neutralisé les « bandits », on vous appelle. M. Stafford nous a donné votre numéro de portable.

Malko parcourut une dizaine de mètres, passant devant une épicerie fermée surmontée d'une pub Coca-Cola pour regagner sa voiture. La rue Salah-Eddine était déserte, éclairée par le soleil couchant.

Le calme total.



Mel Cliffs et Doug Folker, à peine entrés dans le couloir du 154, ouvrirent leur blouson et sortirent leur pistolet-mitrailleur MP5. Sur leur gilet pare-balles dernier cri, ils portaient une ceinture de chargeurs et des grenades aveuglantes. La raison de leurs lunettes noires spéciales. Comme le Kevlar de leur gilet résistait à des projectiles d'arme de guerre tirés à moins d'un mètre, ils se sentaient sûrs d'eux. En Irak, ils avaient souvent procédé à des perquisitions de ce type. Ils suivirent le couloir et tournèrent à gauche. Après le coude, il y avait une porte verte, en face du vieil escalier de bois.

Mel Cliffs se colla contre le mur, une balle dans le canon de son arme, tandis que Doug Folker se plantait devant la porte. Il écouta quelques secondes, l'oreille collée au battant, puis adressa un signe de tête à son copain et posa le doigt sur la sonnette.



La déflagration fit trembler l'air à cent mètres à la ronde. Les vitres de la petite épicerie située en face du 154 furent soufflées à l'intérieur de la boutique. Malko, assis dans la Kia, vit son pare-brise exploser et fut balayé par une gifle brûlante. La voiture recula sous l'onde de choc, heurtant le véhicule garé derrière. Un flot de débris divers s'abattaient sur la carrosserie. Des gerbes de feu avaient jailli des quatre fenêtres du rez-de-chaussée du 154 et maintenant, des flammes sortaient de tout l'immeuble, léchant la façade.

Malko demeura tétanisé quelques secondes, puis jaillit de la Kia et courut vers l'immeuble d'où sortaient des volutes de fumée noire et des flammes.

Lorsqu'il atteignit le couloir, il régnait une forte odeur de brûlé et d'autre chose, indéfinissable. Un mouchoir sur le visage, il se lança à l'intérieur, enjambant des morceaux de plafond arrachés par l'explosion avant d'atteindre l'entrée de l'immeuble proprement dite.

On y voyait à peine, entre la fumée, la poussière et des flammes qui commençaient à attaquer l'escalier. Malko pouvait à peine respirer. Il aperçut un corps étendu sur le sol, se pencha et commença à le tirer. Il était étrangement léger. Il lui fallut quelques secondes pour comprendre pourquoi : l'homme – un des deux Marines – avait été coupé en deux, à la hauteur du bas-ventre. La porte de l'appartement du rez-de-chaussée n'existait plus, par l'ouverture béante jaillissaient des flammes.

Malko battit en retraite, vaincu par la chaleur et la certitude que personne n'avait pu survivre à la déflagration. C'était un vieux classique de la guerre civile libanaise : l'appartement piégé. Quand on appuyait sur la sonnette, tout sautait.

Comme il émergeait dans la rue Salah-Eddine, des gens l'entourèrent aussitôt. Tous les voisins accouraient, terrifiés. On interpella Malko en arabe d'abord, puis en anglais et en français, croyant qu'il se trouvait à l'intérieur au moment de l'explosion.

– Je n'ai rien. Je n'ai rien ! répéta-t-il.

Une sirène de pompiers se rapprochait. Il réussit à franchir le cercle des badauds et à s'isoler pour appeler Christopher Stafford. Au moment où deux voitures de pompiers, suivies d'une ambulance, stoppaient devant le 154. La rue était jonchée de débris de verre, de morceaux de volets arrachés. Un abat-jour, miraculeusement intact, avait atterri sur le toit d'une voiture. Les poubelles rangées devant le bâtiment brûlaient.

– Malko ! Qu'est-ce qui se passe ? Je n'ai plus de contact avec mes hommes. Vous êtes O.K. ?

– C'est abominable, répondit Malko, choqué. Vos deux hommes sont morts. L'appartement était piégé. Tout a sauté. Vous localisez toujours le portable d'Amal Murad ?

– Non. Elle vient sûrement de le désactiver et d'ôter la batterie.

– Je vais chez elle ! Même s'il n'y a qu'une chance sur mille de l'y trouver. Je vous tiens au courant.

– J'envoie du monde sur les lieux, dit le chef de station de la CIA. Et j'appelle le général Rifi, qu'on essaie de trouver des indices. C'est terrible. Faites *très* attention.

– On me croit mort, dit Malko. Cela me donne un peu d'avance.

Heureusement, la Kia roulait, malgré son pare-brise explosé, et la rue était à sens unique. Il put se dégager, l'autre extrémité étant

bloquée par les voitures de pompiers. Il fonça vers la rue de Baalbeck.

Normalement, Amal Murad devait le croire mort et se sentir en sécurité. Cinq minutes plus tard, il stoppait en face de son immeuble. Volontairement, il gara sa voiture un peu plus loin, revint à pied et entra dans le couloir. Impossible d'aller plus loin, à cause de l'interphone. Il appuya sur celui d'Amal Murad.

Pas de réponse.

Il n'y avait plus qu'à attendre.

Il s'appuya au mur, réprimant une nausée en pensant au Marine coupé en deux.



Amal Murad, conformément aux instructions données par Abu Mustapha Adib, avait coupé puis démonté son portable, après sa dernière brève conversation avec l'agent de la CIA à qui elle avait tendu un piège. Sa mort risquait de déclencher des réactions violentes des Américains et de leurs alliés libanais. Il avait donc été convenu qu'elle disparaisse quelque temps. Planquée chez des gens sûrs.

Mais depuis quelques minutes, il y avait un fait nouveau. Toutes les radios n'arrêtaient pas de parler de l'attentat de la rue Salah-Eddine. Et quelque chose ne collait pas : on parlait de *deux* morts, américains.

Que s'était-il passé ?

Paniquée, Amal Murad se dirigeait vers l'appartement occupé par Abu Mustapha Adib, rue Wahdi-Sabra. Elle se gara tout près de l'immeuble et monta. C'est l'Irakien qui lui ouvrit et jeta aussitôt :

– Il n'est pas mort ! Il s'est méfié, il a envoyé des Américains à sa place.

La jeune femme se laissa tomber sur le canapé défoncé, les jambes coupées. Folle de rage de ne pas être parvenue à venger son amant abattu par cet agent de la CIA.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-elle. Je lui ai parlé, il ne se méfiait de rien.

– Si, il devait se méfier, répliqua sombrement l'Irakien. Maintenant il faut tout recommencer à zéro.

Le pire, c'est que désormais il ne pouvait plus quitter Beyrouth en laissant derrière lui cet homme acharné à leur perte.

– Tu es certaine de n’avoir commis aucune erreur ? insista-t-il.

Amal Murad secoua la tête.

– Non. Il voulait *vraiment* coucher avec moi. J’ai pensé qu’il me croyait.

Abu Mustapha Adib n’insista pas. On comprendrait plus tard.

– *Ya’ni*, fit-il, tu vas partir chez nos amis de Broumanna. Tout de suite. Dans quelques jours, on t’apportera un passeport pour que tu puisses aller en Syrie. Tu as fait ce que tu pouvais. *Yallah !*

La Libanaise s’arracha à son divan, ils s’étreignirent brièvement et elle s’éclipsa.

Dix minutes plus tard, on frappa à la porte. Il alla ouvrir, dissimulant un petit revolver dans la poche de son blouson. Ce n’était qu’un agent de la Sûreté générale, acquis aux Syriens, qui lui apportait la liste quotidienne des arrivées et des départs de tous les hôtels de Beyrouth. Chaque établissement était équipé d’un ordinateur qui transmettait à la Sûreté générale toutes ces données. Pour cent dollars par mois, Abu Mustapha Adib y avait accès. Elles lui avaient servi à localiser l’agent de la CIA, dès qu’il avait été certain de sa présence à Beyrouth, et permis de le faire suivre jusqu’à la boutique d’Amal Murad, qu’il avait pu mettre en garde.

Pour se calmer, il déboucha une bouteille de Defender « Success » et s’en versa une bonne rasade. Ensuite, il se mit à réfléchir, enfoncé dans le vieux canapé. Passant en revue les armes qui lui restaient.

Ce n’était pas lourd. D’abord, il devait savoir ce que préparait son adversaire. Pour cela, il ne lui restait qu’un moyen. Par un employé du *Phoenicia*, il avait la possibilité d’interroger à distance toutes les boîtes vocales de l’hôtel, grâce à une petite manip électronique. Il ne comptait pas beaucoup là-dessus : un professionnel n’utiliserait pas un moyen aussi « ouvert ». Pourtant, parce qu’il voulait rebondir tout de suite, il appela la boîte vocale de Malko Linge. Attrapant un message presque inaudible, à part un nom : Wissam El-Hachem.

Cela ne lui disait absolument rien et il promit de vérifier auprès d’amis libanais qui était cet homme qui appelait l’agent de la CIA.

Ensuite, il alluma la télé, pour suivre ce qui se passait rue Salah-Eddine.



La nuit était tombée depuis longtemps, mais Malko n'arrivait pas à s'arracher de sa planque de la rue de Baalbek. Tout en sachant qu'Amal Murad ne se montrerait pas. Son portable sonna.

– Vous pouvez décrocher, annonça Christopher Stafford. Toutes les téléphones et la radio ont donné le nom des morts. Cette fille est sûrement en cavale. J'ai appelé le général Ashraf Rifi et je lui ai communiqué son nom pour qu'il commence immédiatement une enquête. Nous avons rendez-vous demain matin à son bureau, à neuf heures. Il aura peut-être du nouveau. Je vous envoie une voiture, nous pouvons dîner ensemble. Vous devez être sous le choc.

– Oui, avoua Malko. Merci, mais je n'ai pas envie de bouger. Je rentre au *Phoenicia*.

Il n'avait envie de voir personne. Son portable sonna à nouveau tandis qu'il descendait vers le *Phoenicia*. C'était Laila Nahas.

– Tu as entendu parler de l'attentat de la rue Salah-Eddine ? On dit que les deux hommes tués étaient des *moukhabarats* américains. Tu es au courant ?

– Non, mentit Malko.

– Tu n'as pas l'air en forme, remarqua la journaliste libanaise. Tu veux qu'on dîne ensemble, je peux décommander ce que j'ai prévu...

– Merci, fit Malko, je suis crevé. On se voit ce week-end.

Il n'avait même pas envie de baiser. Deux hommes étaient morts à sa place et l'idée le rongait. Il se sentait affreusement coupable.

Quand il regagna sa chambre, sa messagerie clignotait. Le message de la boîte vocale était presque inaudible, à part le nom de Wissam El-Hachem qui appelait visiblement du Yémen. Il prit une douche et s'étendit sur son lit. Démoralisé. Pensant aux deux Marines déchiquetés à sa place. Il n'oublierait jamais la sensation qu'il avait ressentie devant le corps coupé en deux d'un des Américains.

Rajjik Mahtoub avait raison : Beyrouth était toujours aussi dangereux.



Le général Ashraf Rifi, directeur de la gendarmerie et des Forces intérieures de sécurité, était un bel homme au crâne dégarni, le visage barré d'une fine moustache, avec une allure très militaire. Nommé par



Rafic Hariri, il n'était pas un ami des Syriens.

Son bureau, au second étage d'un bâtiment jouxtant l'énorme tour carrée de quinze étages qui abritait les deux services qu'il dirigeait, était spacieux, meublé sans ostentation, avec une caméra surveillant le couloir y menant. Lui seul pouvait déclencher l'ouverture de la porte. Précaution élémentaire pour éviter les malfaisants. Il avait accueilli Malko, Christopher Stafford et un représentant du FBI avec chaleur, et ils s'étaient installés tous les trois autour d'une table basse, devant des cafés. Hélas, le portable du général sonnait à peu près toutes les dix secondes.

Deux Américains ayant été tués, c'était au FBI d'enquêter. L'officier libanais entra tout de suite dans le vif du sujet.

– Je suis désolé pour cet horrible attentat, dit-il, et je vous présente toutes les excuses de mon gouvernement. J'espère que l'enquête permettra d'arrêter rapidement les coupables.

Un ange passa, pleurant de rire. On n'avait encore *jamais* arrêté le responsable d'un attentat, au Liban. Comme si les coupables venaient d'une autre planète. Néanmoins, les regrets du général libanais semblaient sincères.

– Qu'avez-vous appris depuis hier soir ? demanda Christopher Stafford.

Le général Rifi ouvrit le rapport établi par son service et mit les trois hommes au courant.

– L'appartement du 154 rue Salah-Eddine n'était pas habité depuis longtemps annonça-t-il. Le propriétaire a été tué pendant les événements et ses héritiers l'ont laissé tel quel. Des inconnus s'y sont introduits.

– Pas d'identification ? demanda le *special agent* du FBI.

– Les voisins ont cru que c'étaient des parents, expliqua le général libanais.

– Et le piégeage ?

– Classique. Une charge explosive d'environ dix kilos de Semtex était reliée par un dispositif très simple, un détonateur électrique, à la sonnette. Il a suffi de sonner pour déclencher la déflagration. La charge avait été placée derrière la porte, de façon à être certain d'atteindre celui qui sonnait.

– Vous avez une piste ?

Le général Rifi prit le temps de répondre à son portable avant de lever les yeux au ciel.

– Non, hélas ! Il y a beaucoup de gens capables de fabriquer ce genre de dispositif.

Il but un peu de café et se tourna vers Malko, un sourire un peu contraint aux lèvres.

– C'est vous qui étiez visé, je crois, d'après M. Stafford. Avez-vous une idée des coupables ?

– Très précise, confirma Malko. Elle s'appelle Amal Murad et m'avait donné rendez-vous.

Il expliqua toute l'histoire tandis que le Libanais prenait des notes.

– J'ai déjà lancé un mandat d'arrêt contre cette jeune femme à la suite de ma conversation d'hier soir avec M. Stafford, confirma le général Rifi. Son signalement a été transmis aux postes frontières et à l'aéroport.

– Elle m'a dit partager son appartement avec une amie, avança Malko.

– C'est faux, dit le général, elle vit seule et il n'y a plus personne chez elle.

– Et à son magasin ?

– Ils ne savent pas où elle se trouve. Elle n'a rien dit.

– Hier à 6 heures, elle était encore à Beyrouth, releva Christopher Stafford. Nous l'avons localisée grâce à son portable ; celui-ci n'est plus en service depuis hier 6 h 17. Nous ne pouvons donc plus la localiser.

– Nous la retrouverons ! affirma le général. Sauf évidemment si elle s'est réfugiée dans un autre pays.

Délicate pudeur, le seul pays frontalier à part Israël étant la Syrie. Il y eut un long silence puis le général libanais se tourna à nouveau vers Malko.

– Avez-vous une idée de la raison qui a poussé cette jeune femme à tenter de vous tuer ?

Après un regard échangé avec Christopher Stafford, Malko

expliqua :

– J'enquête sur une très importante somme d'argent qui a disparu d'Irak il y a trois ans. Un milliard de dollars. Nous avons longtemps cru qu'elle était toujours en Irak, mais ce n'est pas le cas. Or, les dernières pistes mènent ici, à Beyrouth. Amal Murad est en liaison avec les gens qui veillent sur cet argent. Avez-vous entendu parler de cette affaire ?

– Non, assura le général libanais. Mais les Syriens, certainement. Jusqu'à l'année dernière, rien ne se passait ici sans qu'ils le sachent.

– Qu'allez-vous faire ? insista Christopher Stafford. Deux citoyens américains ont été assassinés.

– Je sais et je jurerais que c'est un coup des Palestiniens d'Ahmed Djibril. C'est à eux qu'on sous-traite ce genre d'affaires, mais il n'y a jamais de preuves. Je vais néanmoins diligenter une enquête à partir du numéro de portable d'Amal Murad, promit le général Rifi. Je vous tiendrai au courant.

Très chaleureux, il les raccompagna jusqu'à l'ascenseur. En remontant dans la voiture de l'ambassade, Christopher Stafford soupira.

– Cela ne débouchera sur rien. Ils n'arrivent déjà pas à trouver les assassins des Libanais. Alors, des Américains...

– Il a l'air de croire que les Syriens sont dans le coup, remarqua Malko. Jusqu'ici, nous n'avons trouvé aucune trace d'eux dans cette affaire.

– Les Irakiens de Saddam Hussein n'ont pas de relais ici, expliqua l'Américain, ils sont obligés de sous-traiter. Par contre, ils ont des contacts avec les Syriens, qui eux utilisent les Palestiniens. Même si les chefs prosyriens des organes de sécurité libanais sont au trou, tous les subordonnés sont restés sur place. Nous avons une source chez les Palestiniens, ici, à Beyrouth, je vais essayer de l'activer. Ils ont dû avoir vent de cet attentat.

– Et Amal Murad ?

– Elle est sûrement déjà à l'abri. En Syrie.

– Bon, conclut Malko, si ce Wissam El-Hachem n'a rien de sérieux à me raconter, je n'ai plus qu'à reprendre l'avion.



Abu Mustapha Adib était mal. La nouvelle de la mort des deux Américains avait rendu hystérique le colonel Ramadan. Celui-ci lui avait fait parvenir un message comminatoire lui ordonnant de revenir à Damas, pour s'expliquer. Les Américains, qui connaissaient parfaitement le rôle des Syriens au Liban, allaient protester auprès des responsables politiques syriens. Et cela risquait de retomber sur lui.

Seulement, Abu Mustapha Adib ne pouvait pas quitter Beyrouth. Pas tant que la CIA rôderait autour de son opération. Il avait demandé à son contact à la Sûreté générale un portrait de Wissam El-Hachem et l'attendait.

Il sortit et prit un taxi pour Bordj Hammoud où il avait rendez-vous avec son informateur. Au milieu des taxis jaunes, il se dit que cela aurait été plus simple d'aller au *Phoenicia* flinguer l'agent de la CIA dans sa chambre. Hélas, on ne savait pas faire ce genre d'opération à Beyrouth, et le *Phoenicia* se protégeait avec des portails magnétiques. Cela demandait donc une organisation qu'il ne possédait pas.



Malko, après être passé à tout hasard à la boutique d'Amal Murad, avait regagné le *Phoenicia*. Mal à l'aise. À cause de lui, deux hommes étaient morts. À sa place, en quelque sorte, et il sentait qu'il ne pourrait même pas les venger. Le deux-pouces glissé dans sa ceinture semblait bien futile contre des ennemis de cette envergure.

Le téléphone fixe de sa chambre sonna. Une voix d'homme qui le demanda.

– C'est moi, dit Malko. Qui êtes-vous ?

– Wissam El-Hachem. Je suis encore à Sanaa mais je rentre à Beyrouth demain matin.

La communication était nettement meilleure. Malko se sentit revivre.

– Je pense que vous pourriez me venir en aide, dit-il. Êtes-vous familier des affaires irakiennes ?

Le journaliste rit.

– Lesquelles ? Il y en a tellement ! C'est fou le nombre de gens qui ont gagné de l'argent avec les Irakiens. Les banques libanaises d'abord. Puis, tous les intermédiaires. Moi, je travaille dans une revue économique et j'ai appris des histoires incroyables.

– Vous ne les avez jamais imprimées ?

Le journaliste eut un nouveau rire teinté de tristesse.

– Si je l'avais fait, j'aurais terminé comme Gibran Twani. Nous étions occupés jusqu'à l'année dernière.

– Mais tout ne concerne pas les Syriens ? objecta Malko.

– Dans ce pays, expliqua Wissam El-Hachem, rien ne se faisait sans les Syriens, ils touchaient sur tous les trafics... Bon, il faut que je vous quitte, je n'ai plus de batterie.

– Une seule question, insista Malko. Avez-vous entendu parler du milliard de dollars soustrait par Saddam Hussein à la Banque centrale d'Irak ?

Sans la moindre hésitation, le journaliste laissa tomber, avec un rire amer :

– Évidemment ! C'est un des plus beaux coups de...

La communication fut brutalement coupée. Malko essaya de rappeler et tomba sur la messagerie. Pourtant, son moral était remonté d'un coup. Encore vingt-quatre heures à attendre et il accomplirait peut-être un pas de géant.

## CHAPITRE VII

Laila Nahas semblait connaître tous les clients du *Da Giovanni*, l'italien à la mode de la rue Georges-Haddad. Avant de s'installer avec Malko sur une banquette-divan, tout au fond de la salle, elle s'était arrêtée à une douzaine de tables. Moulée dans une robe noire, soie et dentelles, qui semblait cousue sur elle, de la dentelle noire voilant sa lourde poitrine, maquillée comme la reine de Saba et juchée sur des escarpins de douze centimètres, c'était le rêve impossible de l'homme marié. Même son chignon sophistiqué n'arrivait pas à la rendre convenable. Une beauté sulfureuse qui transpirait le sexe.

Malko sentait sa libido se réveiller. Dans l'après-midi, il était retourné rue Salah-Eddine. L'immeuble où avait eu lieu l'explosion était entouré de barrières, il y avait encore des débris partout. Rajjik Mahtoub lui avait changé sa Kia au pare-brise explosé pour une neuve, également en plaques libanaises. Et il avait toujours le petit Colt deux-pouces qui semblait bien dépassé dans cette ambiance.

Le drapeau de l'ambassade américaine était en berne. Ce qui restait des deux Marines tués par la déflagration reposait à la morgue de Beyrouth, en attente de transfert. Les messages avaient beaucoup circulé entre Beyrouth et Washington. Christopher Stafford devait expliquer *pourquoi* deux vies américaines avaient été perdues.

Amal Murad avait disparu, en dépit des promesses du général Rifi. Malko ne voyait plus qu'une issue : le retour à Beyrouth de Wissam El-Hachem, qui semblait posséder des informations sur le trésor de Saddam Hussein. Laila Nahas l'ayant rappelé, il l'avait invitée à dîner. Apparemment, elle n'avait pas envie de patienter jusqu'au week-end. Malko avait besoin de se laver le cerveau après tout ce qui s'était passé. Il posa la main sur la cuisse gainée de noir de Laila, éprouvant un petit picotement agréable au bout des doigts.

– On commande ?

Fugitivement, il se revit dans le couloir avec Amal, raide comme un manche de pioche. De ce côté aussi, il avait envie d'effacer sa frustration.

Pendant que Laila dissertait sur les pâtes aux fruits de mer avec le garçon, son portable sonna. Une vague de bonheur le submergea en

reconnaissant la voix de Wissam El-Hachem. Cette fois, la communication était parfaitement claire.

– Je viens d’arriver ! annonça le journaliste.

– Je dîne avec votre ami Laila, dit aussitôt Malko, voulez-vous nous rejoindre ?

– Impossible, j’ai rendez-vous pour dîner avec une de mes sources, chez *Mounir*, à Broumanna, je ne peux pas décommander.

– Et plus tard ?

Laila Nahas, qui écoutait d’une oreille, lui prit le portable et se lança dans une conversation animée en arabe, puis le referma.

– Il viendra prendre un verre chez moi après son dîner, promit-elle. Vers minuit.

Il était à peine neuf heures et demie. Rassuré, Malko lâcha de nouveau la bride à sa libido. Laila Nahas, sa sensualité à fleur de peau, lui jeta un regard presque halluciné. Elle irradiait de désir.



Debout sur la pointe de ses escarpins, ses mains crochées sur la nuque de Malko, son bassin frémissant soudé à lui, Laila embrassait à perdre le souffle. Le dîner avait été expédié, pâtes et tiramisu. Même pas de café. Déjà, dans la petite Kia, Malko avait commencé à flirter mais cette robe étroite limitait beaucoup les possibilités.

Debout en face de la baie vitrée, Laila semblait déchaînée. Elle glissa une main entre leurs deux corps, posa la main sur le membre tendu et poussa un « oh » presque douloureux.

– Caresse-moi, souffla-t-elle.

Impossible de remonter la robe. Malko obéit, massant doucement le ventre de Laila par-dessus la soie noire. Il étouffa soudain un cri de douleur : la Libanaise venait de lui enfoncer cinq ongles pointus dans la nuque, tandis que son corps se tordait contre lui et qu’elle lui broyait le sexe de l’autre main. Ils titubèrent encore quelques instants, face au clair de lune, puis Laila s’écarta, le regard plus halluciné que jamais. La nuque de Malko le brûlait.

La jeune femme l’entraîna jusqu’à la chambre. En un éclair, elle eut descendu le Zip de sa robe, s’en débarrassa d’un coup de reins, ne gardant que ses bas *stay-up* et ses escarpins. Ses seins lourds semblaient avoir encore augmenté de volume, leurs pointes se

tendaient comme deux doigts minuscules.

Lorsque Malko les effleura, Laila fit un bond en arrière.

– Attends, je suis trop sensible !

Elle se jeta sur le lit, à plat ventre, la croupe levée. Malko se dépouilla de tout ce qu'il portait à une vitesse record. Quand Laila sentit son membre tendu contre sa croupe, elle se mit à délirer carrément, d'une voix méconnaissable, éraillée, incroyablement sensuelle.

– Déchire-moi, salaud ! Vas-y ! Oui, oui !

Il venait de s'enfoncer dans son ventre inondé, d'un seul trait. Bougeant à peine. C'est la jeune femme qui s'agitait dans tous les sens.

Il se retira doucement, toujours raide comme la justice, et posa son sexe un peu plus haut. Laila délira aussitôt de plus belle, de la même voix cassée.

– Non, arrête ! Tu vas me déchirer ! Ne t'enfonce pas ! Arrête, tu en as mis assez ! Je ne veux pas ! Ah, tu es au fond ! Ah, c'est bon !

La corolle brune n'avait pas résisté plus d'une seconde et Malko était fiché de toute sa longueur dans les reins de Laila. Celle-ci, les mains agrippées aux barreaux de la tête de lit, la croupe haute, ressemblait à une chatte saillie. Les mains crochées dans ses hanches, il la pilonnait de plus en plus violemment. Laila tanguait et roulait sous lui. Quand elle sentit Malko accélérer le rythme, sa main droite disparut sous son ventre. Quelques secondes plus tard, elle poussa un hurlement sauvage, juste au moment où il se vidait au fond de ses reins. Malko demeura fiché en elle, étourdi. Passant sa main sur sa nuque, il ramena du sang.

Sodomisée et visiblement follement heureuse, Laila soupira.

– Si je dis ça à Perla, elle sera folle de jalousie.



Malko prit la bouteille de Taittinger dans son seau et remplit à nouveau leur flûtes.

– Tu crois qu'il va venir ?

Les aiguilles lumineuses de sa Breitling indiquaient minuit dix.



Laila, drapée dans une robe de chambre de soie rouge, saisit son portable.

– Je l'appelle.

Après une courte conversation en arabe, elle passa l'appareil à Malko.

– Je suis désolé, expliqua Wissam El-Hachem, je suis encore à Broumanna. Ça va faire trop tard. Venez demain vers neuf heures et demie au magazine *Le Commerce du Levant*. C'est au cinquième étage de l'immeuble Kantari Corner, au début de l'avenue Fahkr-el-Din, juste en face de la tour Murr. Je vous dirai tout ce que je sais.

Une des tours toujours abandonnées, réduite à l'état de carcasse, dominant l'avenue Soleiman-Frangié.

– À demain, dit Malko.

Insatiable, Laila avait rampé jusqu'à lui et tentait de lui redonner un peu de vigueur, en utilisant toute sa science. Il se laissa aller. Même si elle n'avait plus vingt ans, son habileté érotique et sa sensualité auraient réveillé un mort. Tandis que la bouche chaude se refermait sur lui, il se demanda ce qu'allait lui apprendre le spécialiste de l'Irak.



Comme tous les matins, Wissam El-Hachem se mit au volant de son 4 × 4 et se lança sur la route de Hazmiyeh, pour ensuite traverser Sinn-el-Fil et rejoindre l'avenue Charles-Malek qui, traversant Beyrouth d'est en ouest, le menait au pied de son bureau.

Il prenait toujours le même itinéraire, soigneusement étudié pour éviter les plus gros embouteillages.

Il avait ressorti des notes de vieilles enquêtes en vue de son rendez-vous. Depuis longtemps, personne ne lui avait parlé de cette histoire qui avait couru Beyrouth trois ans plus tôt. Mais, à l'époque, les Syriens étaient là... Deux collègues à lui avaient commencé une enquête et on les avait retrouvés affreusement torturés, les dents et les yeux arrachés, dans un terrain vague. En plus, leurs cadavres étaient piégés. Le message était clair. Depuis, personne ne s'était plus penché sur cette histoire.

Il avait atteint la route qui longeait en surplomb la rivière de Beyrouth. Jamais très fréquentée. D'un côté, le talus dominait le

vallon et, de l'autre, des cabanes de ferrailleurs.

Il donna un léger coup de volant pour éviter un vieux fourgon Renault « Rapid » mal garé sur le côté et, au lieu de ralentir pour franchir un ralentisseur, il accéléra, roulant sur le bas-côté avec ses roues gauches. Il l'avait presque franchi lorsqu'une explosion assourdissante se produisit vers l'arrière du 4 × 4. Celui-ci fut instantanément enveloppé d'une nappe de feu, le souffle de la déflagration le projeta par-dessus le talus, les glaces voltigèrent. Cramponné à son volant, Wissam El-Hachem, impuissant, se dit qu'il allait mourir.



Malko avait garé la Kia en double file au début de Fahkr-el-Din devant l'immeuble Kantari Corner et gagné le cinquième étage. Accueilli par une rousse ravissante, au corps fin, mais à la poitrine plus qu'honnête pointant sous une sage robe grise, sans le moindre soutien-gorge. Chose rare à Beyrouth.

– Wissam ne va pas tarder, avait-elle promis. Un café ?

Malko s'était installé sur un petit canapé, face aux différents bureaux de la rédaction du magazine. Presque dix heures. Le journaliste était en retard. Vu la circulation à Beyrouth, cela n'avait rien d'étonnant. Soudain, la journaliste rousse décrocha un téléphone qui sonnait, écouta quelques secondes, poussa un cri horrifié et interpella ses copines en arabe.

Éclatant aussitôt en sanglots.

– Que se passe-t-il ? demanda Malko, intrigué.

La rousse se tourna vers lui, le visage ruisselant de larmes.

– C'est horrible ! Wissam vient d'être victime d'un attentat. Une voiture piégée a explosé au passage de son 4 × 4, le projetant dans le ravin de la rivière de Beyrouth.

Malko eut l'impression qu'on lui donnait un coup de poing en pleine poitrine.

Ça recommençait ! Comment ses adversaires avaient-ils appris son rendez-vous avec le journaliste ? Cela ne pouvait pas être une coïncidence.

– Où cela s'est-il passé ? demanda-t-il.

– À Sinn-el-Fil.

Ce serait difficile de trouver tout seul.

– Je voudrais y aller, dit-il, vous pouvez m’accompagner pour me guider ?

– *Yallah !* accepta aussitôt la journaliste visiblement bouleversée.

Ils dévalèrent les cinq étages et s’engouffrèrent dans la Kia. La journaliste mit aussitôt la radio et lança d’un ton rageur :

– C’est sûrement ce salaud de Geagea ! Il avait déjà voulu le tuer, en même temps que Dany Chamoun. On n’aurait jamais dû le laisser sortir de prison.

Samir Geagea était un des chefs des Forces libanaises, un assassin patenté, responsable de centaines de meurtres. Emprisonné onze ans par les Syriens, il venait d’être libéré. À la fin de la guerre civile, il s’était montré particulièrement actif dans la guerre des clans chrétiens.

C’est lui qui avait planifié l’assassinat de Dany Chamoun, un des chefs du clan maronite, et de toute sa famille, y compris les enfants. Wissam El-Hachem, très lié à Chamoun, s’était enfui de chez lui en pyjama cinq minutes avant l’arrivée des tueurs.

Malko ne pensait pas que Samir Geagea soit le commanditaire de ce dernier attentat. La journaliste rousse ignorait que d’autres avaient une raison de tuer Wissam El-Hachem : son rendez-vous avec Malko.

Il dut ralentir, des policiers barraient la route. La journaliste qui l’accompagnait brandit sa carte de presse et on les laissa passer, mais ils durent stopper cinquante mètres plus loin. La route, coincée entre une colline et un ravin, était coupée. L’épave d’une voiture brûlait sur le côté, entourée de hautes flammes ; des soldats et des pompiers essayaient de juguler l’incendie. Le sol était jonché de débris de toutes sortes, de tuyaux de pompiers. Impossible de s’approcher du brasier. En contrebas, Malko aperçut la carcasse d’un 4 × 4 qui achevait de brûler, renversé sur le toit.

La journaliste rousse, en larmes, s’approcha d’un des soldats et s’enquit du sort de Wissam El-Hachem. Se retournant, quelques instants plus tard vers Malko, elle hurla :

– Il est vivant ! Il est vivant !

Malko se demanda comme cela était possible ! Il avait peut-être, sur le moment, échappé à la mort, mais après une déflagration pareille, il devait être dans un triste état.

La journaliste s'accrocha à lui, le tirant vers la Kia.

– Vite ! Il a été transporté à l'Hôtel-Dieu. Il faut y aller !



Abu Mustapha Adib montait les lacets menant à Baabda, le quartier où était installée la présidence libanaise, et aussi d'où partait la route menant à la vallée de la Bekaa et à la frontière syrienne. Il n'avait plus de raisons de rester à Beyrouth, sa tâche étant accomplie. L'homme qui aurait pu relever des faits « sensibles » venait d'être éliminé. Cela avait coûté 10000 dollars payés d'avance à Nabil Makdissi, le Palestinien.

C'est après avoir lu la fiche de Wissam El-Hachem, communiquée par un informateur à la Sûreté générale, et eu connaissance de son rendez-vous avec l'agent de la CIA, qu'Abu Mustapha Adib avait décidé d'éliminer le journaliste.

Grâce à la fiche, il avait découvert qu'il empruntait toujours le même itinéraire, à la même heure. Les hommes de Nabil Makdissi avaient travaillé une partie de la nuit à préparer une voiture bourrée d'explosifs pour la placer sur son parcours. Un complice déclencherait l'explosion au moment où le véhicule de Wissam El-Hachem passerait devant. L'endroit avait été bien choisi : il y avait un dos d'âne où toutes les voitures ralentissaient.

L'Irakien arriva au sommet du col de Jam-Hour. Il y avait du brouillard et le temps était couvert dans la vallée de la Bekaa. Il lui restait à convaincre le colonel Ramadan que les Syriens n'avaient pas intérêt à ce que la CIA retrouve la piste du trésor de Saddam Hussein. Et à exfiltrer Amal Murad, toujours planquée à Broumanna. En lui faisant parvenir un passeport qui lui permette de gagner la Syrie. Eux aussi avaient mis les doigts dans le pot de confiture... Il chercha de la musique à la radio et, ne trouvant rien qui lui plaise, l'éteignit.



Une douzaine de cars-émetteurs de télévision stationnaient rue de Damas, en face de l'entrée de l'Hôtel-Dieu, entourés de quelques badauds. Malko abandonna la Kia et suivit sa guide. Grâce à la carte de presse de la journaliste rousse, ils franchirent tous les barrages pour se retrouver dans un hall grouillant de journalistes. Debout sur une

estrade, un homme en blouse blanche s'adressait en arabe à la meute des médias.

La guide de Malko apostropha un confrère :

– On sait ce qu'il a ? Il est vivant ?

– Il est vivant ! confirma le journaliste. En salle d'opération. Il est très grièvement blessé, on va devoir l'amputer. On ne sait pas s'il survivra. Il est criblé d'éclats. Sa voiture a été projetée dans le ravin par le souffle. D'après les témoins, la voiture piégée avait été mise en place vers six heures du matin.

– On n'a arrêté personne ? interrogea Malko.

Le journaliste qui parlait anglais eut un sourire de commisération.

– On n'arrête jamais personne, *monsieur*.

Les reporters commençaient à se disperser pour aller écrire leur papier ou faire leurs plateaux en direct pour les télévisions. L'homme en blanc avait terminé son speech. Malko le suivit et parvint à le coincer dans un bureau. Se faisant passer pour un journaliste autrichien – une de ses couvertures habituelles -, il tenta d'en tirer quelques détails supplémentaires.

– J'ai vu la voiture piégée, expliqua-t-il. Comment a-t-il pu survivre à l'explosion ?

– D'après les constatations, expliqua le médecin, il n'a pas ralenti pour franchir les ralentisseurs, comme les criminels l'avaient prévu, et celui qui devait déclencher la charge à l'aide probablement d'un portable a été surpris. Il a perdu quelques fractions de seconde et la charge a explosé alors que le 4x4 de Wissam El-Hachem était déjà passé. Seul l'arrière a été touché, projetant le véhicule dans le ravin. Bien sûr, la vague de chaleur et le souffle ont fait beaucoup de dégâts. Si l'explosion avait frappé le 4 × 4 à l'endroit prévu, son conducteur aurait été déchiqueté.

– Quand pourra-t-il parler ?

Le médecin eut un geste d'impuissance.

– Après l'intervention, il sera en réa. Nous ignorons encore s'il y a des dégâts internes. Impossible de faire un pronostic ; il est jeune et en bonne santé, cela aide.

– Sur une échelle de 1 à 10, demanda Malko, combien lui donnez-vous de chances ?

Le médecin réfléchit quelques instants, se retourna pour voir si on ne

l'écoutait pas et laissa tomber :

– Ne le répétez pas... Deux.

Malko remercia et regagna le hall.

La journaliste rousse discutait avec des confrères, dans un coin. La vie avait repris son cours dans l'hôpital. Il sortit dans le jardin et appela Christopher Stafford. L'Américain était déjà au courant.

– Il va s'en sortir ? demanda-t-il.

– Deux chances sur dix, m'a dit le médecin. On a voulu le tuer pour l'empêcher de me parler. Ce qui prouve que nos adversaires savent tout de moi. S'il survit, il ne pourra pas parler avant plusieurs jours. Donc il faut lui assurer une protection rapprochée étanche. Pas des Libanais ; des gens de chez vous. C'est possible ?

Le chef de station de la CIA n'hésita pas une seconde.

– J'appelle immédiatement le général Ashraf Rifi pour le prévenir que nous allons doubler sa protection. Je ne veux pas qu'il se vexe. Dans une heure vous aurez des baby-sitters. Attendez-les sur place. Je vais mettre sur pied une cellule de protection vingt-quatre heures sur vingt-quatre.



Abu Mustapha Adib apprit que Wissam El-Hachem n'était pas mort au moment où il franchissait le poste frontière de Maasnad. On ne parlait que de cela. Il faillit faire demi-tour et maudit Nabil Makdissi. Décidément, le Palestinien n'avait pas de chance. Ceux qui avaient survécu à un attentat à la voiture piégée, au Liban, se comptaient sur les doigts d'une seule main, et encore.

Il repartit, l'oreille collée à la radio, guettant l'annonce de la mort du journaliste.

Si Wissam El-Hachem survivait, il fallait aviser et, pour cela, il ne disposait que de quelques heures. Si le journaliste parlait, ensuite, ce serait trop tard. Donc après s'être expliqué avec le colonel Ramadan, il repartirait dare-dare à Beyrouth.



Les cars de la télévision campaient toujours devant l'Hôtel-Dieu. Des

visiteurs arrivaient sans arrêt pour prendre des nouvelles de Wissam El-Hachem. Même le ministre de l'Information s'était déplacé. Wissam El-Hachem était la treizième victime d'un attentat depuis celui de Rafic Hariri. Le départ officiel des Syriens n'avait rien changé.

Malko vit surgir Christopher Stafford, escorté de six hommes en civil, en même temps que le crâne dégarni du général Ashraf Rifi, mais ils n'étaient pas ensemble. Le général libanais fonça sur le chef de station de la CIA et les deux hommes s'engagèrent dans une discussion visiblement animée. Quelques instants plus tard, l'Américain fit signe à Malko de les rejoindre.

– Le général accepte avec plaisir que nous assurions la sécurité de Wissam El-Hachem, annonça-t-il. Lui-même va détacher un peloton de gendarmes qui filtreront les entrées dans cette partie de l'hôpital.

Le général libanais prit congé et Christopher Stafford ricana.

– Il a fallu lui tordre un peu le bras... Nous allons gagner l'étage où Wissam El-Hachem sera installé, si les opérations réussissent. Dans le meilleur des cas, il ne pourra pas communiquer avant quarante-huit heures. Voulez-vous rester dans les parages ?

– Bien sûr ! confirma Malko. Je veux être là s'il reprend connaissance, même brièvement.

Il y eut un mouvement de foule, près de l'entrée. Une très jolie femme portant des lunettes noires venait de faire son entrée, aussitôt entourée par les gens des médias. Malko se rapprocha de sa guide.

– Qui est-ce ?

– La femme de Wissam.

Malko rejoignit Christopher Stafford et le mit au courant.

– Je vais la prévenir que nous assurons la sécurité de son mari, décida l'Américain. En lui expliquant qu'il est une de nos sources.

Silencieux, les agents de la CIA attendaient au fond du hall. Christopher Stafford s'entretint ensuite avec la femme de Wissam El-Hachem et lui présenta Malko. Elle avait les yeux rouges, semblait déboussolée, folle d'angoisse. Mais ravie que son mari dispose d'une protection gratuite et efficace.

Malko et le chef de station regagnèrent ensuite le bureau du médecin chef, à qui on expliqua les mesures décidées.

– Où en sommes-nous ? demanda Malko au praticien.

– Il est toujours en salle d'op. Cela peut durer encore plusieurs heures. Il faut l'amputer d'un bras et d'une jambe, sans compter d'autres opérations moins lourdes. Il est sous sommeil artificiel.

– Où se trouve la salle d'op ?

– Au quatrième, l'étage où il sera placé, s'il survit.

Cinq minutes plus tard, les six agents de la CIA prenaient position au quatrième étage, guidés par l'infirmière chef. Heureusement, il y avait des chambres vides. Très vite, ils mirent en place un dispositif filtrant tous les visiteurs. Ils disposaient de détecteurs portables de métal et d'explosif et d'un véritable arsenal.

Laila Nahas appela, affolée, et Malko la mit au courant des derniers développements. Il regarda sa Breitling : midi moins cinq. Il avait décidé de s'installer dans une des chambres vides du quatrième et d'y attendre le réveil de Wissam El-Hachem. Avisant la journaliste qui l'avait accompagné, il lui demanda ce qu'elle voulait faire.

– Vous pouvez me ramener au journal ? demanda-t-elle. Je reviendrai plus tard.

Tandis qu'ils remontaient l'interminable rue de Damas, Malko s'avisa qu'il ne savait même pas son nom.

– Je m'appelle Tamara, dit-elle, Tamara Terzian. Et vous ?

Il lui donna son nom et lui expliqua qu'il comptait retourner à l'Hôtel-Dieu. Avant de se quitter, ils échangèrent leurs portables. Pour l'instant, elle ne soupçonnait pas une seconde son véritable rôle.

Il continua jusqu'au *Phoenicia*, stupéfait par la réactivité de leurs adversaires. Cela impliquait un réseau d'informations performant et des moyens techniques sophistiqués. Donc, les Irakiens n'étaient pas seuls.



Deux Palestiniens, affublés de blouses d'infirmier, rôdaient depuis une heure dans les couloirs du bâtiment de l'Hôtel-Dieu où se trouvait le bloc opératoire. Expédiés là par Nabil Makdissi, qui s'était fait agonir d'injures par son commanditaire. Vexé que l'on mette ses qualités professionnelles en doute, le Palestinien avait promis de réparer *gratuitement* le manque de réflexe de son complice.

La situation ne semblait pas fameuse. Au quatrième étage, les deux hommes de Nabil Makdissi s'étaient heurtés à des hommes en civil,



visiblement professionnels de la sécurité, et étrangers, qui contrôlaient l'accès à *l'Intensive Care Unit*. Prudemment, ils avaient battu en retraite.

Dans leur voiture, garée assez loin, ils disposaient de plusieurs grenades et de deux pistolets automatiques munis de silencieux planqués dans un sac de sport. Maintenant que l'accès direct à l'ICU semblait impossible, il ne restait plus que les fenêtres. Donc, il fallait absolument savoir dans quelle chambre le blessé serait transporté.

Ils repartirent rendre compte. L'entrée de l'hôpital était gardée par des gendarmes débonnaires et plusieurs policiers en civil traînaient un peu partout. Samir, un des deux Palestiniens, en reconnut un qui appartenait à la Sûreté générale. On ne leur avait pas confié une tâche facile.



Malko, étendu sur le lit étroit et dur, regardait la télé sur un écran minuscule, d'un œil distrait. La nuit tombait et Wissam El-Hachem se trouvait dans la chambre voisine depuis deux heures. Amputé du bras gauche, au-dessous du coude, et de la jambe droite, au-dessous du genou. Son torse était encore criblé d'éclats qu'on enlèverait plus tard.

Il n'avait pas repris connaissance, assommé par les anesthésiques, le choc opératoire et le choc tout court. Sa femme avait obtenu l'autorisation de demeurer près de lui. Trois infirmières et deux médecins se relayaient à son chevet. Le pronostic vital était stable.

Les télégrammes, les fleurs, les appels n'arrêtaient pas. Une petite foule restait massée dans le hall de l'hôpital. Pour beaucoup de Libanais, c'était le cauchemar de la guerre civile qui recommençait.

Tamara Terzian était revenue et ils avaient pris un café à la cafétéria de l'hôpital, la jeune femme paraissant surprise que Malko s'installe à demeure à l'Hôtel-Dieu. Elle ne lui avait pourtant posé aucune question directe.

Les six Américains de la CIA se relayaient par trois, interdisant totalement l'accès au couloir ; seuls, les infirmiers identifiés par un badge pouvaient pénétrer dans la chambre du blessé. Grâce à un appareil numérique, les agents de la CIA avaient confectionné des badges personnalisés dont ils avaient équipé le personnel soignant, évitant toute substitution possible de personne.

Malko était en contact régulier avec Christopher Stafford grâce à son portable sécurisé. Sans même s'en rendre compte, il bascula dans

le sommeil. C'est une main qui le réveilla en le secouant. Celle d'un des agents de la CIA.

– Sir, annonça-t-il, penché sur lui, le médecin voudrait vous parler.

En un clin d'oeil, Malko fut debout. Pourvu que ce ne soit pas une mauvaise nouvelle ! Il faisait jour et il avait dormi tout habillé. Il sortit dans le couloir, où le chef du service de réanimation l'attendait.

– Je crois que vous désirez vous entretenir avec mon patient ? demanda-t-il.

– C'est exact, confirma Malko. À vous, je peux dire qu'on a tenté de le tuer pour l'empêcher, justement, de me communiquer certaines informations. Comment est-il ?

– Très faible, choqué, et encore un peu... brumeux. Il ne souffre pas, grâce au traitement analgésique, mais je ne suis pas certain que ses idées soient très claires.

– Il peut parler ?

– Oui.

– Quand puis-je le voir ?

– Maintenant. Cinq minutes, pas plus.

Malko, le cœur battant, ouvrit la chambre de Wissam El-Hachem. Il ne vit d'abord que des pansements. Le visage du journaliste était intact, ses yeux creusés, ses traits accentués, le regard flou. Il n'était pas rasé. Il parvint cependant à esquisser un faible sourire.

– Monsieur Linge ! Vous êtes l'ami de Laila ?

– Exact, confirma Malko, s'asseyant à côté de son lit. Je crains que ce qui vous est arrivé hier ne soit lié à notre rendez-vous. J'en suis désolé. Vous sentez-vous assez fort pour me dire ce que vous comptiez me confier hier matin ?

– Oui, fit le journaliste libanais. Surtout si on a essayé de me tuer à cause de cela.

– Je dois d'abord vous dire qui je suis réellement, précisa Malko. Je travaille sous contrat avec le gouvernement des États-Unis, ce qui explique que vous bénéficiiez désormais d'une protection « *around the clock* » qui durera aussi longtemps que nécessaire. Y compris lorsque vous serez retourné chez vous. Je ne suis donc pas journaliste.

Wissam El-Hachem ferma les yeux quelques instants.

– Deux de mes amis ont été torturés et massacrés de façon abominable, il y a trois ans, à cause de cette histoire, dit-il. À l'époque, c'était impossible d'en parler, à cause des Syriens. Je voulais protéger ma famille. Aujourd'hui (il sourit faiblement), c'est encore dangereux, comme vous avez pu le constater, mais je dois à leur mémoire de dire ce que je sais. Que voulez-vous savoir ?

– Fin mars 2003, dit Malko, un milliard de dollars en billets a quitté la Banque centrale d'Irak. Je cherche à savoir ce que cet argent est devenu.

Wissam El-Hachem réprima une grimace de douleur et annonça d'une voix faible :

– Je crois que je peux répondre à votre question.

## CHAPITRE VIII

– Fin mars 2003, je ne me souviens plus de la date exacte, commença le journaliste, un Boeing 737 appartenant à un homme d'affaires libanais, Gassan Tufayli, a décollé de l'aéroport de Beyrouth à destination de Kirkouk, en Irak. C'est là qu'il a chargé des caisses de billets de cent dollars. Il paraît qu'il y en avait pour un milliard de dollars. Le même jour, cet avion est revenu à Beyrouth et l'argent a été déchargé, sous la protection du *Moukhabarat* syrien. L'homme qui, à Beyrouth, supervisait l'opération était le colonel syrien Amid Kamel. C'est lui qui était responsable du trafic aérien de l'aéroport, pour le fret et les passagers.

Malko n'en croyait pas ses oreilles ! Enfin, il avait retrouvé la trace de l'argent disparu à Bagdad, après une traque semée de cadavres.

Mais des dizaines de questions lui vinrent à l'esprit immédiatement. La première, essentielle.

– Qu'est devenu cet argent ? demanda-t-il. Il n'est pas resté à l'aéroport ?

– Non, bien sûr. Il est parti dans différents véhicules. C'était la nuit. J'ignore leur destination, mais ils sont restés à Beyrouth. Deux de mes amis ont voulu enquêter là-dessus et ils ont été kidnappés, torturés et assassinés.

– Vous-même, comment avez-vous eu vent de cette affaire ?

– J'étais copain avec un type qui s'occupait des mouvements d'avion à la tour de contrôle.

– Où est-il ?

– Il est mort. Un accident dans la Bekaa. C'est lui qui m'a parlé de ce vol spécial, dont il a observé le départ et le retour, de la tour de contrôle.

– Qui se trouvait à bord de cet appareil ?

– Une douzaine de personnes. Des Irakiens, un représentant de Ghazi Canaan, le « proconsul » syrien d'alors, un de la Sûreté générale libanaise, un Druze très riche, Talal Abu Qassar.

– Un ami de Walid Joumblatt ?

– Non, un de ses adversaires.

– Quel était le rôle exact de ces gens ?

Le journaliste libanais secoua la tête.

– Je l'ignore. Beaucoup de gens, à Beyrouth, ont entendu parler de cette histoire mais se taisent, par peur. Ceux qui y ont été mêlés directement ne parleront pas. Et certains sont morts. Ce n'était pas une affaire politique, seulement du business. Les Syriens ont, paraît-il, touché 15 % de la somme transportée et j'ignore comment le reste de l'argent a été partagé et où il a été dissimulé.

– Peut-être dans une banque ? avança Malko. Il faut une banque pour sécuriser une telle somme d'argent. Est-ce que le nom d'Abu Mustapha Adib vous dit quelque chose ?

Wissam El-Hachem sourit.

– Bien sûr. J'étais en très bons termes avec lui, quand je travaillais en Irak. J'avais fait plusieurs reportages sur Oudei Hussein.

– Qu'est-il devenu ?

– Je l'ignore. Je l'ai vu pour la dernière fois, à Bagdad, quelques jours avant l'arrivée des Américains dans la ville. Il m'avait dit qu'il allait se réfugier à Damas, et qu'il me téléphonerait, mais il ne l'a jamais fait. Pourquoi me parlez-vous de lui ?

– Je pense qu'il est à l'origine de ce transfert, dit Malko, mais il a disparu. Vous ne voyez personne, du côté irakien, qui puisse me renseigner ?

Le journaliste réfléchit un long moment. Malko sentait qu'il se fatiguait.

– Et du côté libanais ?

– Peut-être l'ancien associé de Ghassan Tufayli, Tony Chukri, parce qu'ils se sont disputés. Tufayli a essayé de le faire assassiner.

– Tony Chukri est à Beyrouth ?

– Oui, bien sûr. Ses bureaux sont tout près de ceux de Tufayli, sur l'autoroute de Tripoli. Lui sait probablement ce qu'est devenu cet argent. Ne lui téléphonez surtout pas. Il faut aller le voir et lui faire croire que vous savez beaucoup de choses. Mais ce ne sera pas facile.

– Vous n'avez plus jamais entendu parler de cet argent ?

– Plus jamais.

Wissam El-Hachem referma les yeux. Ses traits étaient terriblement creusés. Malko jeta un coup d'œil à sa Breitling : il était resté beaucoup plus de cinq minutes.

– Merci, dit-il, nous allons veiller sur vous plus que jamais et je vous tiendrai au courant.

Lorsqu'il ressortit de la chambre, Wissam El-Hachem s'était déjà rendormi. Extraordinairement excité, il appela de sa chambre Christopher Stafford sur son téléphone sécurisé et lui résuma sa conversation avec le journaliste.

L'Américain exultait.

– C'est formidable ! Nous allons retrouver cet argent. Un milliard de dollars, cela ne disparaît pas ainsi. Je me renseigne tout de suite sur Tony Chukri. Retrouvons-nous pour déjeuner au *Vendôme*, c'est tranquille et on peut sécuriser la salle à manger d'en haut.



Abu Mustapha Adib était reparti pour Beyrouth après une explication orageuse avec le colonel Ramadan. Et l'interdiction formelle de toucher un cheveu d'un Américain ou d'un membre de la CIA, même non américain. Il lui avait quand même remis un passeport pour qu'Amal Murad puisse gagner la Syrie.

La situation commençait à lui échapper. Peu à peu, les Américains parvenaient à tirer les fils qui menaient là où ils ne devaient aller à aucun prix.

Il avait renoncé à liquider le journaliste libanais à l'Hôtel-Dieu. De toute façon, c'était trop tard : il avait repris conscience et sûrement révélé ce qu'il savait. Maintenant, comme pour une infection, il devait prévoir le pire. La plupart des protagonistes de cette affaire étaient à l'abri ou morts, mais l'opération continuait et certaines personnes en savaient assez pour guider les Américains. Pour l'instant, il avait aussi renoncé à liquider l'agent de la CIA. Inutile d'ameuter les Libanais. Il s'était simplement entendu avec son contact palestinien, Nabil Makdissi, pour une prise en compte de cet homme, une surveillance approfondie qui lui permettrait de parer les coups à venir.

Il n'avait pas vraiment confiance dans les Syriens et ne voulait pas transférer à Damas ce qui restait du trésor de Saddam Hussein. Ils

risquaient, pour faire plaisir aux Américains, de mettre la main dessus et d'en garder une partie. En dépit des risques actuels, l'argent se trouvait plus en sécurité à Beyrouth.

À condition que l'enquête de la CIA n'aboutisse pas.



Christopher Stafford compta sur les doigts de sa main. Lui et Malko occupaient une table près d'une des baies vitrées, au septième étage du Vendôme, face à la mer.

– Ghazi Canaan, qui était sûrement au courant, est mort ; suicidé. Le général Jamil Sayyed, chef de la Sûreté générale, forcément au courant aussi, est en prison pour le meurtre de Rafic Hariri. Peu de chances pour qu'il se confesse. Le colonel syrien Amid Kamel, qui a réceptionné l'avion à l'aéroport de Beyrouth, est en Syrie. Il nous reste, pour avancer, Talal Abu Qassar, le Druze qui participait à l'expédition, nous ignorons à quel titre.

– Il faut le retrouver.

– Je m'en occupe.

– Et ce Tony Chukri ?

– C'est par lui qu'il faut commencer. Je n'ai rien sur lui, mais votre amie Laila Nahas peut nous renseigner. J'ai l'impression que nous touchons au but...

– Il ne faut pas vendre la peau de l'ours..., mit en garde Malko. C'est vrai, nous avançons, sinon, ce malheureux journaliste n'aurait pas failli mourir.

– Je vais m'arranger pour qu'il soit transporté dans un de nos hôpitaux militaires, à Francfort, afin qu'on lui fabrique des prothèses qui n'existent pas encore ici. Et si nous retrouvons cet argent, nous lui en reverserons une petite part. Il l'a bien mérité. Quel pays de fous...

– Vous croyez que ce sont les Syriens qui ont commis ce dernier attentat ?

– Pas directement. Leurs réseaux. Chrétiens ou palestiniens, les chiïtes font très attention.

Christopher Stafford regarda sa montre.

– O.K., je retourne à l'ambassade. Voyez pour Chukri, moi, je

m'occupe du Druze. Nous avons des contacts avec Joumblatt, en ce moment, il nous embrasse sur la bouche. Je vais envoyer un de mes gars le voir dans le chou<sup>1</sup>.

– Et Amal Murad ?

L'Américain claqua des doigts comme un magicien.

– Disparue, comme si elle avait changé de planète. Probablement en Syrie. J'attends des nouvelles du général Rifi, sans trop d'espoir.



Tamara Terzian jeta un regard en coin à Malko et demanda d'une voix neutre :

– Vous êtes vraiment journaliste ?

Malko avait tenté de joindre Laila. En vain. Et s'était rabattu sur la journaliste du *Commerce du Levant*, passant la prendre à son journal pour l'emmener boire un verre au *Phoenicia*. La question le prit un peu par surprise.

– Pourquoi me demandez-vous cela ? fit-il en souriant.

– La femme de Wissam nous a parlé. Elle dit que vous êtes un agent de la CIA et que c'est à cause de vous qu'on a essayé de tuer Wissam. Et puis, c'est bizarre que vous soyez tout le temps à l'hôpital...

Malko regarda les seins qui jouaient librement sous le pull, le minois frais de la jeune journaliste qui ne semblait pas hostile.

– C'est vrai, reconnut-il. Je travaille avec la CIA.

– Vous êtes un *moukhabarat*, compléta Tamara Terzian.

Elle semblait plutôt amusée, et même excitée. Au Liban, on avait l'habitude de vivre dangereusement. Il sauta sur l'occasion.

– Justement, vous pouvez m'aider à retrouver ceux qui ont monté cet attentat. Vous connaissez un certain Tony Chukri ? Un businessman.

Elle fronça les sourcils, réfléchit quelques instants, puis son visage s'éclaira.

– Je crois bien que j'ai une copine qui est sortie avec lui. Attendez !

Elle sauta sur son portable, se lançant aussitôt dans une conversation animée en arabe, ponctuée d'éclats de rire.



– Elle me rappelle, annonça-t-elle après avoir raccroché. Je ne lui ai pas dit que vous étiez un *moukhabarat*, mais que vous travaillez pour le *Spiegel* allemand.

– Merci.

Leurs regards se croisèrent et il lui sembla qu'elle le considérait différemment. Son portable sonna quelques instants plus tard.

– Vous êtes libre maintenant ? demanda Tamara, interrompant sa conversation.

– Oui.

– Tony Chukri peut vous recevoir à son bureau, à Jab-el-Dib. Je vais vous expliquer où c'est.

– Il parle anglais, allemand ou français ?

– Oui. (Elle regarda sa montre.) Vous pouvez me ramener ?

Quand il stoppa devant le Kantari Corner, elle l'embrassa, tout naturellement, et lui jeta :

– Tenez-moi au courant.



Une fois de plus, Malko se retrouva sur l'autoroute de Tripoli. Jab-el-Dib était à la sortie est de Beyrouth, là où Ghassan Tufayli avait ses bureaux. Regardant souvent dans son rétroviseur, le deux-pouces glissé dans sa ceinture ne le rassurant pas complètement, il se demandait comment il allait attaquer Tony Chukri. Le mieux était de mettre les pieds dans le plat. En jouant sur l'effet de surprise. Au moins, grâce à Wissam El-Hachem, il avait un point de départ.



Une secrétaire mince comme un fil, extrêmement maquillée, les yeux charbonneux, en pull et pantalon, s'avança vers Malko d'un pas dansant. Le sourire dévastateur. Ses petits seins courageux pointaient sous le cachemire beige comme deux clins d'œil.

– Vous êtes Malko Linge ?

– Tout à fait.

– Tamara m’a prévenue. M. Chukri vous attend.

Un play-boy enveloppé et souriant apparut à la porte d’un bureau qui se révéla avoir les dimensions d’une cathédrale. Des tapis partout, de l’art moderne sur les murs, un immense bureau. Cela sentait l’argent.

Le Libanais – chemise blanche et costume rayé, mal rasé, mais le regard vif – accueillit Malko comme un ami d’enfance. La grande brune attendait debout près de lui et il lui effleura la taille dans un geste familier qui sentait la promotion « canapé ».

– Café, thé ?

– Café, choisit Malko, voyant s’éloigner avec tristesse l’éblouissante assistante.

Tony Chukri semblait un peu intrigué.

– Qui vous a parlé de moi ? demanda-t-il.

– Oh, je travaille sur l’Irak et votre nom est assez connu, assura Malko.

Le Libanais se rengorgea aussitôt.

– Oui, c’est vrai, ce sont de bons clients. Ils nous achètent beaucoup de choses, des produits laitiers ou manufacturés que nous importons. Et ils payent rubis sur l’ongle. Évidemment, il faut acheminer tout là-bas et ce n’est pas toujours facile.

La créature réapparut avec les deux cafés, les fusillant tous les deux d’un regard lourd. Les Libanaises s’efforçaient d’être toujours sexy et de sembler disponibles, même si elles ne l’étaient pas. Pour tester leurs atouts.

– Vous avez un concurrent, je crois, reprit Malko, Ghassan Tufayli...

Il ne put continuer : Tony Chukri venait de lui lancer un regard noir, avec une moue méprisante.

– Vous l’avez rencontré ?

– Non, non, affirma Malko.

Le Libanais parut soulagé.

– Nous étions très proches, dit-il, jusqu’à l’année dernière. Il n’a pas été correct avec moi.

– Il paraît qu’il a même tenté de vous faire assassiner..., avança

Malko.

Tony Chukri se raidit et aboya :

– Qui vous a dit cela ?

– Des gens. C'est faux ?

– C'est vrai, quelqu'un a tiré sur moi, alors que j'étais retourné dans mon village, à Zghorta. Mais, au Liban, cela arrive souvent.

Brusquement, il semblait nerveux. Malko le rassura d'un sourire.

– Ce n'est pas de cela que je voulais vous parler. Il y a trois ans, vous étiez encore associé avec Ghassan Tufayli ?

– Oui, pourquoi ?

– À cette époque, il s'est occupé d'une affaire qui m'intéresse. Et j'ai pensé que vous pourriez être au courant, car c'est lié à l'Irak.

– Dites...

– Fin mars 2003, un avion libanais est allé chercher à l'aéroport militaire de Kirkouk un milliard de dollars appartenant à la Banque centrale d'Irak. Ce chargement a atterri à Beyrouth. Depuis, il a disparu. Je cherche sa trace.

Brutalement Tony Chukri sembla transformé en iceberg. Pâle, raide, le regard fixe, il mit presque une minute à retrouver l'usage de la parole.

– Qui est-ce qui vous a raconté cela ? croassa-t-il ; c'est une connerie ! Et pourquoi serais-je au courant ?

– Parce que cet argent a été transporté sur un Boeing 737 appartenant à Ghassan Tufayli.

Le Libanais demeura muet quelques secondes et réussit à dire :

– Pourquoi ne demandez-vous pas à Ghassan Tufayli ?

– Je compte le faire, mais je doute qu'il me réponde, reconnut Malko. Je cherche cet argent depuis quelque temps déjà et tous ceux qui l'ont approché, soit ont disparu, soit ont été tués. Vous connaissez un certain Abu Mustapha Adib ? Un Irakien, ancien directeur de cabinet d'Oudei Hussein.

– De nom. Pourquoi ?

– Il est à l'origine de cette affaire.

Le Libanais but nerveusement son café et lança, agressif :

– Qui êtes-vous ?

– Je travaille pour le gouvernement américain, annonça suavement Malko, et je voulais vous venir en aide.

– En aide ? Pourquoi ?

Malko regarda le Libanais bien en face.

– Monsieur Chukri, je pense que vous étiez au courant de ce transfert, même si vous n’y avez pas participé. Vous avez parfaitement le droit de le nier, mais je pense que vous prenez un risque sérieux.

– Un risque ? Pourquoi ?

– Parce que ceux qui ont déjà éliminé pas mal de gens pour les empêcher de collaborer avec moi peuvent être tentés d’en faire autant avec vous. Ce sont des gens dangereux, brutaux et bien organisés. L’explosion de la rue Salah-Eddine, c’est eux, l’attentat à la voiture piégée qui a mutilé le journaliste Wissam El-Hachem aussi. Il est évident que si vous me dites ce que vous savez, ces gens ne chercheront plus à vous éliminer.

Tony Chukri se leva, comme poussé par un ressort.

– Sortez tout de suite ! Je ne sais rien de cette histoire, rugit-il. Je suis un honnête businessman.

Malko se leva à son tour et déposa sa carte de visite sur la table basse.

– Je suis au *Phoenicia*, précisa-t-il. Si vous changiez d’avis. Chambre 822.

Le Libanais, visiblement, se retenait de lui sauter à la gorge. Il le raccompagna quand même dans le grand hall, intercepté par la jolie brune qui s’approcha de Malko.

– Sir, dit-elle, j’ai vu des *chebabs*<sup>2</sup>, qui tournaient autour de voiture. Vérifiez qu’on ne vous a rien volé.

Tony Chukri avait déjà regagné son bureau en claquant la porte. Malko sentit son poulx grimper très fort. Ce n’était pas forcément pour le voler qu’on avait tourné autour de sa voiture : il suffisait de quelques secondes pour coller sous le châssis une charge explosive.

---

1. La montagne druze.

2. Jeunes gens.

## CHAPITRE IX

Accroupi sur le bitume, Malko examina soigneusement le dessous de la Kia. À première vue, rien de suspect. Il se redressa et aperçut la brune longiligne qui lui adressait un petit signe amical de la main. Il regarda autour de lui : aucune trace des *chebabs*. Mais ce n'était pas surprenant qu'il ait été suivi. Il eut quand même un petit pincement au cœur lorsqu'il mit le contact...

En route vers le centre, il décida d'aller raconter sa visite à Tamara Terzian. La réaction violente de Tony Chukri pouvait lui nuire. Si vraiment ce dernier était mêlé à l'affaire du milliard de dollars, la jeune femme risquait de payer très cher sa coopération avec Malko. L'expérience de Wissam El-Hachem n'était pas encourageante.

Tout en roulant vers le Kantari Corner, il se dit qu'une fois de plus, même s'il avait fait un pas de géant en découvrant où le milliard de dollars soustrait à la Banque centrale d'Irak avait atterri, il se retrouvait devant une impasse. Loin de l'aider, Tony Chukri risquait de se refermer comme une huître.

Il ne restait plus que Talal Abu Qassar, le Druze qui se trouvait dans l'avion au trésor, sur lequel Christopher Stafford enquêtait.

Tamara Terzian était devant son ordinateur lorsqu'il débarqua au journal. Aussitôt, elle l'entraîna dans un petit bureau vide.

– Je me suis renseignée, annonça-t-elle. Tony Chukri est un voyou. Il a escroqué Ghassan Tufayli qui avait d'excellentes raisons de se venger...

– Vous croyez que celui-ci accepterait de me parler ?

Elle eut une moue dubitative.

– Non. Il est très méfiant. Bon, je vais aller finir mon papier.

– Attendez, dit Malko, il faut que je vous dise quelque chose. Vous risquez des problèmes à cause de votre intervention pour me faire rencontrer Tony Chukri. Je regrette de vous l'avoir demandée.

Tamara Terzian le fixa longuement.

- Vous êtes *vraiment* un *moukhabarat* ?
- Oui.
- Je voudrais que vous m’expliquiez ce que vous faites, sans me raconter d’histoires.
- Avec plaisir. Voulez-vous qu’on dîne ce soir ?
- Oui, mais je travaille tard. Venez me chercher vers neuf heures et demie. Vous me donnerez des nouvelles de Wissam.



Tony Chukri était resté prostré dans son bureau, après le départ de son visiteur, tiraillé entre deux options : ne rien faire, comme s’il n’avait jamais existé, ou prévenir son ancien associé. Il était parfaitement au courant du transfert qui avait rapporté à Tufayli 50 millions de dollars. Pour la location de son Boeing 737. À cette époque, il n’y avait que quatre ou cinq jets privés à Beyrouth. Ceux du neveu d’Amin Gemayel, d’Assam Farres et du fils d’Émile Lahoud. C’est à cause de ses contacts irakiens que Tufayli avait été choisi.

À l’époque, Tony Chukri avait touché dix millions de dollars de cette manne céleste, au titre d’associé.

Et, bien entendu, il savait *qui* se trouvait à l’aéroport du côté libanais, pour accueillir l’argent. Tufayli aussi. Tony Chukri se dit que c’était peut-être une bonne occasion de se réconcilier avec son ex-associé qui lui en voulait de l’avoir escroqué... Un jour où il s’étaient trouvés nez à nez dans le même restaurant, Tufayli avait sorti un Colt de sa poche avec la ferme intention de lui faire sauter la tête.

Il en avait été heureusement dissuadé par le patron.

Finalement, Tony Chukri composa le numéro du bureau de son ex-associé, installé à deux immeubles de là. Il ne répondrait pas sur son portable. La secrétaire parut surprise, quand il s’annonça :

– Dites à M. Tufayli qu’il s’agit d’un sujet très important, précisa Tony Chukri. Pour lui.

Il attendit, anxieux, jusqu’à ce qu’il entende la voix de son ancien associé, glaciale.

– Qu’est-ce que tu veux, *manioute*<sup>1</sup> ?

Ça commençait bien...

– Te rendre service, jura Tony Chukri.

– T’as qu’à crever...

– Écoute, plaida Tony Chukri, c’est important et je ne peux pas en parler au téléphone. Il faut que je te voie et c’est urgent.

Ghassan Tufayli n’hésita que quelques secondes.

– Viens, tu connais l’adresse, mais si c’est un sac de nœuds, je t’arrache la tête...

Tony Chukri en eut les mains moites. Ghassan Tufayli était un géant de près de deux mètres qui lui inspirait une peur physique. Pendant la guerre civile, il s’amusait à briser les vertèbres cervicales de prisonniers, d’une seule main. À tout hasard, Tony Chukri glissa dans sa ceinture un Browning, avec une balle dans le canon. On se sortait parfois des assises, jamais d’un cimetière.



– Le général Rifi nous attend à son bureau à six heures, annonça Christopher Stafford. Il paraît qu’il y a du nouveau. Je passe vous prendre au *Phoenicia*.

Malko n’avait plus qu’à redescendre. Après son entrevue avec Tony Chukri et sa visite à Tamara Terzian, il était retourné au *Phoenicia*, faute de mieux. Toutes les pistes semblaient bouchées. Sauf une improbable réaction de Tony Chukri.

La Mercedes noire de la CIA s’arrêta en douceur devant la porte tournante de l’hôtel et Malko rejoignit le chef de station de la CIA. Cela lui faisait toujours un drôle d’effet de se retrouver avec un Noir couleur anthracite dans un pays où il n’y en avait pratiquement pas.

L’Américain semblait plein d’espoir.

– J’ai l’impression que le général Rifi veut gagner une étoile de plus, sourit-il.

Au siège des Forces de sécurité intérieure, ce fut le cérémonial habituel. Un officier vint les chercher pour les emmener au grand bureau du premier étage. Le général Ashraf Rifi était en compagnie d’un colonel qui se leva vivement. Le général libanais fit aussitôt les présentations.

– Le colonel Hassan El-Hayoubi, de la gendarmerie. Il est resté cinq ans comme major à l’aéroport de Beyrouth, sous les ordres d’un colonel syrien qui supervisait tout. Je l’ai fait venir de Tripoli où il est désormais affecté. Car il est au courant de l’affaire que vous avez



évoquée.

– Vous étiez là en mars 2003 ? demanda aussitôt Malko.

– Oui.

– Vous avez entendu parler de ce transfert ?

– Oui.

– Vous n'en avez jamais parlé à vos chefs ?

L'officier jeta un coup d'œil embarrassé à son supérieur.

– Voilà ce qui s'est passé, expliqua-t-il. Le 19 mars, j'ai été averti qu'un vol spécial se poserait vers deux heures du matin, sur l'aéroport, après la fermeture du trafic commercial. Il s'agissait d'un appareil libanais, un Boeing 737 appartenant à une société dont le nom ne me disait rien.

– L'avion n'était pas parti de là ?

– Non. De l'aéroport militaire de Kolayat, près de Tripoli, où parfois des vols civils privés se posaient.

– Que s'est-il passé ?

– L'avion s'est posé à 2 h 32, précisa le colonel. J'avais reçu l'ordre de ne pas le mentionner dans le registre des mouvements aériens. Il est resté au bout de la piste West 11735, après avoir atterri. Plusieurs véhicules – des fourgons – sont venus décharger sa cargaison. Un cordon de soldats syriens empêchait quiconque, y compris moi, d'en approcher.

– Mais nous sommes au Liban, objecta Malko, et vous êtes un officier de l'armée libanaise.

Le colonel El-Hayoubi reconnut avec un sourire triste :

– Quand les Syriens étaient là, c'est ainsi que cela se passait.

– Donc, vous ignorez ce qu'il y avait dans cet avion ?

– Tout à fait. J'ai pensé à des documents secrets, pas à de l'argent. Généralement, les transferts se faisaient de banque à banque, et surtout vers la Syrie.

– Et qui sont les gens venus chercher ce chargement ?

– Je l'ignore aussi. J'étais trop loin pour les voir, il faisait nuit et ils ne sont pas entrés dans l'aérogare. Il y avait trois Mercedes.

– Il s'agit bien du même vol ?

– Oui, bien sûr. Il arrivait de Kirkouk et il avait un plan de vol normal. À l'époque, le trafic aérien avec l'Irak était régulier.

Malko et Christopher Stafford échangèrent un regard éloquent. Ce que disait le colonel confirmait les révélations de Wissam El-Hachem. Mais, s'ils avaient progressé, ils ignoraient toujours le principal : où était parti le milliard de dollars de Saddam Hussein. Le général Ashraf Rifi, sentant leur déception, prit un dossier et annonça :

– Nous avons remonté la piste de la voiture utilisée dans l'attentat contre Wissam El-Hachem. Elle a été achetée à Tripoli, il y a un mois environ, par un homme qui a payé en liquide et a donné une fausse identité. Nous suivons également la piste de celui qui a probablement déclenché l'explosion. Les gens l'ont vu s'enfuir et ont relevé le numéro de sa voiture. Il s'agit d'un ferrailleur établi à Sinn-el-Fil.

– Où est-il ?

– Disparu. Le poste frontière de la Bekaa a signalé son passage vers la Syrie.

Christopher Stafford ne dissimula pas son exaspération.

– Pour la vente de cette voiture, il y a bien eu des contacts entre l'acheteur et le vendeur. Ils se sont téléphoné ?

– Oui, reconnu le général libanais. Nous avons identifié le numéro du portable du vendeur, mais il s'agissait une carte *prepaid* qui n'est plus en service.

Et voilà !

Penaud, le général Rifi trempa les lèvres dans son eau minérale.

– Mes hommes ont interpellé deux Palestiniens qui rôdaient dans l'Hôtel-Dieu, continua-t-il. Ils ont été incapables de donner le nom de la personne qu'ils venaient voir ; nous allons les interroger sérieusement.

C'est-à-dire, les descendre au troisième sous-sol... Il y avait une chance minuscule, mais c'était sûrement des comparses qui ne mèneraient nulle part. Malko sentait le découragement le gagner.

– Vous connaissez un certain Tony Chukri ? demanda-t-il.

– De nom seulement, avoua Ashraf Rifi. C'est un businessman.

Christopher Stafford se leva, avec un soupir résigné.

– Tenez-nous au courant ! Maintenant, vous savez que cette affaire du milliard de dollars est sérieuse.

– Cela s’est passé il y a trois ans, releva l’officier libanais. Le Liban était différent. Nous étions tenus à l’écart de tout par les Syriens.

– S’ils avaient voulu prendre cet argent, remarqua l’Américain, ils l’auraient débarqué à Damas, pas à Beyrouth.

– À propos, demanda Malko, par pure curiosité, vous n’avez aucun élément nouveau sur l’assassinat de Rafic Hariri ?

Le général Rifi eut un geste d’impuissance.

– Aucun. Ceux qui sont en prison prétendent être innocents, l’enquête a été sabotée au départ. Tout ce que j’ai, comme élément tangible, ce sont les restes humains du conducteur du fourgon Mitsubishi. Il y en a vingt-huit morceaux, dans des sacs en plastique, à la morgue. Seulement, nous ne pouvons comparer ces débris macabres à rien, puisque nous ignorons tout de l’identité de cet homme, vraisemblablement un kamikaze.

Christopher Stafford se leva, visiblement agacé.

– Bien, nous allons continuer nos recherches.

Dès qu’ils eurent regagné la Mercedes, il lança rageusement à Malko :

– Cet argent se trouve ici, à Beyrouth, tout le prouve. S’il était en sûreté à Damas, ceux qui le détiennent ne se donneraient pas autant de mal pour nous en écarter.

– Je suis d’accord, approuva Malko. Mais nous n’avons aucune piste concrète. Sauf si votre case *officer* ramène quelque chose de chez Walid Joumblatt.

– Il le voit ce soir, on saura demain. À moins que Tony Chukri décide de dire ce qu’il sait.



Tony Chukri, au volant de sa SLK noire décapotable, descendait à petite allure l’avenue Charles-de-Gaulle, après avoir dîné au restaurant du *Movenpick*, plus haut sur la Corniche. Dès que le temps s’adoucissait, il adorait se montrer ainsi avec sa secrétaire, la brune Éva, hiératique avec son foulard Hermès et ses lunettes noires. Une main posée entre les cuisses de la jeune femme, il se sentait admiré et envié. À Beyrouth, il y avait peu de voitures décapotables.

C’était la promenade classique des soirées chaudes, tout autour de Beyrouth-Ouest. La plupart des immeubles du haut de la Corniche

étaient délavés, en ruines ou simplement miteux. Les restaurants étaient devenus des pizzérias ou de simples bouffe-merde, le quartier ayant été lourdement bombardé pendant la guerre civile.

– Arrête, lança Éva d'une voix étouffée, tout le monde nous voit !

Ils venaient d'être doublés par un énorme 4 × 4 noir – une Porsche Cayenne – conduit par une fausse blonde à la lippe dédaigneuse, à qui le geste osé de Tony Chukri n'avait pas échappé. Furieux, le Libanais enfonça encore plus ses doigts dans le tissu du pantalon de sa maîtresse.

– Je les emmerde ! grogna-t-il. Même s'ils le racontent à ma femme.

La route faisait un coude devant l'hôtel *Riviera*, avec, au rez-de-chaussée, un restaurant jadis en vogue. Il était vide. Depuis longtemps, les Beyrouthins ne venaient plus dîner dans ce coin : les restaurants à la mode étaient à Ashrafieh ou dans le centre-ville où ils poussaient comme des champignons.

– Qu'est-ce qu'il t'a dit, Ghassan ? demanda Éva pour doucher sa pulsion sexuelle : elle avait horreur de se faire tripoter en public.

– Il était ravi ! se rengorgea Tony Chukri. Il m'a remercié. Je crois que nous sommes de nouveau copains. Il faudra qu'on dîne avec lui.

– Et le type qui est venu te voir, le blond, c'est un Américain ?

– Je ne sais pas, mais il travaille *pour* les Américains. Dis-moi, salope, il t'a tapé dans l'œil...

Éva tâta machinalement le magnifique collier de perles noires de Tahiti que son amant lui avait offert pour son anniversaire.

– Tu es fou ! protesta-t-elle. J'adore baiser avec toi !

– Tu as raison, approuva Tony Chukri. Tu vas voir, ce soir, on va bien s'envoyer en l'air. J'ai hâte de déchirer ton petit cul...

Éva n'eut pas le temps d'approuver, le grondement d'une puissante moto se rapprochait, l'engin se faufilant entre les deux files de voitures qui roulaient au pas. Lorsqu'il arriva à la hauteur de la SLK décapotable, le conducteur de la moto ralentit, comme s'il admirait Éva. Celle-ci, flattée tourna la tête vers lui.

Elle ne vit qu'un casque intégral.

Au moment où la moto reprenait de la vitesse, l'homme assis sur le tansad prit deux objets ronds dans une sacoche et les jeta avec

précision dans la Mercedes. Un du côté du conducteur, l'autre presque sur les genoux Éva. Celle-ci regarda ce qui venait d'atterrir sur ses genoux, pour rebondir sur le plancher de la voiture, et poussa un hurlement.

C'était une petite grenade ronde d'une belle couleur kaki.



Tony Chukri, lui aussi, avait reconnu une grenade. Paralysé pendant quelques fractions de secondes, il écrasa le frein, arrêtant brutalement la SLK.

Plusieurs choses se passèrent en même temps : la Mercedes fut violemment heurté à l'arrière par une grosse BMW qui la suivait. Éva, qui n'avait pas mis la ceinture, fut projetée dans le pare-brise. D'un coup d'épaule, Tony Chukri ouvrit sa portière pour plonger à l'extérieur.

Il venait juste de s'arracher du siège quand la première grenade explosa, juste sous ses jambes. Il fut soulevé du sol par une gerbe de feu et ne réalisa même pas que ses parties génitales, grillées par la flamme et arrachées par le souffle, s'étaient définitivement séparées de lui. Ce qui n'avait d'ailleurs qu'une importance relative, car son péritoine, criblé de bouts de métal, laissait échapper ses intestins.

Éva ne se vit pas mourir, assommée contre le pare-brise : la grenade en explosant, la coupa en deux, lui arrachant en plus une partie du visage, tandis que la portière gauche de la Mercedes s'envolait jusqu'aux rochers bordant la promenade en contrebas.

Plus une voiture, dans un rayon de trente mètres, n'avait de glaces intactes. Atteint par un éclat à la carotide gauche, le conducteur de la BMW essayait d'arrêter avec ses doigts un jet de sang jaillissant de son cou.

En quelques minutes, la circulation fut bloquée dans les deux sens, de Raouché à Jamaa.

Allongé sur le trottoir, le corps de Tony Chukri continuait de brûler.



– Les enfoirés !

Christopher Stafford écumait. Le général Rifi venait de lui annoncer l'attentat contre Tony Chukri. Deux heures après, la circulation n'était pas rétablie. Bien entendu, personne n'avait relevé le numéro de la moto, ce style d'attentat étant peu pratiqué à Beyrouth.

– Ils verrouillent, conclut Malko, à qui l'Américain venait de téléphoner. Féroce. Ce qui est inquiétant, c'est la rapidité avec laquelle ils ont réagi. Il a été assassiné un peu plus de cinq heures après ma visite chez lui. Ou il a commis une imprudence, ou on m'a suivi jusqu'à chez lui. Peut-être les *chebabs* repérés par sa copine.

– J'ai peur qu'ils tentent à nouveau quelque chose contre vous, dit Christopher Stafford, je vais vous donner des baby-sitters.

– Non merci, déclina Malko. Deux hommes sont déjà morts à ma place. Cela suffit. Désormais je regarde sous ma voiture avant de démarrer. Mais aucun baby-sitter ne peut rien contre une voiture piégée disposée sur mon parcours. Heureusement, je n'ai ni itinéraire ni horaire fixes. Ce soir, je dîne avec Tamara Terzian, celle qui m'a envoyé chez Tony Chukri.

– À partir de neuf heures, une voiture de l'ambassade avec deux baby-sitters sera devant le *Phoenicia* et ne vous lâchera plus, décréta l'Américain. Je n'ai pas envie de vous enterrer à Beyrouth. Si, en cinq heures, les gens d'en face ont été capables de monter un attentat contre Tony Chukri, on peut s'attendre au pire.



Abu Mustapha Adib posa sur la table une enveloppe contenant 20000 dollars. Il se trouvait dans un petit établissement du quartier de Mazraa fréquenté par des fumeurs de narghileh et des joueurs de domino. Pas d'alcool et pas de femmes. Pourtant, on ne se trouvait qu'à quelques kilomètres du centre de Beyrouth, mais dans la banlieue chiite.

Nabil Makdissi glissa l'enveloppe dans la poche de son jean usé jusqu'à la corde et laissa tomber :

– La prochaine fois, il faudra me donner plus de temps. Si ce con n'avait pas conduit une décapotable, c'était beaucoup plus difficile.

Dès que ses *chebabs* avaient signalé la visite de l'agent américain chez Tony Chukri, le sort de celui-ci avait été scellé. L'Irakien ne faisait pas confiance au businessman libanais, même s'il ne savait pas l'essentiel. Un simple coup de fil à Makdissi avait suffi. Ghassan Tufayli, lui, ne parlerait jamais, trop impliqué et touchant encore de

l'argent régulièrement. Et puis, il savait qu'à la moindre incartade, ses camions de marchandises entrant en Irak seraient incendiés et leurs chauffeurs assassinés.

Donc, il était sûr.

L'ex-directeur de cabinet d'Oudei Hussein était assez fier de lui. Il avait réussi à arrêter l'offensive américaine juste au pied des remparts de sa forteresse. Sans le réflexe inexplicable de Wissam El-Hachem qui l'avait fait accélérer sur le dos d'âne au lieu de ralentir, les Américains n'auraient même pas soupçonné le transfert du trésor de Saddam Hussein vers Beyrouth.

Le mal étant fait, Abu Mustapha Adib ne pouvait plus se permettre la moindre erreur, sinon, c'était tout le système qui sautait. Or, jamais les groupes armés sunnites n'avaient eu autant besoin d'argent et d'armes. Les fonds soustraits à Bagdad en 2003 étaient indispensables à la survie de l'insurrection. Même, si jusque-là, il avait contenu la menace, il n'était cependant pas tranquille. Comme souvent, cette affaire était menée par *un* homme, qui s'acharnait. Bien sûr, s'il était éliminé, il serait remplacé. La CIA comptait des milliers d'agents, mais les gens n'étaient pas interchangeables, Abu Mustapha Adib le savait. Si celui-là disparaissait, celui ou ceux qui lui succéderaient n'auraient pas la même hargne.

– Tu ne pourrais pas te servir de la moto encore une fois ? demanda-t-il au Palestinien.

– Elle est déjà partie à Tripoli, répondit Nabil Makdissi. On ne sait jamais, quelqu'un a peut-être relevé le numéro. On ne peut prendre de risques.

– Il faut éliminer cet agent américain, annonça calmement Abu Mustapha Adib. Il est trop dangereux.

Nabil Makdissi n'eut aucune réaction.

– Tu peux t'en charger ? insista l'Irakien.

– Je m'en suis déjà chargé, remarqua le Palestinien, mais il a eu la baraka. Maintenant, il se méfie et il est sûrement protégé.

– Rafic Hariri aussi était protégé... C'est une question d'organisation.

– Et d'argent aussi ! C'est la préparation qui coûte cher.

– Combien ?

– 50 000 dollars, annonça le Palestinien, mais je ne suis pas certain

de prendre le contrat. Je dois d'abord l'étudier. Ce type est sûrement armé, sur ses gardes, avec, derrière lui, une organisation puissante et l'aide des Services libanais. Et puis, je ne sais pas si nos amis seront d'accord. Mon chef doit venir ces jours-ci. Je lui demanderai son feu vert. S'il me le donne, on étudiera le problème.

Ahmed Djibril, le chef du FPLP-CG, devait venir à Beyrouth dans le cadre du « dialogue », bien qu'il se risque rarement au Liban : les Israéliens et les Américains avaient mis sa tête à prix. Certains n'avaient pas oublié que la bombe qui avait fait sauter le Boeing 747 de la Panam au-dessus de Lockerbie avait été fabriquée par son équipe.



Malko eut un choc en voyant Tamara émerger du Kantari Building. La sage robe grise avait fait place à un pull moulant permettant de vérifier qu'elle ne portait toujours pas de soutien-gorge, une super-mini s'arrêtant au premier tiers de ses cuisses et des bottes blanches à hauts talons !

Elle se glissa dans la Kia avec un sourire.

– Finalement, j'ai eu le temps de me changer ! lança-t-elle. Où allons-nous ?

– Où vous avez envie.

– Alors, allons d'abord prendre un verre au café *Gemmayeh*. C'est très gai. Et après, on peut aller à *L'Entrecôte*.

Tandis qu'ils roulaient vers la rue Gounod, la journaliste se retourna et fit d'une voix altérée :

– Il y a une voiture qui nous suit. Une Mercedes grise. Je l'ai vue en sortant.

Les baby-sitters qui avaient pris en compte Malko à la sortie du *Phoenicia*.

– Je sais, dit-il. C'est pour notre protection. Ce sont des agents de l'ambassade américaine...

Impressionnée, Tamara, n'ouvrit plus la bouche jusqu'au café *Gemmayeh*.

– J'espère que vous aimerez, dit-elle avant d'entrer, c'est un des plus



vieux cafés de Beyrouth.

C'était une immense salle, pleine d'une foule bruyante de joueurs de tric-trac, de cartes ou d'échecs, de beaucoup de couples jeunes, au style marginal. Immédiatement, Tamara réclama un narghileh avec son Defender « Success », Malko demeurant fidèle à la vodka. Elle se mit à tirer avec application sur sa pipe à eau. Malko n'arrivait pas à détacher les yeux de l'étroite bande de cuir blanc qui lui servait de jupe ; dès qu'elle bougeait un peu, on apercevait sa culotte, mais cela ne semblait pas gêner la journaliste.

– Parlez-moi de vous, demanda-t-elle. Vous avez déjà tué des gens ?

Le fantasme habituel.

– Ça m'est, hélas, arrivé, avoua Malko, mais on a aussi souvent essayé de me tuer. La dernière fois, il y a quelques jours.

Il lui raconta l'épisode de la rue Salah-Eddine et elle sursauta, concluant à propos d'Amal Murad :

– La salope !

Penchée en avant, elle buvait les paroles de Malko. Ils bavardèrent encore un moment, puis elle posa son narghileh.

– J'ai faim.



Ils finissaient de dîner à *L'Entrecôte* et Tamara s'était laissée aller sur le bourgogne importé à prix d'or.

– C'est incroyable de dîner avec quelqu'un comme vous ! soupira-t-elle.

– Cela peut être dangereux, tempéra Malko.

Tamara Terzian eut un geste fataliste.

– Vous savez, ici au Liban, nous avons l'habitude du danger... Après quinze ans de guerre...

Quand ils se retrouvèrent sur le trottoir, elle jeta un coup d'œil vers la Mercedes des baby-sitters, avant de se glisser dans la Kia.

– Vous habitez où ? demanda Maiko.

Elle lui jeta un regard noir.

– Vous êtes déjà fatigué de moi ! C'est vrai, je ne suis qu'une journaliste, vous devez rencontrer des gens beaucoup plus intéressants...

– Mais pas toujours aussi sexy, corrigea Malko en souriant.

Elle se tourna vers lui, sourit, se pencha et effleura ses lèvres. Sa langue vint à la rescousse, pour un baiser frais, sensuel, gai. Elle l'interrompit pour demander :

– Laila raconte dans tout Beyrouth que vous baisez comme un dieu. C'est vrai ?



Le portable sécurisé de Malko sonna, réveillant Tamara en sursaut. Elle s'ébroua quelques secondes.

– Je ne savais plus où j'étais ! fit-elle. Il me semble que j'ai fait l'amour avec vous.

La veille au soir, à peine arrivée dans la chambre, elle l'avait sucé comme une jeune fille bien élevée. Ensuite, sans même qu'elle ôte sa micro-jupe, ils avaient effectivement fait l'amour. Assez longtemps pour que Tamara ait un orgasme de bonne qualité. Ensuite, elle avait avoué espièglement à Malko :

– Depuis que je vous ai vu, cela me démangeait dans le bassin.

Malko répondit à l'appel. Christopher Stafford était extatique.

– Mon *case officer* n'a pas perdu son temps avec Walid Joumblatt ! annonça-t-il. Celui-ci lui a tout dit sur Talal Abu Qassar, le Druze qui a convoyé le milliard de dollars dans le 737 de Ghassan Tufayli et qui se trouve maintenant en Arabie Saoudite, tout en ayant une maîtresse au Liban.

– Ce n'est pas surprenant, remarqua Malko.

– Non, sauf que cette femme est la fondée de pouvoir de la banque Al Manara.



## CHAPITRE X

En un éclair, Malko revit Adeline Montjoie lui dire que c'était une femme qui, une fois, lui avait remis de l'argent liquide pour Gibran Faisal, le financier genevois. Ce serait peut-être, enfin, le lien *direct* qu'il recherchait depuis des semaines.

– Que savez-vous d'elle ? demanda-t-il à l'Américain.

– Rien encore, avoua le chef de station. J'ai cette information depuis un quart d'heure.

– Et sur la banque Al Manara ?

– Rien non plus, ce n'est pas une grande banque, mais il y en a tellement au Liban... Je vais me renseigner.

– Je demanderai à Wissam El-Hachem, dit Malko. Son magazine suit tous les problèmes financiers du Liban. Nous avons enfin une longueur d'avance, mais il ne s'agit pas de la perdre.

Tamara Terzian l'observait, à genoux sur le lit.

– Tu as parlé de la banque Al Manara ? demanda-t-elle.

– Tu connais ?

– Oui. C'est une petite banque dont le siège se trouve rue du Caire, je crois, à Hamra. Elle a des succursales à Tripoli et à Tyr. Il y a eu un scandale il y a deux ans. Un déposant irakien avait mis plusieurs millions de dollars sur un compte chez eux, en 2003, lorsqu'il était arrivé d'Irak. Un membre du parti Baas. Lorsqu'il a voulu récupérer son argent, l'année suivante, on lui a dit qu'il avait été mal investi et qu'il avait été perdu. Comme il protestait, il a été kidnappé.

Malko n'en crut pas ses oreilles.

– Kidnappé ! Par qui ?

La journaliste eut un geste vague.

– On n'a jamais su. Des hommes de main des Syriens.

– Pourquoi les Syriens ?

– À cette époque, on ne pouvait pas kidnapper quelqu'un à Beyrouth

sans leur feu vert. Acheté, bien entendu...

– Et comme cela s’est-il terminé ?

– L’Irakien a été relâché six mois plus tard après avoir été détenu dans un endroit non précisé. Lui a toujours prétendu qu’il s’agissait d’un camp palestinien, à cause de l’accent de ses geôliers. Il a signé une lettre acceptant la « comptabilité » de la banque.

– Qu’est-il devenu ?

– Je ne sais pas. Il doit toujours être à Beyrouth. Wissam s’était occupé de l’affaire, il en sait sûrement plus que moi. Bon, il faut que je me bouge. Je dois aller au journal.

Elle disparut dans la salle de bains. Malko reprenait espoir. Centimètre par centimètre, il progressait.



– Mon chef m’a donné son feu vert, annonça Nabil Makdissi à Abu Mustapha Adib. Cela coûtera 100000 dollars.

L’Irakien sursauta.

– C’est *très* cher...

– La moitié va aux Syriens, précisa le Palestinien, et puis ce n’est pas une opération ordinaire. Si tu me donnes la moitié de l’argent, je commence à y travailler. Cette fois, cela marchera...

– Tu l’auras ce soir, promet Abu Mustapha Adib. Après, le plus vite possible.

Même si la situation semblait stabilisée pour l’instant, et si les *chebabs* qui se relayaient pour le surveiller ne rapportaient rien d’alarmant pour le moment, il se méfiait de cet agent de la CIA comme de la peste.

– *Inch’Allah*, tout ira bien ! promet Nabil Makdissi.

– Je repars deux jours à Damas, précisa Abu Mustapha Adib. À mon retour, il faut que tu sois prêt.

– J’essaierai, promet le Palestinien, sans s’engager.



Malko fut stoppé à l'entrée de l'ICU par les vigiles US, qui, relevés, ne le connaissaient pas. Une fois « criblé », ils lui donnèrent les dernières nouvelles.

– Deux types ont été arrêtés hier dans l'hôpital, mais ici, il n'y a rien à signaler.

Personne ne pouvait atteindre la chambre de Wissam El-Hachem sans éliminer d'abord les Américains qui se relayaient par *shift* de six heures.

Malko entra dans la chambre du journaliste libanais. Il se reposait mais ouvrit les yeux quand la porte s'ouvrit. Ses traits émaciés disaient sa souffrance. Sans parler des énormes pansements enveloppant les moignons de son bras et de sa jambe. Malko détourna les yeux, gêné. C'était pour avoir voulu lui rendre service que le journaliste libanais avait gâché sa vie.

– Ce n'est pas trop dur ? demanda-t-il.

Wissam El-Hachem parvint à sourire.

– Pour le moment, je ne souffre pas trop. Sauf des élancements dans ma main qui n'existe plus. Ma femme vient souvent, et j'essaie de ne pas penser à l'avenir. Je vais devoir changer de métier.

– À ce propos, précisa Malko, vous recevrez bientôt la visite de Christopher Stafford, le représentant de la CIA au Liban. Il vous dira ce que l'Agence fédérale compte faire pour compenser ce qui vous est arrivé. Je pense qu'il s'agit d'une assistance très conséquente. Et pas seulement pour vous faire établir des prothèses ultramodernes.

– Merci, fit Wissam El-Hachem, mais cela ne me rendra pas ma jambe. J'étais très sportif.

Il parlait sans amertume, presque avec détachement. Juste lucide.

– Grâce à vous, nous avançons, annonça Malko.

– J'ai su par la télé que Tony Chukri avait été assassiné...

– Oui, confirma Malko, cinq heures après ma visite, un rendez-vous obtenu par votre collaboratrice, Tamara Terzian.

Le journaliste lui jeta un regard apitoyé.

– Vous êtes suivi. Vous ne connaissez pas leur puissance à Beyrouth. Ils sont chez eux. Faites attention, ils vont essayer de vous tuer aussi. Et vous ne pouvez compter sur personne. À part votre protection personnelle.

– Je sais, reconnu Malko, je bénéficie d’une protection. Quant à vous, personne ne vous atteindra ici. Les hommes qui vous gardent sont des professionnels. Il faudrait faire sauter l’hôpital.

– Cela ne les arrêterait pas, laissa tomber amèrement le journaliste.

– Je sais que je vous dois déjà beaucoup, enchaîna Malko, mais nous avons une piste qui nous mène à la banque Al Manara. Le Druze qui se trouvait dans l’avion ayant effectué le voyage entre Beyrouth et Kirkouk, Talal Abu Qassar, a pour maîtresse la fondée de pouvoir de cette banque. Savez-vous quelque chose là-dessus ?

– Bien sûr. Il y a eu un kidnapping étrange. Un déposant irakien qui se plaignait d’avoir été escroqué. Je ne me souviens plus des noms, mais tout le dossier de cette affaire est au journal, dans mon armoire. Je vais vous donner la clef, Tamara sait où cela se trouve.

Malko lui donna le trousseau posé sur la table de nuit et il en détacha une clef. Soudain, son visage se crispa de douleur et Malko crut qu’il allait perdre connaissance.

– J’ai parfois très mal dans la poitrine, expliqua le journaliste d’une voix faible, je crois que je vais me reposer.

Malko sortit sur la pointe des pieds. Les choses bougeaient enfin. En regagnant sa voiture, il fut quand même rassuré de voir celle des baby-sitters garée vingt mètres derrière.



Tamara Terzian avait le regard pétillant en revenant avec un épais dossier de presse. Le sort de Wissam El-Hachem ne semblait pas l’effrayer. Elle avait repris une tenue plus sage, mais toujours sans soutien-gorge. Elle s’assit à côté de Malko et ils ouvrirent le dossier ensemble. C’étaient des coupures de presse. Malko découvrit d’abord la façade de la banque Al Manara, dans une rue étroite et commerçante. Puis, deux autres photos : celle d’un moustachu aux cheveux clairsemés, barbu, les traits tirés, et celle d’une femme en tenue de jogging, coiffée d’une casquette de base-ball, avec un nez important et une grosse bouche.

– L’homme, c’est Erzin Sinjar, l’Irakien escroqué, juste après sa libération, commenta Tamara. Il avait perdu dix kilos.

– Il n’a pas porté plainte ?

– Il avait porté plainte, puis l’a retirée !

– Et qui est la femme ?

– Elle s’appelle Souad Harb, c’est une des vice-présidentes de la banque Al Manara. Erzin Sinjar l’accusait de l’avoir escroqué. Le lendemain du jour où il a porté plainte, elle s’est rendue à Anjar et, deux jours plus tard, l’Irakien était enlevé à son domicile par quatre hommes armés...

– Anjar, qu’est-ce que c’est ?

– Un village arménien juste à la frontière syrienne, dans la Bekaa, qui servait de QG aux Syriens. C’est là qu’était basé Rostom Ghazaleh, le « proconsul » syrien.

– Pourquoi s’est-elle rendue là-bas ?

Tamara sourit devant une telle naïveté.

– Pour demander la protection de ses protecteurs. Les Syriens étaient très liés à la banque Al Manara qui finançait certains de leurs candidats aux élections.

– Qu’est devenue cette Souad Harb ?

– Je pense qu’elle est toujours à la banque Al Manara. Je n’en ai plus entendu parler.

– À qui appartient cette banque ?

– À deux frères d’une grande famille druze, qui ne vivent pas à Beyrouth. Il paraît qu’elle est la maîtresse d’un des deux. Ou des deux, ajouta-t-elle. Elle n’a pas froid aux yeux.

– Tu l’as rencontrée ?

– Oui. Wissam m’avait demandé d’y aller à sa place. J’ai même été chez elle, un superbe duplex, pas loin du *Marriott*, dans le sud de la ville. C’est une dure, plutôt belle femme, très gonflée. Elle vient d’une famille sunnite modeste et a grimpé à la force du poignet... Maintenant, elle vit sur un grand pied.

– Je pourrais avoir cette photo ? demanda Malko. Et l’adresse de cet Irakien ?

– La photo, pas de problème. Pour l’adresse, on va regarder les notes de Wissam.

Avec les coupures de presse, il y avait plusieurs pages de notes



manuscrites, en arabe, dans lesquelles Tamara Terzian se plongeait. Poussant, quelques minutes plus tard, une exclamation ravie.

– Voilà ! Il y a même son portable.

– Je vais le faire appeler.

Tamara le regarda avec une expression comiquement fâchée.

– Tu ne veux pas que je l'appelle ?

– Je n'ai pas envie de t'impliquer dans cette affaire. Trop dangereux !

– Je m'en fous, lança-t-elle. Ça m'excite !

Elle baissa la voix et ajouta :

– Comme de baiser avec toi.

– Qu'est-ce que tu vas lui dire ?

– Je vais lui demander si, maintenant que les Syriens sont partis, il compte essayer de récupérer son argent. *Yallah !*

Elle était déjà en train de composer le numéro qui passa aussitôt sur messagerie. Après avoir laissé un message en arabe, elle tendit la photo de Souad Harb à Malko.

– Tu me la rendras. Maintenant, je te laisse, il faut que je fasse un papier sur le « dialogue »... Je t'appelle si Erzin Sinjar donne signe de vie.



La photo de Souad Harb revint scannée du labo de la station, et Christopher Stafford se tourna vers Malko.

– Quel est le plan ?

– Envoyez cette photo par un mail sécurisé à votre consulat de Genève. Que quelqu'un aille ensuite la soumettre à Adeline Montjoie, afin qu'elle dise si c'est bien la femme qui lui a remis de l'argent à Beyrouth, il y a un an environ. Des fonds provenant du trésor de Saddam, destinés à payer une livraison d'armes par l'intermédiaire de Gibran Faisal. Prions. Si c'est elle, nous avons fait un pas de géant.

Il prit son portable qui sonnait. C'était Tamara, triomphante.

– Il a rappelé ! annonça-t-elle. Il veut bien me recevoir à sept heures ce soir, chez lui. Parce qu'il avait apprécié les papiers du journal, mais c'est *off the record*.

– O.K. Où habite-t-il ?

– Dans un des nouveaux immeubles à deux millions de dollars l'appartement, sur le haut de Raouché, près du *Sheraton*. Qu'est-ce qu'on fait ? Tu veux venir avec moi ? Je te présenterai comme un journaliste étranger.

Malko hésita. En principe, Tamara Terzian n'était pas surveillée par ses adversaires. Même si elle avait passé la nuit au *Phoenicia* avec lui. Le mieux était de faire simple.

– Donne-moi l'adresse exacte, demanda-t-il.

– 28 rue Andalos, dit-elle, elle monte depuis la Corniche.

– Attends-moi dans le hall de l'immeuble.

Lorsqu'il eut raccroché, il se tourna vers le chef de station :

– Il y a eu assez de casse comme ça. Il me faut un dispositif sûr pour une rupture de filature. Sinon, cet Irakien est en danger de mort et Tamara Terzian aussi.

Christopher Stafford ne réfléchit pas longtemps.

– Vous allez laisser votre voiture ici, proposa-t-il. Je vous fais accompagner en ville dans un de nos 4 × 4 blindés aux glaces teintées. Personne ne peut voir ses occupants et des dizaines de véhicules sortent sans arrêt d'ici. On vous ramènera ensuite et vous récupérerez votre voiture. De surcroît, vous disposerez d'une protection rapprochée avec quatre hommes.



C'était un des immeubles superbes qui remplaçaient les anciennes constructions abîmées par la guerre, avec une vue magnifique sur la mer. Tamara Terzian attendait sagement dans le hall de marbre.

– Où as-tu laissé ta voiture ? demanda Malko.

– Au parking du *Sheraton*.

– Tu n'as dit à personne que tu venais ici ?

– À personne.

- Il sait que je t’accompagne ?
- Non.
- Tu me présentes comme un journaliste financier d’un journal dont tu es la correspondante.

Direction douzième et dernier étage : une seule porte de bois sombre massif, avec une caméra. Tamara sonna et une voix d’homme posa une question en arabe à travers un haut-parleur.

- Je suis avec un journaliste étranger, expliqua la jeune femme.

Le battant s’ouvrit enfin sur une bête au front bas, en polo noir, taillé à la hache, le regard méfiant. Il toisa Malko comme si c’était un dragon et, après un grognement interrogateur, le palpa sur toutes les coutures, puis fouilla le sac de Tamara. Apparemment, Erzin Sinjar n’avait pas tout perdu. Le sol en marbre noir, les hauts plafonds, les tableaux modernes couvrant les murs, quelques meubles syriens, bois et nacre, massifs, hideux mais très chers, tout cela n’évoquait pas la misère. Le maître de maison apparut à la porte du salon. Depuis la photo, il avait bien repris quinze kilos. Le sourcil broussailleux, il lança un regard intrigué à Malko et s’adressa en arabe à Tamara qui lui répondit d’un ton presque humble.

Apparemment rassuré, il les fit entrer dans un salon à l’irakienne, avec des sièges alignés le long des murs, de magnifiques tapis et des tables basses.

Sans cravate, mais vêtu d’un costume sombre bien coupé, Erzin Sinjar paraissait raffiné et malin. Tamara se lança dans son interrogatoire en arabe, traduit au fur et à mesure.

- D’abord, dit-elle, monsieur Sinjar demande que personne ne soit au courant de cette visite. Cela pourrait lui être préjudiciable.

Malko ne put s’empêcher de remarquer :

- C’est pourtant *lui* qui a été escroqué...

La journaliste, après traduction, obtint une réponse lapidaire.

- Ceux qui l’ont escroqué sont toujours en place et disposent des mêmes protections.

- A-t-il essayé de récupérer son argent ?

- Non.

- Pourquoi ?

- On l’aurait tué.

– Même maintenant ?

L'Irakien ne répondit pas mais sourit.

– Comment a-t-il connu la banque Al Manara ?

– Par des amis irakiens qui travaillaient avec elle du temps du raïs, expliqua Tamara. Lui aussi, d'ailleurs, l'utilisait pour des transferts de fonds ; *légaux*, insiste-t-il. Il achetait beaucoup de matériel pour l'armée irakienne. Des camions, des matériaux de construction, des produits chimiques...

– Quand est-il venu s'installer à Beyrouth ?

– En janvier 2003. Il savait que la guerre allait éclater et que l'armée irakienne ne tiendrait pas le coup. Seul Saddam Hussein se faisait des illusions. Comme il avait un peu d'argent liquide, il a pensé à la banque Al Manara pour le placer... Ils lui ont promis des taux très intéressants... La suite était dans les journaux.

Malko posa la question à un euro :

– Qui était son interlocuteur dans cette banque ?

Le visage de l'Irakien se tordit en une grimace de mépris.

– Une femme ! lâcha-t-il comme il aurait dit « un chien ». Je la connaissais déjà, elle était fondée de pouvoir, toujours très provocante. Quand elle venait me voir, elle s'habillait comme une putain... C'est elle qui m'a volé. Et qui m'a fait enlever. Il faudrait la transformer en litière pour chat...

Visiblement, il pensait au magnifique siamois surgi silencieusement dans la pièce et qui se frottait à la jambe de Malko. Le regard de l'Irakien se posa sur lui.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-il en anglais.

– Un journaliste. Du *Kurier* de Vienne, en Autriche.

Comme Malko sentait que l'entretien tournait court, il lança sa dernière carte.

– A-t-il jamais entendu parler d'un transfert clandestin d'un milliard de dollars, d'Irak au Liban ?

Tamara traduisit. La lueur dans le regard de l'Irakien ne dura qu'une fraction de seconde, s'éteignant aussitôt, avant qu'il ne laisse tomber en s'arrachant de son fauteuil Louis XV qui semblait en or massif :

– *La1*.

Tandis qu'il les raccompagnait, il eut une brève conversation avec Tamara où Malko saisit le mot « *moukhabarat* »... La poignée d'Erzin Sinjar fut tiède.

Dans l'ascenseur Tamara dit en souriant :

– Il m'a reproché de lui avoir amené un *moukhabarat* américain. Il déteste cette femme, mais encore plus les Américains.

Il avait de sérieuses raisons à cela...

Tamara s'immobilisa dans le hall en voyant les deux énormes 4 × 4, aux vitres teintées qui l'attendaient devant l'immeuble, deux civils, des écouteurs dans l'oreille, veillant sur le trottoir.

– C'est qui ? demanda la journaliste, effrayée.

– C'est moi, précisa Malko. Pour être certain de ne pas être suivi. Je ne veux pas que tu subisses le sort de Wissam El-Hachem.

Il regarda sa Breitling. Sept heures quarante.

– Tu veux dîner quelque part ? Je dois repasser à l'ambassade récupérer ma voiture.

– *Yallah !* fit-elle joyeusement. Je laisse la mienne au parking du *Sheraton*. Tu me raccompagneras. On peut aller à Broumanna, chez *Mounir*. Il a des poissons superbes.

Elle prit place dans le 4 × 4, intimidée, et remarqua à voix basse :

– C'est formidable d'être un *moukhabarat*..

Le fait de ne pas être vue de l'extérieur l'amusait beaucoup. Secoués comme des pruniers par les nids-de-poule de l'autoroute de Tripoli, ils mirent à peine une demi-heure pour gagner l'ambassade. Christopher Stafford ne s'y trouvait pas et Malko récupéra sa Kia sans voir personne. Décidant pour la soirée de se passer de baby-sitters.



Le vin de Byblos, servi chez *Mounir*, le restaurant *in* de Broumanna, était doux, lourd et capiteux. Tamara, qui en avait largement usé, semblait de plus en plus euphorique.

– On rentre ! dit-elle. Je me sens bien, c'est comme si je vivais une autre vie. J'ai envie de faire l'amour.

Le portable de Malko sonna dans l'ascenseur du *Phoenicia*, alors

qu'espièglement, Tamara lui enfonçait une langue aiguë dans l'oreille.

– Malko ?

Il reconnut immédiatement la voix d'Adeline Montjoie. Tamara lui souffla dans l'oreille.

– C'est une femme ?

– Oui, répondit Malko, aux deux.

– J'ai vu la photo, annonça Adeline Montjoie. C'est bien cette femme qui m'a apporté l'argent au *Phoenicia*.

---

1. Non.

## CHAPITRE XI

Malko en oublia Tamara pressée contre lui. Tous ses efforts n'avaient pas été vains. Ni le sacrifice involontaire de Wissam El-Hachem. Il avait enfin relié les deux bouts de la piste commencée en Moldavie. Et tout collait ! Désormais, il était certain que le milliard de dollars de Saddam Hussein était bien arrivé à Beyrouth. Pour y être géré ensuite par la banque Al Manara.

Bien sûr, la totalité de cet argent ne serait pas retrouvée, car visiblement les Irakiens y puisaient pour leurs achats d'armes. Mais désormais, il était à portée de main. La mésaventure survenue à Erzin Sinjar devait leur inspirer la prudence. Même après le départ officiel des Syriens, les dirigeants de cette banque avaient encore le bras long. S'il signalait l'affaire aux autorités libanaises, il y avait gros à parier que les preuves s'évanouiraient. Il devait donc continuer secrètement son enquête, du moins pour l'instant.

– Dis-moi, susurra Tamara, toujours collée à lui, si elle te fait cet effet-là, je vais rentrer chez moi...

Malko ne put s'empêcher de sourire.

– Non, je te jure que ce n'était pas une femme qui a compté pour moi.

– Tu n'as pas couché avec elle ?

– Très peu.

La Libanaise eut un sourire ironique.

– Apparemment, elle te fait encore rêver.

Ils étaient arrivés à son étage. Il mit la carte magnétique dans la serrure et fit entrer Tamara. L'amenant jusqu'à la table de marbre servant de bureau, face à la baie donnant sur le *Saint-Georges*, il la plaqua contre le rebord et posa les mains sur ses hanches.

– Je vais te prouver que tu te trompes !

Cette bonne nouvelle avait réveillé pour de bon sa libido. Quand il glissa la main sous sa robe, Tamara, rassurée sur son charme, cessa de

faire la tête. L'empêchant de gagner le lit, il fit descendre sa culotte le long de ses cuisses et s'attaqua à son ventre nu. La robe retroussée, Tamara gémissait, les jambes ouvertes. Il se libéra puis fléchit légèrement les genoux et l'embrocha violemment, la soulevant presque du sol.

Tamara poussa un cri bref et noua ses bras autour de son cou.

– C'est excitant comme ça, gémit-elle, je te sens bien !

Ce fut encore mieux quand il la bascula sur le bureau, les jambes relevées à la verticale, et continua à la prendre à grands coups de reins qui la repoussaient sur le marbre. Accrochée des deux mains au rebord, elle soutint l'assaut, ravie, jusqu'à ce que Malko se répande dans son ventre.



– C'est bien Souad Harb qui a apporté l'argent, annonça Malko à Christopher Stafford sur son téléphone sécurisé. Et c'est elle qui dirige la banque Al Manara appartenant au Druze qui se trouvait dans le Boeing 737 amenant le milliard de dollars de Saddam Hussein à Beyrouth. La boucle est bouclée. J'ai appris par Erzin Sinjar que les gens du Baas travaillent depuis longtemps avec la banque Al Manara. Comme Souad Harb semble avoir *aussi* de bonnes relations avec les Syriens, cela explique son impunité.

– Les Syriens sont partis, souligna l'Américain. Je vais parler de cette affaire au général Rifi.

– C'est un gros risque, objecta Malko. Lui est sûr, mais pas ses collaborateurs, et n'oubliez pas que le Liban a encore un président de la République, Emile Lahoud, nommé grâce aux Syriens, qui leur est tout dévoué.

– Que suggérez-vous alors ?

– Une enquête discrète sur cette Souad Harb. L'argent ne va pas s'envoler. Il faut d'abord savoir où il se trouve car il n'est pas forcément à la banque Al Manara, même si c'est Souad Harb qui le gère.

– Vous allez essayer de l'approcher ?

– Je ne sais pas, avoua Malko. Je vais d'abord faire une enquête d'environnement. De votre côté, que pouvez-vous apprendre ?

– Le gouverneur de la banque du Liban est un homme intègre,



avança l'Américain. Il a été nommé par Rafic Hariri et en est à son troisième mandat.

– Cela vaut peut-être la peine d'aller le voir, conclut Malko, mais il faut attendre d'en savoir plus sur Souad Harb. Dès qu'« ils » sauront que nous rôdons autour d'elle, les choses vont bouger. Je suis aidé par une journaliste du *Commerce du Levant*, mais il faut être extrêmement prudents.

Tamara Terzian s'était enfuie de bon matin comme une souris, pour aller travailler. Un peu coupable, Malko réalisa qu'il n'avait plus envie d'appeler Laila Nahas...

– Vous avez toujours vos baby-sitters, reprit le chef de station de la CIA. Même si vous ne les avez pas utilisés hier soir. En ce moment même, ils vous attendent devant le *Phoenicia*. Ils ont reçu depuis aujourd'hui un détecteur portable d'explosif.

– Ce n'est pas pour moi que je crains, souligna Malko, je fais mon métier, mais je ne veux pas que cette journaliste pâtisse de son aide.

– Dites-moi les mesures que je dois prendre pour la protéger, suggéra Christopher Stafford.

– Pour l'instant rien, dit Malko, elle n'est pas en première ligne. Je vais donc avancer sur la pointe des pieds pour en apprendre le plus possible sur Souad Harb.



Abu Mustapha Adib se détendait enfin un peu. Grâce à sa vigoureuse contre-attaque, la situation était sous contrôle. Amal Murad avait rejoint la Syrie, Tony Chukri ne parlerait plus jamais à personne et, lorsqu'il sortirait de l'Hôtel-Dieu, on réglerait discrètement son compte à Wissam El-Hachem. Non par acharnement malsain, mais afin de prouver qu'on ne défiait pas impunément les Syriens.

Le journaliste libanais ne faisait pas partie d'une « espèce protégée », comme les Américains.

Après la mort de Tony Chukri, l'agent de la CIA n'avait plus rien à se mettre sous la dent. Son élimination programmée, et en partie payée d'avance, avait donc été reportée, Nabil Makdissi continuant néanmoins à le faire surveiller par ses *chebabs* en prévision d'une frappe prochaine.

Euphorique, l'Irakien appela le colonel Khaled Ramadan.

– Khaled, proposa-t-il, si tu es libre ce soir, je t'invite au japonais du *Sham Palace*.

Inquiet de cette exubérance, l'officier syrien demanda, soupçonneux :

– Tu n'as pas *encore* fait une connerie ?

– *Wahiet Allah*<sup>1</sup> ! Je n'ai pas touché un cheveu d'un Américain.

La hantise des Syriens, c'était un incident avec les Américains, qui risquait de leur causer de gros problèmes.



– Je veux tout savoir sur Souad Harb, expliqua Malko. Où elle vit, qui elle voit, qui elle fréquente, quelle voiture elle conduit. Ses connexions professionnelles. Tu peux m'aider ?

Tamara Terzian arbora un sourire de jeune fauve et tira vigoureusement sur son narghileh.

– *Mafi mashkal*<sup>2</sup> ! Je vais faire mon possible.

Ils buaient un café au *Gemmayeh*. La journaliste était libre tout l'après-midi.

– Tu sais où elle habite ? demanda Malko.

– Je pense pouvoir retrouver l'immeuble, promit Tamara. On va vers le sud, comme pour aller à l'aéroport. C'est près du *Marriott*.

– *Yallah* ! lança Malko.

La Mercedes des baby-sitters était garée en face du café. Il alla s'entretenir quelques instants avec un des deux avant de monter dans la Kia. Après avoir pris l'avenue Georges-Haddad, il s'engagea dans l'étroite rue du Liban, en sens unique, qui montait vers Ashrafieh. Dès qu'il eut parcouru vingt mètres, la Mercedes des baby-sitters s'immobilisa, bloquant toute voiture qui aurait été tentée de les suivre.

Ils filèrent ensuite vers le sud, par l'autoroute urbaine menant à la cité sportive. Juste avant d'y arriver, Tamara lança :

– Prends à droite.

Un kilomètre plus loin, ils tombèrent sur une autre route parallèle.

Malko aperçut, au sud du carrefour, l'hôtel *Marriott*.

– À droite encore, ordonna Tamara.

Malko s'engagea dans l'avenue en direction du nord, laissant sur sa droite une grande voie en diagonale, la rue Nicolas-Ibrahim-Gorguck.

Dix mètres plus loin Tamara s'écria :

– C'est là ! Prends à droite.

Il tourna à droite dans une petite rue à l'asphalte mité, aperçut une plaque en émail bleu annonçant « rue 71 », un mur criblé d'impacts en bordure d'un terrain vague et, trente mètres plus loin, un élégant building blanc de sept étages entouré d'un jardin, séparé de la rue par un mur blanc et une grille noire.

Il stoppa un peu plus loin.

– C'est là, annonça Tamara. Souad Harb a un triplex dans la partie gauche, les trois derniers étages.

À travers les barreaux de la grille coulissante, on apercevait un parking, au rez-de-chaussée de l'immeuble.

– À cette heure-ci, elle est sûrement à la banque. Tu sais ce qu'elle fait de ses loisirs ? demanda Malko.

– Elle m'avait dit qu'elle aimait le jogging. Qu'elle en faisait tous les jours.

Si c'était le cas, elle le faisait vers la fin de la journée ou le matin... Il était presque trois heures.

– Je vais te ramener dans le centre, proposa Malko. Je te laisserai près de la banque Al Manara. Si tu pouvais la repérer quand elle sort de la banque et me dire quel véhicule elle conduit, ce serait utile.

Ils repartirent et il déposa Tamara rue Hamra. Puis il reprit la route du sud, s'arrêtant de l'autre côté de l'avenue Subah-es-Salem, d'où il pouvait observer l'entrée de la rue 71.



Abu Mustapha Adib pâlit en écoutant le message laissé par un certain Fakr, l'un des gardes du corps d'Erzin Sinjar, un ancien *moukhabarat* qui avait travaillé pour lui et continuait à lui servir d'informateur, bien entendu à l'insu de son patron. Abu Mustapha Adib, depuis le départ des Syriens de Beyrouth, craignait que l'homme

d'affaires ait envie de se venger et s'en prenne à Souad Harb. Ce qui dérangerait son organisation...

Il écouta deux fois le message. Fakr disait qu'Erzin Sinjar avait reçu une étrange visite : une journaliste libanaise accompagnée d'un étranger blond ne parlant pas arabe. Il avait pu saisir des bribes de conversation et avait entendu citer le nom de la banque Al Manara.

L'Irakien raccrocha, blême de fureur, certain qu'il s'agissait de son adversaire. Comment l'agent de la CIA avait-il retrouvé Erzin Sinjar ? Cette affaire-là n'était pas liée aux siennes, mais Sinjar risquait d'avoir parlé de Souad Harb. Il fallait réagir dare-dare.

Il appela aussitôt Nabil Makdissi et annonça :

– J'ai un gros souci. Je serai dans trois heures à Beyrouth. Il faut que je te voie.

Une urgence absolue : savoir ce qu'avait dit l'Irakien à ses visiteurs. La vengeance viendrait après.

Il rappela le garde du corps sur son portable et lui donna rendez-vous au restaurant *Riviera*.



Tamara n'avait pas téléphoné et Malko commençait à somnoler dans le soleil couchant. Il aperçut soudain un gros 4 × 4 mauve qui venait de la rue Nicolas-Ibrahim-Gorguck s'arrêter devant la grille du numéro 9. Celle-ci s'ouvrit automatiquement et le véhicule s'y engouffra. Il était cinq heures et demie et il faisait encore beau. Malko allait vite voir si Souad Harb était une sportive authentique...

Dix minutes plus tard, son poulx grimpa en flèche. Une femme coiffée d'une casquette, avec des lunettes noires et un jogging rose, sortait de la résidence et s'approchait au petit trot de la grande avenue. Comme il était stationné de l'autre côté, elle ne lui prêta aucune attention, tournant à droite, vers le nord, courant à petites foulées sur le bas-côté.

Malko attendit qu'elle soit assez loin pour faire demi-tour et remonter dans la même direction, à petite vitesse. Quand il arriva à sa hauteur, elle avait déjà parcouru un kilomètre et avançait nettement plus lentement. Il se demandait comment l'aborder lorsqu'il vit la jeune femme trébucher et s'étaler dans la poussière.

Dieu était de son côté !

Il stoppa sur le bas-côté et arriva assez tôt pour l'aider à se relever. Elle avait perdu ses lunettes noires et sa casquette, révélant une abondante chevelure noire. Le visage était un peu empâté, le nez busqué, mais elle avait de beaux yeux et des traits plutôt agréables.

– Vous ne vous êtes pas fait mal ? demanda Malko en anglais.

Elle le regarda, dit « No », voulut faire un pas et poussa un cri :

– Ma cheville !

Visiblement, elle s'était tordu la cheville...

– Il ne faut pas marcher, conseilla Malko, je vais vous ramener chez vous. Vous habitez loin ?

Elle l'enveloppa d'un regard inquisiteur et, probablement rassurée par son apparence, répondit en anglais, avec un fort accent arabe :

– Non, pas très loin, mais je peux attendre un taxi...

– Mais non, fit Malko, c'est idiot !

Il la prit par le bras et l'aida à gagner la Kia. Elle le guida pour qu'il revienne sur ses pas et il la ramena jusqu'à la rue 71.

– *I am home* ! lança-t-elle.

Comme il descendait pour lui ouvrir la portière, elle proposa :

– Si vous avez le temps, venez boire un café. Vous avez été très gentil.

Il protesta pour la forme, mais elle insista et il gara sa voiture à coté du 4 × 4 mauve. Tout était sécurisé, il y avait des caméras partout. Au cinquième, elle le fit entrer dans un très grand salon aux murs tapissés de soie rouge, plein de meubles tarabiscotés incrustés de dorures. Un grand canapé en demi-lune garni d'un amoncellement de coussins occupait tout un angle. Souad Harb s'y laissa tomber et appela en arabe. Une Philippine surgit aussitôt et elle lui donna des ordres en anglais.

L'employée réapparut avec, sur un plateau, un café et un café blanc<sup>3</sup>. Ensuite, elle ôta la basket de sa maîtresse et se mit à la masser. Souad Harb se tourna vers Malko avec un sourire désolé :

– Ce n'est pas très élégant, mais j'ai très mal.

Pendant qu'il buvait son café, elle demanda :

– Vous habitez Beyrouth ?

– Je vais, je viens, dit Malko. Je m’occupe de placements financiers.

Le regard de la Libanaise s’alluma.

– Ah bon ! Moi, je travaille dans une banque. Oh, une petite, mais nous gérons pas mal d’argent. On pourrait peut-être faire des affaires, ajouta-t-elle en souriant.

– Pourquoi pas ! répondit Malko. Je vais vous laisser vous reposer maintenant.

Elle prit une carte dans son sac et la lui tendit. Malko vit sous son nom la mention : *Vice-President and Executive Manager*. Il lui tendit la sienne. C’était un risque calculé mais indispensable. Souad Harb ne devait pas raconter *toute* sa vie à ses associés irakiens.

Il se leva et lui baisa la main, ce qui l’impressionna considérablement, et elle le raccompagna en clopinant.

Il redescendit, porté par un petit nuage rose. Cette rencontre était inespérée. Mais il avait plongé dans un bassin où il y avait beaucoup de crocodiles.



Abu Mustapha Adib et Fakr, le garde du corps d’Erzin Sinjar, s’étaient installés dans un coin sombre du *Riviera*, devant deux narghilehs. Fakr avait répété son récit, décrivant le physique des visiteurs. La fille ne disait rien à l’Irakien, mais l’homme était sûrement l’agent de la CIA.

Autrement dit, il ne fallait pas perdre de temps. Et, avant d’affoler Souad Harb, savoir ce qu’Erzin Sinjar avait pu raconter. Il recherchait peut-être tout simplement l’aide des Américains pour se venger.

– Fakr, je vais avoir besoin de toi, annonça Abu Mustapha Adib.

Le garde du corps baissa la tête quand il précisa son projet.

– Si je fais cela, je perds ma place, grommela-t-il.

L’Irakien lui jeta un regard froid.

– Si je dis à Sinjar que tu travailles pour moi, tu la perds aussi... Fais ce que je te dis. Tu auras 5 000 dollars et tu viendras travailler avec moi à Damas.

- Je préfère rester à Beyrouth.
- À mon avis, cela ne serait pas prudent..., trancha Abu Mustapha Adib.

Cette histoire l'intriguait. Nabil Makdissi était censé surveiller l'agent de la CIA. Pourquoi ne lui avait-il pas parlé de cette visite chez Erzin Sinjar ? C'était toujours la même chose avec les Palestiniens : ils n'étaient pas sérieux.

Avant tout, il fallait crever l'abcès. Erzin Sinjar était un imbécile : il aurait pu profiter tranquillement de sa fortune, alors qu'il allait terminer sa vie d'une façon très désagréable. Quand à Malko Linge, l'agent de la CIA, l'Irakien avait eu tort d'abandonner provisoirement son projet d'élimination. Il ne faut jamais sous-estimer son adversaire.

Il allait relancer l'opération, sans en parler bien entendu au colonel Ramadan.

- 
1. Je le jure sur Allah !
  2. Pas de problème !
  3. Tisane de fleur d'oranger.

## CHAPITRE XII

Souad Harb était méconnaissable : maquillée comme seules les Libanaises osent le faire, ce qui accentuait la vulgarité de ses traits, portant un tailleur *très* ajusté mauve, assorti à sa voiture, et des bas résille. À la Fédéral Reserve Bank, elle aurait choqué. En plus, elle avançait au milieu d'un nuage de parfum. Du Shalimar, capiteux et lourd à souhait.

Elle avait appelé Malko à onze heures, lui proposant de déjeuner avec elle et d'apporter sa doc financière. Il était allé la prendre à la banque Al Manara où elle occupait un bureau aux dimensions modestes.

Visiblement, elle avait envie de faire des affaires avec lui.

– Vous aimez la nourriture libanaise ? demanda-t-elle. Je vous emmène là où on mange les meilleurs mészés de Beyrouth. On peut y aller à pied.

C'était une gargote qui ne payait pas de mine, rue Hamra, où elle était apparemment connue. Très vite, la table fut couverte de mészés sur lesquels elle se jeta goulûment. Sans doute pour mieux avaler, elle ouvrit la veste de son tailleur, découvrant une lourde poitrine serrée dans un chemisier transparent sous lequel on distinguait son soutien-gorge. Elle buvait autant qu'elle mangeait, gloutonnement, comme quelqu'un qui a eu faim. Entre deux bouchées, Malko demanda :

– Vous êtes une banque de guichets ?

– Oui, nous en avons quelques-uns, dit la Libanaise, mais nous faisons surtout des opérations financières. Avec de très bons rendements et sans risques.

Là, elle le draguait...

– Cela peut m'intéresser, fit Malko.

Il n'en revenait pas de déjeuner avec la femme qui, très probablement, gérait le trésor de Saddam Hussein. Elle était apparemment à mille lieues de soupçonner qui il était.

En attaquant le poisson grillé, elle lança :

– On parlera business tout à l'heure.



Effectivement, après le poisson, elle se rua sur les loukoums, léchant ses doigts pleins de sucre.

Un ogre.

Quand il ne resta plus rien à dévorer, elle soupira d'aise et lança :

– Allons prendre le café chez moi. J'ai tous mes papiers là-bas.



Cela se passa très vite. Comme tous les jours, Erzin Sinjar sortit de chez lui vers quatorze heures trente pour aller retrouver des amis et faire une partie de tric-trac dans un café de la rue de Verdun. Il était à l'arrière de sa Mercedes, seul, avec un chauffeur et Fakr, son garde du corps, un PM sur les genoux.

À peine avait-il jailli du garage souterrain qu'une vieille américaine surgit et lui fit une queue de poisson, le forçant à s'arrêter. Quatre hommes en jaillirent, armés de kalachnikovs. L'Irakien comprit aussitôt.

– Fakr, allume-les !

Fakr ne bougea pas, sauf pour un geste minuscule, qui déclencha un claquement sec : le garde du corps venait de déverrouiller les portières. Erzin Sinjar se trouva nez à nez avec le canon d'une kalach dont le propriétaire lui jeta :

– Descends, vite.

Comme il ne bougeait pas, le fidèle Fakr le poussa vers l'extérieur... Saisi au collet, traîné sur la chaussée, il se retrouva en dix secondes dans l'autre voiture.

– *Chazmout ! Kess Immak*<sup>1</sup>, glapit-il.

Déjà, la voiture démarrait. On lui donna un coup de crosse et il dut se coucher sur la banquette. Le véhicule fila vers l'est. Il atteignit la rue Bechar-el-Khoury et s'engagea dans une rue étroite, parallèle à celle-ci, pour s'engouffrer dans une cour minuscule, en face d'un petit atelier de mécanique. Ses kidnappeurs firent sortir l'Irakien et le traînèrent dans une arrière-boutique encombrée de vieilles pièces mécaniques.

On le fit asseoir sur un siège fait d'un vieux bloc moteur de camion et de tubulures soudées. Deux de ses ravisseurs l'y attachèrent avec

des cordes. Ensuite, l'un d'eux lui ôta ses chaussures et ses chaussettes.

Il était en train de se demander pourquoi lorsqu'il vit surgir quelqu'un qu'il connaissait bien : Abu Mustapha Adib. L'ancien directeur de cabinet d'Oudei Hussein tenait à la main un marteau à long manche. Il se planta devant Erzsin Sinjar et dit calmement :

– Si tu me dis ce que je veux savoir, on te ramène chez toi tout à l'heure. Sinon...

– Fils d'un chien galeux et d'une pute ! lança Erzsin Sinjar avec une grimace de mépris, tu me le paieras.

De toute façon, il prendrait une balle dans la tête. Si on avait voulu le relâcher, on lui aurait bandé les yeux pour qu'il ne puisse pas reconnaître l'endroit où on l'avait amené. Abu Mustapha Adib s'accroupit en face de lui et leva son marteau.

– Qu'est-ce que tu as dit au type que tu as reçu ?

– *Khara alek2* !

Le marteau s'abattit et Erzsin Sinjar poussa un hurlement atroce.

D'un coup assené de toutes ses forces, Abu Mustapha Adib venait de lui écraser le gros orteil gauche, comme on enfonce un clou. L'Irakien hurlait encore, tétanisé de douleur, quand le second coup de marteau lui broya le petit doigt de l'autre pied, ne laissant qu'une bouillie sanglante. Haletant, la sueur coulant sur son visage, il attendit le troisième.

Petit répit : son bourreau était allé chercher une grosse caisse sur laquelle il lui posa les deux pieds, déjà en sang. Cela lui faisait mal au dos de se pencher.

– Qu'est ce que tu as dit à l'Américain ? répéta Abu Mustapha Adib.

Erzsin Sinjar cracha une injure et le marteau s'abattit pour la troisième fois. Abu Mustapha Adib était serein : cette méthode, pratiquée du temps de Saddam Hussein, avait toujours donné d'excellents résultats. En plus, elle ne demandait qu'un outillage modeste et une main d'œuvre non qualifiée. En abattant le marteau sur le pied de sa victime, Abu Mustapha Adib se sentit rajeunir. Il avait débuté comme ça au *Moukhabarat*, des années plus tôt.



Souad Harb, en fait de café, avait continué à l'arak et sa diction s'en ressentait. Affalée sur les gros coussins du canapé, elle ne cessait de

croiser et de décroiser les jambes avec une mimique extrêmement provocante. Elle avait ôté la veste de son tailleur, laissant balloter sa grosse poitrine. Une femelle vulgaire mais appétissante. Malko commençait à se demander si elle n'avait pas tout simplement envie de se faire sauter.

– Vous ne vouliez pas me parler d'affaires ? demanda-t-il.

La Libanaise sembla redescendre sur terre, glapit quelque chose à l'attention de la Philippine et alla chercher un dossier cartonné qu'elle remit à Malko.

– Je voudrais que vous étudiez ceci, demanda-t-elle. Il s'agit d'un fonds d'investissement pour acheter de l'immobilier à Bagdad.

– À Bagdad !

– Oui, confirma-t-elle, en ce moment on peut avoir des immeubles dans le centre pour rien. Mais la guerre ne durera pas toujours. Ici, à Beyrouth, je connais des gens qui ont fait fortune en achetant des immeubles rue de Damas, le long de la Ligne Verte. Personne n'en voulait à l'époque. Aujourd'hui, ils ont fait dix fois la culbute. Étudiez le dossier et rappelez-moi. Nous pouvons gagner beaucoup d'argent ensemble.

La Philippine apporta les cafés. Souad Harb but le sien d'un trait. Visiblement, elle avait souhaité joindre l'agréable à l'utile, mais, devant l'absence d'intérêt de Malko, elle était revenue au business... Elle se leva, tira sur sa jupe, remit sa veste et tendit le dossier « Bagdad » à Malko.

Tandis qu'ils roulaient vers Hamra, elle précisa :

– Pour ce fonds d'investissement, il y a un droit d'entrée de 100000 dollars et les parts sont d'un million de dollars.

– Je vais lire cela avec attention, promit Malko.

Avec un peu de chance, il risquait de découvrir des choses très intéressantes sur les dollars disparus de Saddam Hussein. Souad Harb le déposa puis engouffra son monstre mauve dans le garage souterrain de la banque Al Manara.



Arrivée à son bureau, Souad Harb s'aperçut qu'elle y avait oublié son portable et écouta ses messages. Le dernier était d'Abu Mustapha Adib et son contenu la plongeait dans un abîme de stupéfaction et de

furieux. Elle rappela aussitôt l'Irakien.

– Tu es à Beyrouth ?

– Oui. Je suis à Aamiliyé. Je t'attends tout de suite.

Il lui donna l'adresse de l'atelier de mécanique et elle se mit en route aussitôt. Conduisant comme une somnambule. Ne parvenant pas à se garer dans la rue étroite, elle abandonna son gros 4×4 à la garde d'un *chebab* et continua à pied. Abu Mustapha Adib, en veste de cuir, l'attendait dans la cour. Ils gagnèrent le fond du garage où un jeune Palestinien était en train d'éponger le sang d'Erzin Sinjar.

– Tu as eu mon message ? demanda l'Irakien.

Souad Harb tordit sa grosse bouche dans une grimace haineuse.

– Quand je l'ai écouté, il venait de me quitter. Nous venions de déjeuner ensemble, pour du business.

– Mais comment l'as-tu connu ? interrogea Abu Mustapha Adib, stupéfait.

Elle le lui raconta, laissant l'Irakien pantois.

– Il te surveillait déjà ! conclut celui-ci. C'est très grave !

– Comment est-il arrivé jusqu'à moi ? demanda-t-elle. J'ai été écoutée ?

– Non, c'est ce salaud d'Erzin Sinjar. Il lui a parlé de toi, mais cela n'explique pas tout : il sait d'autres choses que nous ignorons.

– Où est-il ?

– Là ! fit l'Irakien, désignant une forme enveloppée dans une toile, sur le sol.

Comme une folle, Souad Harb s'approcha du cadavre et se mit à le bourrer de coups de pied, en l'injuriant. Une fois calmée, elle se retourna vers Abu Mustapha Adib.

– Je veux arracher les couilles de l'autre salaud avec mes ongles et les lui faire bouffer ! lança-t-elle. C'est facile, je dois le revoir.

– Je m'occupe de son élimination et tu vas coopérer. Mais que tu sois dans la ligne de mire est très fâcheux. Même si ce fils de pute finit en enfer.



En dépit des bonnes nouvelles concernant Souad Harb, Christopher Stafford, qui appelait de son portable sécurisé, semblait soucieux. Malko avait cherché à le joindre toute la matinée, en vain.

– C’est magnifique d’avoir « tamponné » Souad Harb, reconnu l’Américain, mais j’ai un nouveau souci. Je vous ai dit que j’avais une « source » chez les Palestiniens ?

– Oui.

– Il s’agit d’un jeune homme dont le nom de code est « Barracuda ». Il laisse des messages à un numéro spécial muni d’un magnétophone dont le contenu est basculé ici toutes les heures. On vient d’en relever un. Il demande un rendez-vous d’urgence. D’après lui, il a été sélectionné dans son groupe pour vous assassiner, avec un de ses copains.

– Moi ? Mais il ne me connaît pas !

– La description qu’il a faite de vous ne laisse aucun doute.

– Il vous a donné des détails ?

– Non, j’ai demandé à son « traitant » de le rencontrer aujourd’hui. À une station-service de Bordj Brajniah où ont lieu leurs rares rendez-vous.

– Je veux me rendre à ce rendez-vous, insista aussitôt Malko. C’est à moi de rencontrer ce type. Il parle anglais ?

– Oui, à peu près.

– Alors, j’y vais.

– Il risque d’avoir peur, il ne vous connaît pas.

– Si votre *case officer* était indisponible, il serait remplacé. Quels sont les signes de reconnaissance ?

– La voiture. On utilise toujours la même, dont il a le numéro. Une Nissan X-Trail.

– À quelle heure est ce rendez-vous ?

– Quatre heures. À la station Mobil, en face de l’hôpital Al-Rassoul-al-Aazar, sur la route côtière.

– O.K., décida Malko, amenez-moi la Nissan à l’hôtel, mais j’irai au rendez-vous *sans* les baby-sitters. D’ailleurs, je ne vois pas comment ce Palestinien peut m’assassiner avec la protection que vous me donnez.

Christopher Stafford émit une sorte de ricanement désabusé.

– Vous devriez parler de cela avec Rafic Hariri... O.K., si vous tenez à y aller, voilà la procédure. Vous vous arrêtez pour prendre de l'essence et vous ne faites rien d'autre. C'est lui qui doit établir le contact. S'il n'est pas là, vous repartez et un rendez-vous de secours est prévu le lendemain, même heure.

– Ce n'est pas un piège, ce rendez-vous ?

– Nous traitons « Barracuda » depuis deux ans, et il n'y a jamais eu de problème. En plus, il ignore que c'est *vous* qui assurez le contact.

– Vous le tenez solidement ?

– Nous payons les études de son frère à l'Université de Columbia, lui rappela l'Américain.

– Bien, à trois heures en face du *Phoenicia*.



La station-service Mobil Al-Aytam, située en bordure du quartier chiite de Bordj Brajniah, sur la route côtière, juste en face de l'hôpital Al-Rassoul-al-Aazar, qui comportait aussi une superbe mosquée au dôme bleu, ne désemplissait pas.

Malko faisait la queue aux pompes depuis cinq minutes, tendu, scrutant la foule autour de lui à travers les vitres fumées de la Nissan. C'était un quartier entièrement chiite, où on voyait très peu d'étrangers.

Au volant du 4 × 4, heureusement, il passait inaperçu. Il avait trouvé un Beretta 92 dans la boîte à gants et l'avait glissé entre les deux sièges.

Cette station ressemblant à un château-fort, avec son énorme bâtiment carré, était une des plus importantes de la banlieue sud et des centaines de voitures y passaient chaque heure, avançant sur quatre files.

Il remit en marche. Plus que deux voitures devant lui. Soudain il aperçut une ombre remonter le long de la Nissan, la portière droite s'ouvrit et un jeune homme se glissa à l'intérieur.

Un visage tout en longueur et d'énormes dents qui semblaient repousser la lèvre supérieure. Il avait l'air affolé.

- Barracuda ?
- *Nam*<sup>3</sup> ! Démarre, ajouta-t-il en anglais, vite.
- Impossible, répliqua Malko, je suis bloqué.

Effectivement, il était coincé par les véhicules attendant devant lui, l'autre file à sa droite et une rangée de pompes à sa gauche.

– Vous avez une information urgente à communiquer ? demanda Malko.

– Oui. Le chef, Nabil, a reçu de l'argent pour tuer un agent américain qui habite au *Phoenicia*.

Malko ressentit quand même un picotement désagréable au creux de la colonne vertébrale. Même si ce n'était pas une surprise.

– Qui supervise cet attentat ? demanda-t-il.

– Un Irakien, il connaît Nabil. *Khara*<sup>4</sup> ! Démarrez !

Malko avait laissé avancer la voiture devant lui. Nerveux, le jeune Palestinien se retourna et poussa une exclamation.

– Il faut que je me tire !

D'un bond, il sauta hors du 4 × 4. Malko aperçut alors deux autres jeunes surgir de la foule et le bloquer devant la voiture qui le précédait, à la hauteur de la pompe. Les trois hommes se lancèrent dans une discussion violente, avec de grands gestes. Instinctivement, Malko referma les doigts autour de la crosse du Beretta 92. Un des deux jeunes gens qui avaient intercepté « Barracuda » désigna la Nissan de la main et Malko sentit son poulx s'envoler.

Dans ce quartier, il était repérable comme une mouche dans un verre de lait.

Soudain, un des nouveaux venus attrapa les deux bras de « Barracuda » et les ramena derrière son dos. Tout se passa en un éclair. Son compagnon, sortant un poignard de sa poche, en porta plusieurs coups à l'indigène de la CIA qui s'effondra sur le sol de la station-service. Des gens voulurent intervenir et le premier *chebab* arracha des mains du pompiste le pistolet en train de remplir un réservoir, et arrosa le corps étendu au sol. Jetant le pistolet loin de lui, il prit un briquet dans sa poche, l'alluma et le jeta, encore allumé, sur le corps de l'homme qu'il venait de poignarder !

Le blessé s'enflamma d'un coup, comme une torche, tandis que ses

deux meurtriers prenaient la fuite, en direction de la rue longeant l'hôpital Al-Rassoul al-Aazar qui s'enfonçait dans Bordj Brajniah.

Dans la station-service, c'était la panique ! Certains sautaient de leurs véhicules et s'enfuyaient, d'autres tentaient de se dégager. Plein de présence d'esprit, un des pompistes s'était emparé d'un extincteur et noyait sous la neige carbonique la flaque d'essence et le corps inanimé et déjà bien brûlé.

Malko, le Beretta 92 dans sa ceinture, bondit hors du 4×4 à la poursuite des deux hommes.

Dans la panique, personne ne lui prêta attention. Bousculant les passants, il s'engouffra dans la petite rue, apercevant les deux assassins qui avaient ralenti et marchaient désormais d'un pas normal. L'un d'eux se retourna soudain et le vit. Il échangea quelques mots avec son compagnon et ils partirent en courant, tournant dans une ruelle.

Quand Malko arriva au coin, ils avaient disparu dans la foule compacte. Furieux et frustré, il revint sur ses pas. La station Mobil était toujours en ébullition. Un matelas de neige carbonique recouvrait la dépouille de la « source » CIA, poignardée et brûlée vive. Seul point positif : la Nissan n'avait pas brûlé. Malko se remit au volant, un goût de cendres dans la bouche, et parvint à se dégager.

Désormais, il savait que sa mort était programmée. Même si « Barracuda » n'avait pas eu le temps de lui préciser le *modus operandi*.

---

1. Maquereau ! Je baise ta mère !

2. Je t'emmerde !

3. Oui, en libanais.

4. Merde !



## CHAPITRE XIII

Le bureau de Ryad Toufic Salami, le gouverneur de la Banque centrale du Liban, au sixième étage, était aussi majestueux que l'immeuble, situé rue de la Banque-du-Liban, était tristounet, avec sa façade de béton gris. Le gouverneur accueillit Malko et Christopher Stafford avec affabilité. Il était l'un des prétendants éventuels au poste de président de la République en remplacement d'Émile Lahoud, et son honnêteté, après trois mandats successifs, n'avait jamais été mise en cause, chose plutôt rare au Liban.

Le rendez-vous avait été pris par le chef de station de la CIA pendant que Malko se trouvait à Bordj Brajniah.

À cinq heures, Malko, conduisant toujours la Nissan, avait retrouvé Christopher Stafford sur place.

Après les palabres d'usage et le traditionnel café, l'Américain demanda :

– Que savez-vous de la banque Al Manara ?

Le banquier sembla d'abord surpris, puis sortit un épais dossier d'un grand coffre.

– C'est une petite banque, annonça-t-il, après avoir feuilleté le dossier, qui appartient à des investisseurs druzes ne vivant pas au Liban. Elle a un certain nombre de guichets et gère des capitaux appartenant à ses clients, représentant environ deux cent cinquante millions de dollars...

– C'est beaucoup, pour une petite banque, remarqua Malko.

Le banquier ne se troubla pas et sortit une liasse de documents.

– Nous nous en serions inquiétés s'il n'y avait pas ceci... C'est une attestation de la Bank of New York certifiant que la banque Al Manara possède chez elle un compte créditeur de six cents millions de dollars. S'il y avait un problème, nous avons une lettre de la gérante d'Al Manara nous autorisant à virer cette somme à la Banque du Liban pour désintéresser d'éventuels créanciers...

– Savez-vous si elle dispose de fonds propres importants ? demanda Malko.

– Je l’ignore, avoua le banquier. Officiellement, non, mais je ne peux pas savoir si elle n’a pas de réserves en cash non déclarées.

– Rien d’autre ? demanda Christopher Stafford.

– Si, je viens de voir qu’elle possède un compte positif de trois cent dix millions de dollars à l’Arab Bank de Beyrouth.

– Rien de spécial sur sa gérante, Mme Souad Harb ? interrogea Malko.

Le gouverneur sourit.

– Ce n’est pas dans le dossier, mais elle semble disposer d’une grande latitude de gestion, ce qui est normal, les propriétaires se trouvant hors du Liban.

Un petit silence suivit, rompu par Malko.

– Avez-vous entendu parler d’un transfert en cash d’un milliard de dollars, d’Irak au Liban, en mars 2003 ?

– J’en ai entendu parler, reconnut le gouverneur de la Banque centrale du Liban, mais je ne possède aucune information particulière à ce sujet, car cet argent n’a pas transité par un circuit bancaire normal.

– A-t-il pu être réinjecté après avoir été blanchi ? insista Malko.

– Tout est possible, mais c’est peu probable pour une somme aussi importante, conclut le banquier en se levant.



– Encore une porte qui se ferme, soupira Christopher Stafford dans l’ascenseur. Et ce n’est pas mon seul souci. Je suis obligé de vous demander de quitter le Liban.

– Pourquoi ?

– Il existe une menace précise contre vous dont je ne peux vous protéger à 100 %. J’ai prévenu Langley et je connais d’avance leur réponse.

– Vous êtes fou, protesta Malko comme ils traversaient le parvis devant la banque. J’ai un contact avec Souad Harb qui va sûrement produire ses fruits. Je ne vais pas abandonner après des semaines de traque. Quand à la menace qui pèse sur moi, ce n’est pas la première fois. Grâce à vos baby-sitters, je suis couvert.

– *Partiellement*, corrigea l'Américain. L'expérience du passé prouve que les assassins locaux ont d'innombrables ressources. Or, c'est moi, en tant que COS, qui suis responsable de votre sécurité.

– Parfait, conclut Malko, je vais donc vous remettre une lettre manuscrite certifiant que vous m'avez ordonné de partir et que j'ai refusé. Maintenant, parlons d'autre chose.

– Qu'allez-vous faire avec Souad Harb ?

– La revoir pour discuter de son investissement à Bagdad.

– Malgré la menace qui pèse sur vous ?

– Personne ne sait que je la vois, souligna Malko. Sauf, évidemment, si elle en a fait état auprès de ses associés irakiens dans l'affaire du trésor de Saddam Hussein, ce qu'elle n'a aucune raison de faire : à ses yeux, je suis un pigeon potentiel qu'elle va tenter d'escroquer. Pour le reste, il faut être vigilant. Avez-vous une idée de la façon dont votre « source » a été grillée, dans tous les sens du terme ?

– Aucune, avoua le chef de station de la CIA. Il a peut-être été imprudent. On ne le saura jamais.

Ils bavardaient sur le trottoir de la rue de la Banque-du-Liban, sous la protection des baby-sitters. Christopher Stafford semblait de plus en plus soucieux.

– Vous n'allez quand même investir l'argent de l'Agence à Bagdad ? s'inquiéta-t-il.

– Ce serait peut-être une bonne affaire, sourit Malko. Non, si je ne débouche pas rapidement, je vais « offrir la botte » à Souad Harb. C'est apparemment une femme extrêmement vénale. Elle ne serait pas la première qui trahirait ses associés pour cent millions de dollars.

– Il faudrait le feu vert de Langley, souligna, en bon fonctionnaire, Christopher Stafford. Et puis, elle aura peur, ce sont des gens *très* dangereux.



Le camion était en train d'être rempli à ras-bord, sous la surveillance de Souad Harb et d'hommes de l'équipe d'Abu Mustapha Adib. C'est eux qui entassaient les paquets enveloppés de plastique transparent. Chacun mesurant 31 centimètres sur 13, la surface de quatre billets de cent dollars. Sur un mètre de hauteur, cela

représentait deux millions de dollars. Tassée jusqu'au plafond du fourgon, la cargaison représentait cent vingt millions de dollars.

Un premier véhicule chargé avait déjà pris la route de la frontière syrienne, où Abu Mustapha Adib l'attendait pour lui faire franchir la douane sans encombre.

Ces deux cent cinquante millions de dollars représentaient le solde des billets évacués de la Banque centrale irakienne, trois ans plus tôt. Depuis, les Irakiens avaient puisé dedans pour payer leurs fournisseurs d'armes, les tribus, les traîtres, les familles des blessés...

Souad Harb surveilla la fermeture du camion et le suivit des yeux tandis qu'il montait la rampe menant au sous-sol de la banque Al Manara. Sa meilleure protection venait de ce que son contenu était insoupçonnable. Il n'était pas blindé, n'arborait aucun signe distinctif. Un véhicule d'artisan, pas en très bon état. Tout ce qu'il fallait pour aller jusqu'à Damas, à 80 kilomètres de là...

Évidemment, les Syriens avaient exigé une dîme de dix millions de dollars, pour que le chargement parvienne jusqu'à la propriété d'Abu Mustapha Adib à Ya'Four, sa destination provisoire.

Remontée dans son bureau, Souad Harb vérifia que le virement « Swift » de 310 millions de dollars, à partir du compte de Al Manara à l'Arab Bank de Beyrouth, avait bien été fait à la Bank of Syria, à Damas.

Elle appela Damas et s'assura que le « Swift » serait crédité à la date de valeur du lendemain.

Ensuite, il n'y aurait plus qu'à vider ce compte, soit en le répartissant dans d'autres banques, soit par des retraits en cash, ce qui allait prendre un peu de temps.

Désormais, le trésor de Saddam Hussein étant à l'abri, il restait à s'occuper de sa vengeance.



En revenant de la Banque du Liban, Malko avait trouvé sur sa boîte vocale un message de Souad Harb. Elle lui proposait de dîner avec un de ses associés arrivé d'Irak, qui repartait le lendemain à Bagdad.

Il rappela aussitôt. La voix de la Libanaise était douce comme du miel.

– J’espère que vous êtes libre, dit-elle. Mahmoud Al-Douleimi est celui qui choisit nos investissements à Bagdad. Il est membre d’une très importante tribu. Voulez-vous nous retrouver à neuf heures au *Salmontin* ?

Le restaurant que Malko connaissait déjà, spécialisé dans le saumon et le caviar. Il appela aussitôt Christopher Stafford.

– Mes affaires immobilières avancent ! annonça-t-il.

L’Américain ne put que féliciter Malko de ce développement, mais émit une sérieuse réserve :

– Même si Souad Harb est « claire », les autres ont mis un contrat sur vous. Votre protection actuelle est trop voyante, je vais la modifier. Retrouvons-nous au *Phoenicia* dans deux heures.

Après avoir téléphoné à Tamara Terzian pour lui dire que tout allait bien et à Laila Nahas pour s’excuser de ne pas avoir eu le temps de la revoir – il ne fallait pas insulter l’avenir -, il descendit dans le grand salon de thé du rez-de-chaussée prendre un café. S’attirant les regards intéressés de quelques putes désœuvrées en attente d’Arabes du Golfe.

Christopher Stafford débarqua à l’heure dite, et commanda un thé.

– J’ai mis en place un dispositif plus discret, annonça-t-il. Ce soir, vous serez protégé par deux de mes hommes, John Hartford et Samir Wehbé, un ancien des Forces libanaises, sous contrat chez nous. Ils conduisent un taxi de la société « Allô Taxi 1213 », avec une bande jaune sur le côté et une plaque rouge. Ils ne vous lâcheront pas et ce sont des bons. Voilà leur portable. Ils ont le vôtre. Comme cela, je suis plus tranquille.



Souad Harb, déjà installée à côté d’un moustachu corpulent aux cheveux grisonnants, adressa de sa table un signe joyeux à Malko qui les rejoignit. La Libanaise arborait un tailleur orange à la veste échancrée en carré, offrant ses énormes seins comme sur un plateau. Au milieu de la table, trônait une boîte de caviar de 500 grammes sur son lit de glace, un carafon de vodka et une bouteille de Defender « 5 ans d’âge ». Les Irakiens adoraient le whisky.

– On vous attendait pour commencer ! lança la banquière après les présentations, posant dans l’assiette de Malko un monceau de caviar digne d’un dîner d’Action contre la Faim.

La première partie du dîner fut consacrée au caviar. Ce n’est qu’une

fois la boîte sérieusement entamée que Mahmoud Al-Douleimi commença à détailler sa proposition à Malko. Il pouvait racheter six immeubles mitoyens situés sur le quai Al-Nawas, à Bagdad, juste à côté de l'hôtel *Sheraton*, face au Tigre. Il devait convaincre les propriétaires un par un. Pour que cela marche, il avait besoin de cash, la seule monnaie d'échange en Irak.

Assise en face de Malko, Souad Harb lui décochait des œillades incendiaires en jouant distraitement avec les perles énormes d'un collier de perles de Tahiti.

À la fin du dîner, Malko avait la tête pleine de millions de dollars. C'était sûrement une arnaque, mais bien présentée... Il avait un peu abusé de la vodka... Mahmoud Al-Douleimi poussa vers lui un gros dossier.

– Tout est là-dedans, je reviens dans une semaine de Bagdad, nous pouvons nous revoir.

– Avec joie, assura Malko pendant que l'Irakien payait une addition monstrueuse.

Souad se leva et se dirigea vers les toilettes. Sa jupe orange était si étroite qu'elle pouvait à peine marcher... Quand elle revint, elle adressa un sourire provocant à Malko.

– Cela vous ennuie de me déposer chez moi ? Mahmoud retourne à l'*Albergo*, à côté, et il se lève très tôt.

– Aucun problème, assura Malko.

Souad Harb semblait avoir envie de toucher une avance en nature sur leur deal. Bien emballée, elle était à peu près comestible et puis, il était en service commandé.

Il venait de se lever quand son portable sonna. Une voix d'homme inconnue, mais avec un fort accent américain.

– C'est John. Quelqu'un est venu rôder près de votre véhicule, après avoir parlé au voiturier...

En arrivant, Malko avait laissé sa Kia au voiturier. Malgré tout, il sentit l'adrénaline envahir ses artères.

– O.K., dit-il, je vais aviser.

Tant que la Libanaise se trouvait avec lui, il ne risquait rien. Sauf si les Irakiens avaient décidé de se débarrasser d'elle en même temps. Sur le trottoir, ils se séparèrent chaleureusement et Mahmoud Al-Douleimi grimpa dans une Mercedes noire. Le voiturier repartit en

courant et revint avec la Kia de Malko. Celui-ci, avant de se mettre au volant, remarqua un taxi stationné un peu plus loin. Il examina le voiturier, un jeune homme semblable à des centaines d'autres. Guidé par Souad, il rattrapa l'avenue Charles-Malek, bifurquant ensuite vers le sud par l'autoroute urbaine Selim-Salam. À plusieurs reprises, il regarda dans son rétroviseur, mais il y avait trop de voitures. Souad Harb était curieusement silencieuse. Son attitude contrastait avec les regards provocants qu'elle avait jetés à Malko durant tout le dîner. En arrivant en face de son immeuble, elle se tourna vers Malko.

– Il ne faut pas m'en vouloir, mais je crois que je vais aller me coucher. J'ai trop bu. Ça m'a donné une migraine terrible.

Malko sentit le piège se refermer. En dépit de la protection dont il bénéficiait, ses baby-sitters ne pourraient pas intervenir si sa voiture avait été piégée pendant le dîner. Il regarda le bouquet d'arbres juste en face de l'immeuble de la banquière. Un malfaisant était peut-être caché là, attendant simplement que Souad Harb ne soit plus à bord pour faire exploser le véhicule.

Son portable sonna au moment où la Libanaise ouvrait la portière. C'était John Hartford.

– Il y a un véhicule suspect derrière nous. Ils ont suivi depuis le restaurant.

– Merci, dit Malko.

Il faut un dixième de seconde pour déclencher une charge explosive avec un téléphone portable... Souad Harb attendait, déjà un pied par terre. Elle remarqua avec une ironie un peu lourde :

– Vous avez déjà organisé la fin de votre soirée...

Malko se força à sourire : il lui restait très peu de temps. Il sortit de la voiture un dixième de seconde avant la Libanaise, comme pour l'accompagner.

– Je vous ramène à votre porte ! lança-t-il dès qu'elle eut ouvert la grille.

– Oh, ce n'est pas la peine..., protesta Souad Harb.

– Mais si, insista Malko, jouant la galanterie extrême.

Il la prit par le bras, décidé à s'éloigner le plus possible de la Kia. Ils traversèrent le jardin et s'arrêtèrent devant la porte de l'immeuble.

– J'aurais tellement voulu prendre un verre avec vous ce soir, mais

je suis vraiment mal, assura la Libanaise.

– Ce sera pour une autre fois, promit Malko.

Il lui baisa la main et la regarda se diriger vers l'ascenseur. Dès que la cabine eut disparu, il se réfugia derrière un des pilier de béton supportant le garage et appela John Hartford :

– Neutralisez les bandits, fit-il simplement.

Il attendit, tapi dans l'ombre. Les tueurs devaient s'impatienter. Soudain, il entendit des crissements de pneus, le choc de deux carrosseries, trois coups de feu rapprochés et aussitôt, une énorme explosion. La Kia décolla du sol, son capot s'envola dans la nuit et le véhicule retomba dans une gerbe de flammes, disloqué, en train de fondre sous la chaleur de 4000 degrés. Des dizaines de débris criblèrent la façade de l'immeuble, accompagnés d'un souffle brûlant. Malko attendit quelques secondes pour quitter l'abri de son pilier de béton. Des fenêtres commençaient à s'ouvrir. Il fonça vers la grille et dut reculer, à cause de la chaleur. Faisant demi-tour, il escalada le mur d'enceinte un peu plus loin. Sur la gauche, au cœur de la rue Nicolas-Ibrahim-Gorguck, il aperçut le taxi encastré dans un autre véhicule. Un homme surgit de l'obscurité, un gros pistolet à la main, et annonça :

– On a été obligés de les sécher... Il a déclenché sa charge involontairement, je pense.

Malko s'approcha d'une Toyota sombre et aperçut deux corps affalés sur les sièges avant, le pare-brise troué de plusieurs impacts. La prédiction de « Barracuda » s'était réalisée. Au loin, la sirène d'une voiture de police se mit à hurler.

– Partons, conseilla John Hartford. Cela ne sert à rien de rester ici.

Malko grimpa à l'arrière du taxi et ils étaient déjà loin quand les véhicules de police et les pompiers commencèrent à arriver... Souad Harb devait le croire mort, si elle était au courant, comme il le pensait maintenant, mais il y avait plus urgent.

– Retournons au restaurant, dit Malko. Le voiturier est peut-être encore là.



Il n'y avait plus que deux clients au *Salmontin*, mais le voiturier était encore là. Les deux agents de la CIA l'encadrèrent immédiatement et



Samir Wehbé l'interpella en arabe. L'autre commença à nier d'une voix aiguë, attirant le maître d'hôtel dehors...

– Qu'est-ce qui se passe ? demanda ce dernier.

– Nous soupçonnons fortement votre voiturier d'avoir aidé à piéger ma voiture, annonça Malko.

Le maître d'hôtel regarda l'homme et s'exclama :

– Mais ce n'est pas Abdallah, celui qui travaille pour nous ! Celui-là l'a remplacé. Je ne l'ai jamais vu...

La boucle était bouclée. Instantanément, les deux agents de la CIA poussèrent le faux voiturier dans le taxi. Samir Wehbé monta à l'arrière avec lui et Malko s'installa à l'avant.

– On l'emmène à l'ambassade, annonça, bonhomme, John Hartford ; pour un petit débriefing. Il faut prévenir M. Stafford.

Apparemment, le chef de station de la CIA ne dormait pas, car il répondit immédiatement.

– Merci pour les baby-sitters, dit Malko. Ils m'ont sauvé la vie.

Après avoir fait le récit de la soirée, il conclut :

– Si vous pouvez joindre le général Rifi maintenant, demandez-lui de mettre Souad Harb en état d'arrestation, dès l'aube. Pour complicité de tentative de meurtre.

Coincée, la Libanaise dirait peut-être enfin où se trouvait le trésor de Saddam Hussein.

## CHAPITRE XIV

Abu Mustapha Adib sentit une intonation bizarre dans la voix de la secrétaire de Souad Harb. Il appelait la Libanaise pour deux raisons. D'abord, lui confirmer que les deux camions pleins de billets de cent dollars étaient entrés en Syrie sans encombre. Et ensuite prendre un rendez-vous avec elle afin de comprendre pourquoi, une fois de plus, l'élimination de l'agent de la CIA avait échoué, faisant deux victimes, les Palestiniens d'Ahmed Djibril abattus dans leur véhicule après avoir fait sauter la voiture visée.

Hélas, sans son occupant.

Seule Souad Harb pouvait expliquer ce qui s'était passé.

– Où est-elle ? insista l'Irakien. J'ai appelé chez elle, il n'y a personne...

Devant son insistance, la secrétaire lâcha, dans un souffle :

– Elle a été arrêtée ce matin ! Ils sont venus la chercher ici, au bureau. Elle s'est débattue, mais ils l'ont emmenée de force.

– Qui, « ils » ? rugit l'Irakien, craignant un coup fourré des Américains.

– La police libanaise, expliqua la secrétaire ; ils ont laissé un papier, à en-tête des FSI. Je ne sais pas où ils l'ont emmenée.

L'Irakien demeura figé, tétanisé. Pourquoi avait-on arrêté Souad Harb ? À cause du trésor ou de l'attentat raté contre l'agent de la CIA ? Sous les verrous, elle représentait un danger mortel pour son organisation. Même fidèle, elle risquait de parler... Il prit son carnet, cherchant qui pourrait lui donner des informations sur le sort de la banquière.

Dieu merci, beaucoup d'agents subalternes des Forces de sécurité intérieure travaillaient encore pour les Services syriens. D'un côté il était presque soulagé de cette traque : il allait avoir sous sa coupe directe tout ce qui subsistait du trésor soustrait en 2003. Il restait toutefois à contrôler la voracité des Syriens. C'était tentant d'avoir un tel magot sous la main. Au Liban, l'argent était finalement plus en sécurité.

Tant que la CIA ne l'avait pas débusqué...

Pour plus de sûreté, Abu Mustapha Adib avait décidé de ressortir dare-dare en espèces les 310 millions de dollars virés en Syrie, pour en rapatrier une partie en Irak, dans une zone sûre.

Cela faisait beaucoup de problèmes, mais, en priorité absolue, il fallait régler celui de Souad Harb.



Souad Harb regarda la cellule aux murs lépreux dans laquelle on venait de l'enfermer. À la fois folle de rage et sérieusement inquiète. Son arrestation avait été une surprise complète. On ne pouvait rien lui reprocher au sujet de la tentative de meurtre contre l'agent de la CIA. Elle ne savait même pas qui s'en était chargé et elle aurait beau jeu de tout nier.

Mais le reste l'inquiétait beaucoup plus. Même si l'argent qu'elle gérait depuis trois ans pour le compte des Irakiens était désormais en sûreté, il avait laissé des traces... On risquait de lui mettre pas mal de choses sur le dos...

Elle regarda autour d'elle : la prison de femmes collée à l'hôpital universitaire de Baabda, une des collines qui abritait l'état-major de l'armée libanaise et la Présidence, ce n'était pas le goulag...

Un petit bâtiment vieillot où croupissaient une vingtaine de détenues, à deux ou trois par cellule. Elles se faisaient la cuisine et pouvaient se faire soigner dans l'hôpital voisin.

Seuls gardes, quelques gendarmes libanais bon enfant installés dans une roulotte face à la prison, qui profitaient parfois des prestations sexuelles des prisonnières.

Quand elle était arrivée, elle avait été frappée de voir du linge qui séchait en face de la petite prison, face à la roulotte des gendarmes : des détenues faisaient leur lessive en plein air, sans la moindre clôture. Il faut dire que le lieu était un cul-de-sac : la rue 96 qui traversait le village en contrebas se terminait à l'hôpital. Celui-ci et la prison étaient construits sur un éperon rocheux bordé de parois à pic. En plus, cette prison, réservée jadis aux femmes adultères, tout près de l'ancien Sérail, magnifique bâtiment ancien mal rénové, n'abritait pas de grandes criminelles.

Souad s'aperçut qu'on avait oublié de lui confisquer son portable ! Le juge qui l'avait mise en examen lui avait accordé une audition de

cinq minutes, ne sachant comment l'interroger sur le délit de complicité de meurtre dont elle était soupçonnée. Il agissait visiblement sur ordre et cela avait fait grincer des dents Souad Harb. Les Américains étaient à présent presque aussi puissants que les Syriens au Liban. Car elle savait d'où venait le coup...

Allongée sur sa couchette, elle repensa à son étrange rencontre avec l'agent de la CIA. Elle aurait dû se méfier... Elle composa le numéro d'Abu Mustapha Adib, retenant son souffle. L'Irakien répondit en marmonnant un « *nam* » las. À force de vivre au Liban, il s'était mis à parler comme les Libanais...

– C'est moi ! annonça Souad Harb.

– Ils t'ont libérée ?

– Non, ils ont oublié de m'enlever mon portable... (Elle lui dit où elle se trouvait et conclut :) Il faut que tu me sortes de là.

– Tu es folle ! C'est impossible.

Ses relations avec le groupe d'Ahmed Djibril s'étaient refroidies, expliqua-t-il. Certes, grâce à lui, ils avaient découvert une taupe de la CIA dans leurs rangs, mais aussi perdu plusieurs hommes et raté des attentats. En plus, le faux voiturier avait disparu et on craignait qu'il ne soit aux mains des Américains. La réponse d'Abu Mustapha Adib déchaîna Souad Harb.

– *Ya'ni* ! fit-elle. Je risque de rester là *longtemps*. Les Américains sont derrière mon arrestation. Même s'ils ne me jugent pas, ils ne me relâcheront pas.

Le code pénal libanais, bien interprété, offrait une grande souplesse d'emploi. Samir Geaga, ex-chef des Forces libanaises, était resté onze ans dans une cellule du ministère de la Défense, sur ordre des Syriens, sans jugement...

Son triplex de la rue 71 commençait déjà à manquer à Souad Harb. Elle avait assez galéré lorsqu'elle n'était qu'une pauvre petite sunnite de Beyrouth-Ouest, dans une famille de six enfants, obligée de trimer comme une folle et d'utiliser ses charmes pour s'en sortir, ses gros seins excitant généralement ses patrons. Elle ne voulait pas recommencer à zéro. Or, elle était mieux placée que personne pour savoir que la banque Al Manara, c'était fini... Il y avait un trou de plusieurs dizaines de millions de dollars dont elle avait eu sa part. Et les Syriens n'étaient plus là pour la protéger...

– Si tu te tais, tout se passera bien, affirma l'Irakien. Ils n'ont rien contre toi...

– Si je me tais, je reste ici des années ! répliqua la Libanaise. Alors, il faut que tu viennes me chercher. Sinon, je n'aurais qu'un moyen pour sortir d'ici. Tu sais lequel...

Il y eut un long silence, puis la voix chaleureuse d'Abu Mustapha Adib la rassura :

– *Ya'ni* ! Dis-moi tout ce que tu peux sur ta prison, je vais monter quelque chose. Mais, ensuite, tu ne pourras pas rester au Liban.

– J'irai en Arabie Saoudite...

Là où était son amant régulier.

– Il faudra d'abord passer par Damas, avertit l'Irakien. Là-bas, on te donnera des papiers.

Il y eut une série de bips. Le portable de Souad Harb était en train de rendre l'âme. Évidemment, elle n'avait pas de chargeur.

– Il faut venir vers midi ! dit-elle très vite. Les filles ont le droit de sortir devant la prison, sous la garde des gendarmes. Il y a beaucoup de voitures qui viennent à l'hôpital et même des cars. Personne ne nous...

*Couic*. C'était fini. De fureur, elle jeta son portable sur le sol de la cellule où il s'ouvrit comme un gros scarabée malade. Désormais, elle était vraiment coupée du monde. Quoi qu'il soit sûrement possible de corrompre un gendarme. Celui qui l'avait escortée jusqu'à sa cellule lorgnait déjà sur ses seins.



Le gros 4×4 Touareg blindé aux vitres fumées s'arrêta au pied de l'escalier menant au bureau du général Ashraf Rifi. En plus du chauffeur, de Malko et du chef de station, il y avait à l'arrière un homme au visage boursoufflé par les coups, au regard affolé, menotté et tenu par un Marine en civil. Le faux voiturier. Aimablement interrogé par l'équipe des « debriefeurs » de l'ambassade US, menacé d'être expédié directement à Guantanamo, il avait dit tout ce qu'il savait après la troisième raclée à coups de batte de base-ball : c'est-à-dire pas grand-chose. Il s'appelait Rifat, était palestinien, né au Liban après que sa famille eut été chassée d'Israël par Tsahal. Après des années à Chatila, en pleine ville, il avait rejoint la banlieue sud et

survivait de petits boulots... Il prétendait qu'un homme dont il ne savait pas le nom lui avait proposé 50 000 livres libanaises pour le remplacer comme voiturier.

Avec une seule exigence : ne pas « voir » ceux qui viendraient faire quelque chose sur une des voitures qui lui étaient confiées.

Cela n'avait duré que quelques minutes. Un type était arrivé, s'était accroupi, comme pour regarder sous le châssis, et était reparti... Laissant le voiturier sans illusion. Du coup, il avait eu *très* peur : 50000 livres ce n'était pas beaucoup pour participer à un meurtre.

S'il avait pu, il aurait pris ses jambes à son cou. Seulement, le restaurant devait le payer en fin de soirée et il était resté...

Et bien entendu, il ne connaissait Souad Harb que pour l'avoir aperçue la veille au soir.

Les quatre hommes s'entassèrent dans l'ascenseur. Le dircab du général Rifi les attendait sur le palier. Ils lui remirent le prisonnier, en expliquant les circonstances de sa capture, et gagnèrent le bureau du chef de la Sécurité intérieure. Ce dernier demanda immédiatement :

– La voiture qui a explosé hier soir près du *Mariott*, c'était lié à vous ?

– J'aurai dû être dedans, dit simplement Malko.

Il raconta tout ce qui s'était passé, comment il était entré en contact avec Souad Harb et sa certitude qu'elle était mêlée à la tentative de meurtre.

– Vous avez sûrement raison, conclut le général, mais cela sera difficile à prouver. L'homme que vous avez amené nous orientera sur les Palestiniens et là, on butera très vite sur des exécutants qui ne savent rien.

– Bien sûr, approuva Malko, le cerveau n'est pas ici : c'est l'Irakien qui contrôle le trésor de guerre de Saddam Hussein. Je suis persuadé qu'il s'agit toujours du même homme, l'ancien directeur de cabinet d'Oudei Hussein, Abu Mustapha Adib. Mais nous n'avons de lui qu'une vieille photo et il a un physique passe-partout.

– Nous n'avons *jamais* rien eu sur lui, confirma le général libanais, et les Syriens, s'ils l'hébergent, lui donnent forcément des faux papiers... Qu'attendez-vous de moi, désormais ?

– Je voudrais essayer de conclure un deal avec Souad Harb, expliqua Malko. En lui faisant peur.

– C'est-à-dire ?

– Lui expliquer qu'elle risque de demeurer longtemps en prison si elle ne me révèle pas ce que je veux savoir sur le trésor de Saddam Hussein.

– Vous êtes certain qu'elle est au courant ?

– C'est elle qui a apporté l'argent liquide –600 000 dollars – à un courrier venu de Genève, il y a quelques mois. Dans l'avion qui a apporté le milliard de dollars à Beyrouth, il y avait son amant, un des propriétaires de la banque Al Manara. Et, à la banque, elle faisait ce qu'elle voulait. Je pense qu'en perquisitionnant dans ses bureaux, on trouvera des choses intéressantes.

– Cela ne dépend pas de moi, avoua le général Rifi, mais de la Sûreté générale, qui est encore infestée de pro-Syriens.

– Donc, on va essayer de sensibiliser le gouverneur de la Banque centrale, conclut Christopher Stafford. En attendant, pouvez-vous me donner l'autorisation de lui rendre visite dans sa prison ?

– Bien sûr.

Il retourna à son bureau et écrivit un mot rapide sur une de ses cartes personnelles.

– Allez-y avec ceci, dit-il, et demandez à voir le chef des gendarmes qui protègent la prison. J'ai mis mon numéro de portable, au cas où... La prison est à Baabda. Il faut demander la route de l'ancien Sérail, c'est juste après, en face de l'hôpital universitaire de Baabda.



– Allons-y ensemble, suggéra Christopher Stafford à Malko. Ensuite, je vous déposerai à l'ambassade pour y prendre une nouvelle voiture.

Depuis la veille au soir, Malko était à pied... Ils repartirent dans l'énorme Touareg. Pour monter à Baabda, la route sinuait à travers plusieurs collines couvertes de villas, d'immeubles modernes, et affreux, édifiés dans un joyeux désordre. Partout, des militaires protégeaient la Présidence et le ministère de la Défense.

– Vous croyez vraiment qu'elle coopérera ? demanda Christopher Stafford.

– Il faut essayer. Elle m'a paru très attachée à sa réussite sociale. Et puis, il y a un argument à employer, si nous pouvons obtenir le feu vert de Washington...

– Lequel ?

– Une prime. Si on lui promet l'impunité et une grosse somme d'argent, elle peut basculer. De ce que j'ai vu d'elle, ce n'est pas une idéologue...

– Allez-y, conseilla Christopher Stafford, je pense que cela ne posera pas de problème. À condition que nous récupérions le trésor de guerre de Saddam, bien entendu. Nous n'en sommes pas à cinq ou dix millions de dollars près...

– Surtout que c'est l'argent de Saddam Hussein, précisa Malko avec une pointe d'humour.

Le chauffeur s'arrêta pour se renseigner à un carrefour où un gendarme libanais gesticulait pour régler une circulation chaotique. Il fallait monter à droite, suivre la crête d'une colline, puis redescendre et remonter... Dans dix minutes, ils y seraient.



Le vieux break blanchâtre emprunté aux Palestiniens montait poussivement les lacets de Baabda. Le chauffeur s'était déjà trompé deux fois. Assis à côté de lui, engoncé dans sa veste de cuir, Abu Mustapha Adib luttait contre l'angoisse. Furieux contre lui-même ! Pendant trois ans, ses opérations s'étaient déroulées sans anicroche et voilà qu'en trois mois, tout avait basculé à cause de cet agent de la CIA qui semblait insubmersible. Il en était à monter une opération clandestine au Liban, lui qui avait de faux papiers irakiens, et était recherché par les Américains depuis trois ans.

Ils n'étaient que trois, bien armés. Pistolets et une kalach à crosse pliante, plus des grenades. Son intention n'était pas d'engager le combat contre les gendarmes libanais, mais de profiter de l'atmosphère détendue de la prison. D'après Souad Harb, le matin, avant le déjeuner, les prisonnières se promenaient librement, face à la caravane des gendarmes.

Ceux-ci n'étaient pas méfiants : c'étaient des femmes, souvent assez âgées. Seule Souad Harb tranchait sur le lot, et ils n'imaginaient sans doute pas une seconde qu'elle puisse vouloir s'évader.

Le plan de l'Irakien était simple. Il arriverait et embarquerait Souad Harb, qui devait le guetter, avant que les gendarmes ne réagissent. S'ils avaient des velléités belliqueuses, il les découragerait avec quelques rafales de kalach. Il avait besoin de moins d'une minute : le temps de traverser l'esplanade en face de l'hôpital. Ensuite, la route



plongeait en contrebas et la voiture serait invisible.

Le danger viendrait des barrages mis en place dans la zone. Baabda regorgeait de miliaires qui pouvaient très vite établir des « check-points ». Abu Mustapha Adib espérait avoir trouvé la parade : en regagnant la grande route, au lieu de redescendre vers Beyrouth, il se dirigerait vers le col menant à la vallée de la Bekaa ; il y aurait sûrement moins de problème : il n'y avait qu'une route.

Heureusement, il avait prévu une voiture relais, celle qu'il garderait jusqu'à Damas.

Ils passèrent devant l'ancien Sérail, transformé en musée, et les restaurants des environs, puis s'engagèrent dans la dernière montée qui se terminait en impasse sur le terre-plein en face de l'hôpital universitaire. Un car, moteur en route, attendait ses passagers, le chauffeur au volant. Et soudain, en débouchant sur l'esplanade, Abu Mustapha Adib sentit son cœur s'arrêter : un gros 4×4 noir était arrêté juste en face de la prison, et le véhicule portait une plaque diplomatique américaine.

## CHAPITRE XV

Le gendarme libanais examina méticuleusement et avec incrédulité le mot du général Ashraf Rifi, en écoutant les explications du chauffeur libanais de Christopher Stafford. Il releva la tête et demanda :

– Vous voulez vous entretenir avec cette prisonnière ?

– Oui, confirma Malko.

Le gendarme se tourna vers un de ses collègues.

– Elias, va chercher celle qui est arrivée hier, Souad Harb.

Le gendarme disparut à l'intérieur de la vieille prison qui ne payait pas de mine avec son linge étendu devant la façade lépreuse. On aurait dit un bâtiment abandonné. Non loin de là, un infirmier en blouse blanche fumait une cigarette devant l'hôpital. Il faisait nettement plus frais qu'à Beyrouth. Malko se retourna vers Christopher Stafford.

– Laissez-moi seul avec elle.

Sans discuter, le chef de station de la CIA remonta dans le 4 × 4 et se mit à téléphoner. Souad Harb émergea de la vieille bâtisse, escortée du gendarme qui regagna aussitôt sa caravane. Elle s'arrêta net devant Malko, visiblement déstabilisée. Il ne lui laissa pas le temps de se reprendre.

– Je suis venu vous proposer un deal, annonça-t-il. Mon témoignage peut vous faire condamner à une lourde peine de prison. Ce n'est pas ce que je cherche, même si vous avez organisé mon assassinat.

– C'est faux ! croassa-t-elle. Je ne suis pour rien dans ce qui est arrivé.

Avec son tailleur froissé, ses cheveux tirés, sans maquillage, elle était beaucoup moins sexy. Ses prunelles noires étaient inexpressives, fixes, et son attitude tendue, fermée, évoquait un animal traqué. Une dure. Même ses grosses lèvres semblaient avoir minci.

– Écoutez, continua Malko, c'est vous qui, depuis trois ans, gérez le

milliard de dollars volé par Oudei, le fils de Saddam Hussein, à Bagdad, en mars 2003. Je suis chargé par le gouvernement américain de retrouver cet argent. Si vous m'y aidez, vous en aurez un pourcentage appréciable. Bien entendu, vous sortirez de prison, et nous assurerons votre sécurité.

À la lueur qui passa dans le regard de la Libanaise, Malko sentit qu'il avait éveillé son intérêt. Mais la lueur s'éteignit très vite.

Les lèvres épaisses se retroussèrent dans un rictus mauvais et elle cracha en arabe :

– *Khara alek !*

Puis, Malko la vit se ramasser comme pour bondir et il crut qu'elle allait se jeter sur lui. Elle en était parfaitement capable... Souad Harb bondit, effectivement, mais passa juste à côté de lui, détalant comme un lapin à travers l'esplanade devant l'hôpital. Furieux, Malko lui cria :

– Revenez !

À pied, elle n'irait pas loin.

Il se retourna pour la suivre des yeux et un flot d'adrénaline envahit ses artères. La Libanaise courait, coudes au corps, en direction d'un vieux break gris sûrement arrivé après eux, et qui avait fait demi-tour, son capot tourné vers la sortie de l'esplanade.

Instinctivement, Malko se lança à sa poursuite. Juste au moment où un homme émergeait du break, une kalachnikov à la main.

Quand il ouvrit le feu, Malko était déjà à terre. La rafale passa au-dessus de lui et les projectiles ricochèrent sur le blindage du 4×4, faisant sursauter Christopher Stafford, toujours au téléphone. Le Marine assis à côté du chauffeur plongeait dans la voiture pour y récupérer son MP 5 et ressortit, prêt à rafaler le break. D'où il était, Malko hurla :

– *Don't shoot !*

Si l'Américain tuait Souad Harb, ils étaient venus pour rien.

En voyant le Marine armé, l'homme à la kalach lâcha une dernière rafale pour le forcer à se mettre à couvert. Juste au moment où Souad Harb s'engouffrait dans le break. Celui-ci démarra en trombe, disparaissant dans la descente menant à l'ancien Sérail. Fou de rage, Malko se releva et courut jusqu'au 4×4.

– Foncez ! Il faut les rattraper !

Le temps de manœuvrer, ils perdirent quelques secondes, puis franchirent à toute vitesse la place en face du Sérail, débouchant sur un rond-point d'où partaient quatre voies différentes !

Toutes étaient désertes.

Au hasard, Malko indiqua au chauffeur celle qui descendait le plus. Cinq minutes plus tard, ils atteignirent le grand carrefour avec la route principale montant vers le col. Pas de break en vue. Le chauffeur libanais sauta à terre et courut jusqu'à un gendarme réglant la circulation, puis revint au 4 × 4.

– Il n'a rien vu !

Christopher Stafford était en train de téléphoner au général Rifi afin de faire établir des barrages. Hélas, ils n'avaient même pas le numéro du break. Fou de rage, Malko lança à Christopher Stafford :

– Je me demande si l'homme qui a tiré sur moi n'est pas Abu Mustapha Adib.

L'insaisissable Irakien que personne n'avait vu depuis trois ans.

– Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? demanda l'Américain.

– Les risques pris pour ce kidnapping. Il a ouvert le feu directement. Personne n'a plus intérêt que lui à récupérer Souad Harb. Elle aurait peut-être accepté de parler, mais quand elle l'a aperçu, elle a compris qu'il était venu la faire évader.

– *Shit ! Shit ! Shit !* explosa Christopher Stafford.

Ils étaient tous deux horriblement frustrés. En redescendant vers Beyrouth, ils ne virent pas un seul barrage ! La gendarmerie du général Rifi était longue à réagir...

– Il faut revoir le gouverneur de la Banque centrale, conseilla Malko. Il n'est peut-être pas trop tard. Souad Harb ne s'attendait pas à être arrêtée. L'argent est peut-être toujours dans les coffres de la banque Al Manara.

– Que Dieu vous entende, soupira le chef de la station. On va y aller directement.

– On aurait peut-être dû filer sur le poste frontière de Maasnad, regretta Malko. À mon avis, ils vont se réfugier en Syrie.

Christopher Stafford haussa les épaules.

– Ils ne vont pas se présenter là-bas avec une femme évadée et

recherchée. Il y a des dizaines de points de passage dans la montagne.



La Toyota d'Abu Mustapha Adib fonçait dans les petites routes de montagnes entre Baabda et El-Mouarej, traversant le massif du Damou, sans rencontrer le moindre barrage. Un kilomètre après la récupération de Souad Harb, ils avaient rendu leur break aux Palestiniens pour récupérer leur voiture en plaques syriennes, conduite par un des hommes d'Abu Mustapha Adib. À El-Maijev, ils rattrapèrent la route principale. La frontière syrienne n'était plus très loin, après la traversée d'El-Knaase, une région aride, peu peuplée, qui précédait la descente dans la vallée de la Bekaa.

Souad Harb était installée à l'avant à côté du conducteur.

La route sinuait entre les parois pelées des djebels où s'accrochait un peu de neige. Parfois, même au printemps, le col était coupé. La circulation était assez intense, à cause du flot de taxis et de camions qui reliait non-stop les deux capitales. Les Damascènes partaient le matin faire leurs courses à Beyrouth où on trouvait de tout, revenant le soir pour à peine 70 dollars. Au début d'une ligne droite, Abu Mustapha Adib se pencha en avant, comme pour parler à la passagère. Souad Harb ne réagit pas assez vite. Quand elle réalisa ce qui se passait, l'Irakien avait déjà passé autour de son cou une fine cordelette et serrait de toutes ses forces, la clouant à son siège. Désespérément, la Libanaise essaya sans y parvenir de glisser les doigts entre la cordelette et sa peau.

Elle émit un grognement étouffé, se débattit de plus en plus violemment, donnant des coups de pied dans le pare-brise, essayant de s'accrocher au volant pour envoyer la voiture dans le fossé.

Prévenu, le conducteur ne bronchait pas, comme s'il ne se produisait rien. Plusieurs véhicules les croisèrent, sans rien voir. Comme Souad Harb continuait à résister, Abu Mustapha Adib, réunissant les deux bouts de la cordelette dans sa main gauche, saisit le manche rond d'un pic à glace glissé dans le vide-poche et l'enfonça à l'horizontale dans le siège, à la hauteur approximative du cœur de la Libanaise.

Souad Harb eut un sursaut terrible, se débattit encore pendant quelques secondes, puis cessa de lutter. Abu Mustapha Adib serra encore un moment, puis retira le pic à glace pour le remettre là où il l'avait pris. Ils arrivaient à Maksé, à l'embranchement menant vers

Zahlé. Maintenu par la cordelette serrée autour de son cou, la Libanaise semblait, pour des regards extérieurs, endormie sur son siège.

Ils n'étaient plus loin de la frontière. Pas question de la franchir avec un cadavre. Abu Mustapha Adib se pencha vers le conducteur :

– On va à Anjar, d'abord. Je te dirai où.

Anjar, c'était le camp, situé dans le village du même nom, d'où les Syriens avaient gouverné le Liban pendant vingt ans. Un ensemble de bâtiments installés dans la vieille forteresse de ce village arménien. Les Syriens étaient partis à l'automne 2005 mais les bâtiments étaient toujours là, gardés par l'armée syrienne.

Il y avait encore là des gens sûrs, dévoués à leur anciens maîtres.

Dix kilomètres plus loin, la Toyota quitta la route principale, juste avant le poste frontière, et prit à gauche. Le village s'étalait sur le flanc d'une colline, de part et d'autre d'une grande allée montant en direction d'une église arménienne. Des rues partaient de chaque côté à angle droit. Le chauffeur, sur les instructions d'Abu Mustapha Adib, prit la troisième à gauche et s'arrêta devant une école. L'ancien camp syrien se trouvait au bout de la rue.

L'Irakien sonna et un homme vint ouvrir. Ils s'étreignirent. C'était un Arménien, rallié depuis longtemps aux Syriens, un ancien membre de l'Asala. l'Armée secrète pour la libération de l'Arménie.

– J'ai besoin que tu me débarrasses de quelque chose, expliqua Abu Mustapha Adib.

L'Arménien ne manifesta aucune émotion devant le cadavre de Souad Harb. Il étala une bâche dans la cour de l'école et, à deux, ils y roulèrent le cadavre, la ficelant ensuite pour transporter le corps à l'arrière d'une camionnette.

– Tu le mets à l'endroit habituel ! dit simplement l'Irakien, laissant 200 000 livres libanaises à l'Arménien.

Depuis qu'ils étaient là, les Syriens avaient pris l'habitude d'enterrer ceux dont ils se débarrassaient dans un coin en friche du parc de l'ancienne forteresse. Il y avait encore de la place. Les soldats libanais connaissaient parfaitement l'emplacement, mais s'étaient bien gardés d'y toucher : trop de secrets dangereux dormaient là. C'était de ce camp qu'était parti le fourgon Mitsubishi « Carter » qui avait servi à l'assassinat de Rafic Hariri. Ceux qui l'y avaient amené n'étaient pas tous ressortis.

Débarrassé du cadavre, Abu Mustapha Adib examina le siège taché du sang de Souad Harb. Comme la voiture était très sale, cela ne se voyait pas trop. Il disposa quand même une vieille couverture dessus, dissimulant la tâche rougeâtre.

– *Yallah !* lança-t-il ensuite. Il faut qu'on soit à Damas avant trois heures. J'ai un rendez-vous.

Il pourrait annoncer de bonnes nouvelles au colonel Khaled Ramadan. La poursuite était définitivement interrompue et la base libanaise liquidée. Désormais, tous les transferts se passeraient à partir de Damas. Il n'avait éprouvé aucun scrupule à se débarrasser de Souad Harb. Leurs rapports n'avaient jamais été affectifs. Elle avait été choisie en raison de son poste à la banque Al Manara, de son avidité et de ses liens avec le Druze propriétaire de la banque, Talal Abu Qassar.

Pendant trois ans, elle avait parfaitement rempli son rôle, tout en profitant largement du magot.

L'Irakien était persuadé qu'elle aurait pu trahir : il n'y avait rien d'idéologique dans son attitude ; simplement l'appât du gain.

Le poste frontière libanais apparut en bas de la descente. Ensuite la route remontait jusqu'au poste syrien et se transformait en autoroute, traversant un massif montagneux aride.

Abu Mustapha Adib se sentit plus léger. Son argent était sauvé et il avait fait le ménage.



Ryad Toufic Salami, le gouverneur de la Banque centrale du Liban, arborait une mine d'enterrement. Il installa ses deux visiteurs dans le coin canapé, loin de son immense bureau, et attendit que le *chaouch* ait apporté le sempiternel plateau de thé pour annoncer :

– Messieurs, je n'ai que de mauvaises nouvelles ! Malheureusement, vous aviez raison. Mme Harb gérait bien beaucoup d'argent irakien.

– Vous l'avez retrouvé ? interrogea aussitôt Malko.

Le banquier libanais corrigea, avec un sourire embarrassé.

– J'en ai trouvé la trace... Il semble qu'elle ait été prévenue. Avant-hier, en tant que fondée de pouvoir, elle a donné l'ordre à une agence de l'Arab Bank à Beyrouth, qui détenait un compte positif de trois cent dix millions de dollars, de virer cette somme, en *swift*, sur un compte de la Bank of Syria, à Damas.

- À son nom ?
- Non. Au nom de la banque Al Manara.
- Et c'est légal ? Vous ne pouviez pas l'empêcher ? s'insurgea Malko.
- C'est légal, mais j'aurais pu l'empêcher si j'avais découvert plus tôt une autre malversation.
- Laquelle ?
- Je vous ai parlé d'un compte créditeur de six cents millions de dollars sur une banque américaine ?

– Oui.

– J'ai mis le chèque confié par la banque Al Manara en recouvrement, continua le banquier. La New York City Bank vient de me répondre que le compte était bien créditeur, mais de mille dollars seulement. Tous les documents fournis par la banque Al Manara étaient des faux ! D'une telle qualité qu'ils ont sûrement été fabriqués par des professionnels.

– Les Services syriens, laissa tomber Christopher Stafford.

– Peut-être, fit le banquier, sans s'engager. Mais ce n'est pas le pire. Les fonds propres de la banque Al Manara ont fondu, avec une grande partie de l'argent des déposants.

– Il y a sûrement de l'argent liquide, objecta Malko. Il est arrivé ici, il y a trois ans, *un milliard* de dollars. Les Irakiens n'ont pas dépensé sept cents millions en un temps aussi court. Il faut exiger une perquisition.

Nouveau sourire désolé du gouverneur.

– Cela sera fait, mais je me suis déjà renseigné auprès du personnel de la banque. Il y a quatre jours, deux camions sont venus évacuer le contenu de sa chambre forte. D'après un employé, il y en avait pour plusieurs centaines de millions de dollars ! Des billets de cent dollars...

Ceux de la Banque centrale irakienne, pensa Malko avec amertume.

– Où sont partis ces camions ? demanda-t-il.

– Je n'en ai pas la moindre idée, avoua le gouverneur, mais il y a gros à parier qu'ils ont franchi la frontière syrienne. La banque Al Manara est en cessation de paiement et Souad Harb en prison.



Malko lui adressa un sourire ironique.

– Nous avons, *nous aussi*, de mauvaises nouvelles. Elle s'est évadée et se trouve probablement, à l'heure actuelle, en Syrie. En tout cas, vous n'êtes pas prêts de lui demander des comptes...

Un ange passa, tenant dans son bec un lingot d'or. Malko venait de remporter une victoire à la Pyrrhus. Certes, il avait retrouvé la trace du trésor de guerre de Saddam Hussein – enfin, ce qu'il en restait – démantelé son organisation libanaise, mais l'argent s'était, une fois de plus, envolé.

– Bien, conclut-il sombrement. Je n'abandonne pas. Si cet argent a été transféré en Syrie, j'irai le chercher là-bas. Désormais nous avons une piste sérieuse.

Christopher Stafford eut un haut-le-corps.

– Je ne vous laisserai pas faire une chose pareille. Autant vous suicider tout de suite.

Malko le foudroya d'un regard doré et glacial, et précisa :

– La devise de ma famille est : « *Never give up !2* ».

---

1. Ne tirez pas !

2. N'abandonne jamais !

## CHAPITRE XVI

Abu Mustapha Adib roulait vers Damas, l'âme en paix. Il allait demander au colonel Ramadan une nouvelle identité et lui rendre le passeport qu'il utilisait pour le Liban. Il n'avait pas l'intention d'y retourner avant longtemps, et il avait du travail à Damas. L'argent contenu dans la chambre forte de la banque Al Manara était déjà arrivé dans sa propriété de Ya'Four, mais tous les problèmes n'étaient pas résolus. D'abord, il fallait sécuriser cet argent. Les « briques » de billets avaient été entreposés dans une immense cave, prévue à l'origine pour un garage souterrain, protégée par des portes d'acier. Très peu de gens connaissaient l'existence du trésor, et seuls Abu Mustapha Adib et son adjoint y avaient accès.

Pour les autres membres de l'organisation, il s'agissait de haschich récolté dans la Bekaa et revendu pour financer l'organisation. Les deux chauffeurs libanais qui avaient amené ce qui restait du trésor en billets avaient été discrètement exécutés et enterrés dans le désert, non loin de Ya'Four. Pas par cruauté, mais par nécessité. Pas question qu'ils puissent révéler leur destination.

À Damas, plusieurs d'hommes d'Abu Mustapha Adib s'étaient attelés à une tâche fastidieuse, mais indispensable. La Bank of Syria avait bien reçu le virement de trois cent dix millions de dollars en provenance de la banque Al Manara. L'idée était d'assécher ce compte par des retraits en liquide. Seulement, la banque syrienne n'avait pas assez de devises « physiques ». Il fallait donc effectuer des virements sur des comptes ouverts dans d'autres banques et retirer aussitôt les dollars.

Abu Mustapha Adib se méfiait des Syriens et il n'avait pas l'intention de laisser plus de vingt millions de dollars sur le compte. Au cas où le gouvernement syrien, poussé par les Américains, déciderait de le geler...

Dans sa propriété de Ya'Four, l'argent était plus en sécurité. Bien sûr, le *Moukhabarat* syrien avait les moyens d'envahir sa maison et de faire main basse sur l'argent. Mais, dans cette hypothèse, il entrerait en guerre ouverte avec les groupes armés sunnites, et ce n'était pas son but.

D'autant qu'il continuait à gagner beaucoup d'argent avec les

Irakiens.

Donc, l'avenir était radieux.

Le seul regret d'Abu Mustapha Adib était de ne pas avoir réussi à éliminer cet agent de la CIA qui leur avait fait tant de mal.



Dans l'ascenseur de la Banque du Liban, Malko répéta à Christopher Stafford ce qu'il avait dit devant le gouverneur de la banque.

– On ne peut pas laisser tomber, maintenant que nous savons où se trouve le trésor de guerre irakien.

L'Américain hocha la tête.

– C'est comme s'il se trouvait sur la Lune ! Vous ne connaissez pas les Syriens. De toute évidence, ils protègent les Irakiens qui détiennent cet argent. Et, je vous le rappelle, nous *supposons* qu'il se trouve en Syrie, mais ce n'est pas une certitude.

– En ce qui concerne les trois cent dix millions de dollars virés à la Bank of Syria, si !

– Vous n'allez pas faire un hold-up là-bas...

Ils avaient regagné le 4 × 4 du chef de station. Celui-ci proposa :

– Allons faire le point à l'ambassade. On y déjeunera et je dois tenir Langley au courant. Ensuite, on verra ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Je dois consulter mon homologue de Damas. C'est un type bien. Ou plutôt « une ». C'est une femme !

– Il y a un ambassadeur là-bas ?

– Non, un chargé d'affaires. L'ambassadeur a été rappelé depuis belle lurette. Il a de bons contacts officieux avec les Syriens qui ont très peur de nous. De toute façon, vous ne partirez là-bas qu'avec le feu vert du State Department et cela, on n'est pas près de l'avoir.

Malko ne put s'empêcher de sourire.

– Damas, ce n'est quand même pas Mogadiscio ! Il y a un gouvernement, des Services disciplinés. Et vous disposez d'un levier vis-à-vis des Syriens.

– Lequel ?

– La peur. Ils ont peur des États-Unis. Ils aident les Irakiens, mais c'est pour des raisons matérielles. Si je vais à Damas, il faut obtenir

qu'ils se montrent neutres.

– Je vais en parler à mon homologue, promet Christopher Stafford. Mais, même si nous obtenons une neutralité syrienne, les Irakiens sont comme chez eux là-bas. Et, *eux*, ne seront pas neutres. Quelle est votre idée exacte ?

– Récupérer cet argent ! Il est en Syrie et Abu Mustapha Adib est là-bas aussi. Si j'arrive à retrouver Souad Harb, elle pourra sûrement m'aider.

– Bien ! conclut l'Américain. Reposez-vous pour le moment, je vais activer tout ce que je peux.



Tamara Terzian était ravissante, dans une robe à fleurs moulante boutonnée de haut en bas. Désormais, elle pouvait ouvertement se montrer avec Malko sans risquer sa vie. Le voiturier du *Salmontin* était en prison, mais il ne mènerait nulle part. Grâce à la voiture utilisée par les deux Palestiniens, le général Rifi avait pu remonter jusqu'au camp de Damour, mais les gens d'Ahmed Djibril juraient leurs beaux diables n'être pour rien dans l'affaire.

Tamara et Malko pénétrèrent dans la chambre de Wissam El-Hachem. Le journaliste allait mieux, mais pas encore assez bien pour être transporté en Allemagne, comme les Américains s'y étaient engagés. Néanmoins, ses moignons avaient une allure plus nette et il semblait avoir repris du poil de la bête.

– Vous avez eu beaucoup de courage, dit-il à Malko. Tamara m'a tout raconté.

– Je veux aller à Damas poursuivre mon enquête.

– Ce n'est pas une bonne idée, fit aussitôt le journaliste. Là-bas, les Irakiens n'ont pas seulement des bases financières. Ils sont implantés depuis longtemps et très liés au *Moukhabarat* syrien, qui les protège.

– Je vais quand même essayer, insista Malko. Je veux retrouver le trésor de guerre de Saddam Hussein. Maintenant, au moins, je sais qu'il existe toujours et qu'il a été déménagé là-bas. Vous qui connaissez bien l'Irak et les Irakiens, avez-vous des contacts là-bas ?

– Oui, mais je ne sais pas s'ils pourront vous servir, répondit Wissam El-Hachem. Je connais un Irakien installé à Damas, dans le quartier Jamahiriya, où il y a beaucoup d'Irakiens. Il s'appelle Hikmat Schreif et gère des taxis collectifs assurant la navette entre Bagdad et Damas.

- Il a de bons contacts ?
- C'est un chiite qui a fui le régime de Saddam. Il n'aime pas beaucoup les *moukhabarats* irakiens.
- Vous avez son adresse ?

Wissam El-Hachem prit de son unique main un énorme carnet dans le gros sac posé sur son lit et le feuilleta, jusqu'à ce qu'il trouve ce qu'il voulait.

– Voilà, annonça-t-il. Il habite rue Al-Kaus et conduit une Chevrolet Suburban bleue avec une plaque irakienne : Bagdad 253593. Elle est souvent garée devant son bureau. Allez le voir de ma part. Et si vous le motivez, je sais qu'il a beaucoup d'informations sur les Irakiens établis à Damas.

Malko nota. À Damas, il risquait d'avoir besoin de tout le monde.

– J'irais bien avec vous, proposa en souriant le journaliste, mais je serais un poids mort.



– Tu veux *vraiment* aller à Damas ? demanda Tamara en roulant entre ses doigts une boulette de pain.

– Je dois y aller...

– Tu ne veux pas que je t'accompagne ? Je pourrais te servir d'interprète...

– Tu es folle, protesta Malko, c'est beaucoup trop dangereux. Et puis, tu as ton travail ici.

Ils dînaient au *Salmontin*. Tamara, après les risques qu'elle avait pris, méritait d'être goinférée de caviar. Elle appréciait, comme la vodka.

– Pour le journal, dit-elle, je peux m'arranger. Quant au danger, j'avais quinze ans quand la guerre civile a commencé. J'ai vécu toute ma jeunesse la peur au ventre. Alors, je suis devenue fataliste.

– Je n'ai pas le droit de te faire courir ce risque, trancha Malko.

– Tant pis, soupira Tamara, en vidant sa quatrième vodka. Puisque c'est notre dernière soirée, profitons-en.



À peine arrivé au *Phoenicia*, Malko commanda au *room service* une bouteille de Taittinger Comtes de Champagne, ce qui redonna un peu de gaieté à la journaliste. Après avoir vidé sa flûte, elle vint, sans un mot, s'agenouiller en face de Malko, le défit et le prit dans sa bouche avec lenteur. Lorsqu'il fut bien rigide, elle ouvrit plusieurs boutons de sa robe, dégageant ses seins, et emprisonna le sexe dressé entre eux.

Ensuite, elle se débarrassa de sa robe et s'allongea sur le lit, jambes ouvertes, offerte, accueillant Malko au fond de son ventre de toute sa ferveur. Plus tard, ils vidèrent la bouteille de Taittinger et regardèrent un film à la télé. Tamara, allongée sur le ventre en travers du lit, se laissait caresser le dos. Malko troublé par la cambrure de ses reins, laissa ses doigts errer de plus en plus bas.

– Puisque c'est la dernière fois que nous faisons l'amour, dit la jeune femme, je veux que tu me prennes complètement.

À plat ventre, la croupe cambrée, son corps exprimait encore plus clairement son désir que ses mots pleins de pudeur.

Malko commença par s'enfoncer dans son ventre. Puis, doucement, il se retira et remonta. Il n'eut pas à violer la jeune femme. Allongé sur elle, il sentit la courbe ferme de sa croupe se soulever à sa rencontre. Il embrassa sa nuque et se guida jusqu'à l'entrée de ses reins. Sentant aussitôt que son sphincter était hermétiquement fermé, en dépit de ses bonnes intentions.

Repris par ses mauvais instincts, il appuya quand même et pénétra de quelques millimètres. Il sentait Tamara tendue de tous ses muscles. C'était trop excitant : il s'engouffra d'un coup, forçant le barrage.

– Aïe ! gémit la jeune femme, tu me fais mal !

Elle haletait, son corps tremblait et Malko demeura d'abord immobile. De grosses gouttes de sueur apparurent sur tout le corps de Tamara. Malko pesa et s'enfonça peu à peu jusqu'à la garde dans le fourreau étroit et chaud qui le rendait fou. Tamara continuait à se plaindre doucement. Il glissa alors une main sous son ventre et commença à masser délicatement son clitoris. En même temps, il se retira presque complètement. Il allait de nouveau la pénétrer sauvagement, lorsqu'il sentit la corolle brune s'épanouir, et c'est elle qui sembla aspirer son sexe. Tamara s'ouvrait, ses fesses perdaient de leur raideur et tout son corps se détendait. Malko se retrouva fiché dans ses reins jusqu'à la racine, sans même s'en rendre compte.

Les gémissements avaient fait place à une litanie murmurée.

– Oh oui ! Oh oui ! répétait-elle, comme il la violait de toute sa longueur.

Les fesses de la jeune Libanaise se pressaient doucement contre la courbe du ventre de Malko, sa tête était tournée de côté, la bouche entrouverte. Elle ne cessait de parler, mêlant l'arabe et l'anglais. La litanie avait changé.

– Baise-moi ! Baise mes fesses ! Oui, comme ça ! Baise-moi, oh oui !

Avec un cri étranglé, Malko explosa d'un coup de reins violent. Tamara frissonna, ses muscles se détendirent et elle resta inerte sous lui. Quand elle eut repris son souffle, elle annonça d'une toute petite voix joyeuse :

– Je n'avais encore jamais fait cela avec un homme. J'ai envie de recommencer. Emmène-moi à Damas.



La rue Abbas-Mansour-al-Aqqad était plongée dans l'obscurité comme tous les soirs, mais des ombres traînaient sur le trottoir en face de l'école fermée. Aux deux extrémités de la voie qui ne mesurait qu'une cinquantaine de mètres, des caméras infrarouges remplaçaient l'éclairage absent. Cette petite rue du quartier *Mezze Villas* était une des mieux gardées de Damas.

C'est là qu'habitait le tout-puissant chef du *Moukhabarat* syrien, Assef Chawkat, beau-frère du président Bachar El-Assad. Une grande villa sans grâce, entre la résidence de l'ambassadeur de l'Inde et la mission économique chinoise.

Coïncidence : Stephen Corm, le chargé d'affaires américain, se trouvait exactement à trois maisons de là ! À côté de l'ambassade d'Égypte.

Trois Range Rover noires étaient garées devant la villa d'Assef Chawkat, à côté d'une Audi bleu-mauve appartenant à sa femme. Là, elles ne risquaient rien.

Les *moukhabarats* en faction devant la maison se dressèrent devant deux silhouettes qui s'approchaient à pied. Une femme et un homme qui annonça en arabe :

– Le docteur Assef Chawkat nous attend. Voici ma carte.

Un des *moukhabarats* se rua à l'intérieur et revint quelques instants

plus tard, onctueux, ouvrant la grille pour les deux visiteurs. On les fit entrer dans un grand salon peu meublé, aux boiseries sombres. Assef Chawkat surgit presque aussitôt, visage énergique, regard froid, moustache bien taillée. Stephen Corm lui présenta aussitôt la femme qui l'accompagnait.

– Vous connaissez, je crois, Mrs Wendy Fitzgerald.

La chef de la station de la CIA à Damas. Évidemment, Assef Chawkat l'avait rencontrée à plusieurs reprises, mais sans jamais s'entretenir avec elle. Ils prirent place dans le salon mal éclairé. Le Syrien était un peu étonné de cette visite, préparée par son directeur de cabinet. Il était très rare qu'il reçoive chez lui ce genre de visiteurs. Trop risqué par rapport au chef de l'État responsable des Services, toujours prompt à soupçonner un complot contre lui. Quelques mois plus tôt, le ministre de l'Intérieur, ancien proconsul au Liban, Ghazi Canaan, s'était suicidé pour avoir négligé ce genre de précautions. Il voulait fomenter une petite révolution de palais, afin d'accroître le rôle des sunnites dans le système économique syrien, tenu d'une main de fer par les Alaouites.

Hélas, les différents clans alaouites qui se partageaient le pouvoir ne voulaient pas abandonner une miette du gâteau. Le président Bachar El-Assad avait été persuadé, sans en avoir la preuve, que les Américains avaient pris langue avec Ghazi Canaan, ce qui n'était pas un bon point pour lui... Depuis plus de deux ans, la Maison Blanche soufflait le chaud et le froid avec la Syrie, accusée d'aider l'insurrection irakienne, de racketter le Liban et d'être anti-Israël.

Sans parler du régime dictatorial féroce...

Seulement, les récentes élections qui avaient au lieu au Moyen-Orient avaient douché son enthousiasme... Chaque fois que les Arabes votaient, ils mettaient des islamistes radicaux au pouvoir. Alors, tant bien que mal, les États-Unis s'accommodaient de l'abominable régime El-Assad. En attendant de pouvoir s'en débarrasser, ce qui n'était plus à l'ordre du jour.

D'abord, parce que les Syriens réagissaient féroceement et que personne n'avait envie de recommencer un Irak-bis : échanger un dictateur laïque contre une théocratie islamiste anti-occidentale. Assef Chawkat avait, bien entendu, averti le chef de l'État de ce rendez-vous et prévu d'enregistrer l'entrevue. Enregistrement effectué par un fidèle du Président...

Un *moukhabarat* apporta le thé, le café et les gâteaux auxquels on avait ajouté une boîte de fruits confits de chez Ghraoui, le grand



confiseur damascène. Les Syriens raffolaient de sucreries.

Après les banalités d'usage, c'est Stephen Corm qui ouvrit le dialogue.

– Docteur Chawkat, dit-il, je suis ici en visite officielle, même si elle ne se déroule pas dans vos bureaux. Nos gouvernements ont un certain nombre de contentieux que je m'efforce d'aplanir, ce qui n'est pas toujours facile.

– Dans l'affaire Hariri, notre président a fait preuve de beaucoup d'ouverture, l'interrompt Assef Chawkat... Nous avons été injustement calomniés. Il n'y a rien qui nous incrimine dans le rapport Mehlis et je suis certain que l'avenir nous exonérera complètement de ce crime horrible.

L'Américain ne pipa mot. On aurait dit Adolf Hitler après l'incendie du Reichstag. Le monde entier savait que les Syriens avaient fait assassiner Rafic Hariri, pour des raisons qui n'étaient pas toujours celles mises en avant... Mais ce n'était pas le moment d'envenimer les choses. Le chargé d'affaires enchaîna :

– Je ne suis pas ici pour aborder ce problème, assura-t-il. Mrs Wendy Fitzgerald a un autre souci dont elle voulait vous entretenir.

– Docteur Chawkat, intervint la chef de station de la CIA, nous vous avons demandé de mieux surveiller votre frontière avec l'Irak. Or, nous avons un dossier accablant prouvant que de nombreux djihadistes qui vont rejoindre Al-Qaida en Irak passent par la Syrie.

– Nous ne les repérons pas, affirma sans broncher le chef du *Moukhabarat*.

– À la sortie, peut-être pas, concéda Wendy Fitzgerald, mais à l'entrée dans votre pays...

Comme Assef Chawkat ne répondait pas, l'Américaine continua :

– Beaucoup d'armes transitent également dans la région du Bec de canard. Nous avons intercepté certains convois ; vous nous aviez promis de mettre fin à cela.

Assef Chawkat prit un peu de café.

– Vous savez que nous avons redéployé nos troupes retirées du Liban le long de la frontière, plaida-t-il, mais celle-ci est très longue et les bédouins, à cheval sur la frontière, sont très difficiles à intercepter.

Wendy Fitzgerald approuva d'une inclinaison de tête.

– *Cela*, nous le savons. Mais les armes dont je vous parle passent

ouvertement aux différents postes frontières et ceux qui sont chargés de les intercepter ne font pas leur travail. Leur avez-vous donné des instructions ?

– Des instructions *écrites* ! affirma le responsable du *Moukhabarat*. Je suis prêt à vous les communiquer. Seulement, ils ne les observent pas, ils ont pris de mauvaises habitudes.

Autrement dit, ils étaient corrompus jusqu'à l'os. Cela, les Américains le savaient. Les responsables gouvernementaux syriens voulaient éviter à tout prix une confrontation ouverte avec les Américains. Aussi, chaque fois qu'ils pouvaient les satisfaire sans toucher à leurs intérêts vitaux, ils le faisaient. La conversation s'interrompit quelques instants, le temps de grignoter un fruit confit. Assef Chawkat se demandait la raison de cette étrange réunion, quand la chef de station enchaîna d'une voix neutre :

– Docteur Chawkat, je suis venue pour vous sensibiliser à un nouveau problème qui pourrait se poser. Un de nos agents, qui n'est d'ailleurs pas de nationalité américaine, a l'intention de se rendre en Syrie dans les jours prochains.

– Il sera le bienvenu, assura le chef du *Moukhabarat*.

– Cet homme, qui s'appelle Malko Linge, vient ici continuer une enquête commencée en Europe et au Liban, continua l'Américaine. Elle ne concerne pas des Syriens, mais des Irakiens exilés ici. Entre autres, le directeur de cabinet d'Oudei Hussein, qui a disparu depuis trois ans : Abu Mustapha Adib.

– Je ne connais pas cet homme, affirma aussitôt Assef Chawkat. Mais si je peux aider votre agent, j'en serai ravi.

– Je prends acte de votre proposition, affirma sans sourire Wendy Fitzgerald. Je tiens seulement à ce qu'il ne soit pas gêné dans sa mission par les hommes de votre Service. Il s'agit d'une affaire entre les Irakiens et nous.

La main sur le cœur, Assef Chawkat, soulagé que la réunion ne porte que sur ce sujet périphérique, affirma aussitôt :

– Vous avez ma parole ! Je vais immédiatement donner des ordres à tous les gens qui dépendent de moi.

– Voyez aussi les autres, insista sèchement l'Américaine.

De soulagement, le docteur Assef Chawkat en avala un abricot confit avec son noyau.



Abu Mustapha Adib était un peu inquiet en franchissant la porte du restaurant *Elissar*. Il était rare que son ami le colonel Ramadan le convoque aussi rapidement. Le responsable de la section Palestine était déjà installé devant une bouteille de Defender « 5 ans d'âge », le visage fermé. Il ne se dérida pas durant les embrassades de rigueur. L'Irakien n'eut même pas le temps de se servir de scotch.

– Je viens de me faire engueuler par le patron, annonça le colonel Ramadan. Il m'a convoqué ce matin à huit heures !

– Le docteur ?

– Oui. Je ne sais pas ce que tu as fait aux Américains, prétendit l'officier syrien, mais ils envoient quelqu'un ici pour se pencher sur tes affaires.

– Mes affaires ?

– Oui. Ils ont même cité ton nom. Le docteur Chawkat a prétendu qu'il ne te connaissait pas, mais il va falloir que tu fasses profil bas.

– Qu'est-ce qui se passe ?

– Tu connais un homme qui s'appelle (il tira un papier de sa poche) Malko Linge ? Il est CIA, mais pas américain.

– Oui, répondit sobrement Abu Mustapha Adib.

– Il arrive à Damas et s'intéresse beaucoup à toi, conclut le colonel Ramadan. Ce n'est pas mon problème, mais les instructions du docteur sont très claires. On n'y touche pas ! C'est une espèce protégée. Sinon, je saute.

Abu Mustapha Adib était partagé entre la fureur, l'humiliation et la joie. Il affirma, la main sur le cœur :

– *Habibi*, tu es mon ami ! Je ne ferai rien qui puisse te causer des problèmes. Cet homme sera traité comme mon frère, je te le jure.

Comme Caïn avait traité Abel, eût-il pu dire, s'il avait été chrétien. Intérieurement, il se jura que si cet agent de la CIA repartait vivant de Syrie, il se ferait kamikaze.

## CHAPITRE XVII

La seule végétation qui poussait sur les collines arides autour de l'autoroute de Damas, c'étaient des portraits de Hafez El-Assad, le président syrien mort en 2000 après trente ans de pouvoir. Plantés à même la rocaille, délavés par la pluie, à demi arrachés par le vent, ils donnaient une image parfaite d'un régime affaibli, vieillissant, mais résistant à tout. Bizarrement, les portraits du fils d'Hafez, Bachar El-Assad, l'actuel président, étaient beaucoup plus rares.

Tamara Terzian serra furtivement la main de Malko.

– Je suis si contente que tu m'aies emmenée !

Il s'était finalement laissé convaincre, la journaliste ayant menacé de le rejoindre à Damas, s'il ne cédait pas. Parfaitement consciente des risques qu'elle prenait, mais victime d'un « coup de cœur ».

Ce n'était pourtant pas un voyage de rêve. Il pleuvait, le ciel était bas et gris et, quand les premières maisons de la banlieue de Damas apparurent, Malko eut l'impression d'entrer dans une ville de l'ex-Union soviétique. Des barres d'HLM grisâtres alignées à perte de vue, avec une forêt d'antennes satellite, peu de magasins, de vieux bus et des nuées de petits taxis jaune canari.

Le centre ne valait guère mieux : la ville était plate, sale, avec des tas d'ordures partout, des immeubles noircis par la pollution, comme engoncés dans la chape de plomb du totalitarisme alaouite, à la fois vieillot et féroce. Avant d'arriver à l'hôtel *Sham Palace*, leur destination, Malko aperçut une sorte de temple maya flambant neuf dominant d'une dizaine d'étages les immeubles voisins et étincelant de modernité. L'hôtel *Four Seasons*, qui venait tout juste d'ouvrir. Et qui donnait un sacré coup de vieux au reste de la ville.

L'atrium du *Sham Palace*, avec ses plantes vertes fatiguées, ressemblait un peu au décor du film *Blade Runner*. En face de la réception, quelques *moukhabarats* flapis, installés devant des cafés froids, surveillaient les allées et venues sans même chercher à se dissimuler.

Malko avait le cœur battant en franchissant la frontière, une heure

plus tôt, en dépit des assurances de Christopher Stafford concernant la neutralité des Syriens à son égard. Il était quand même dans la patrie de l'assassinat politique ciblé, avec de sérieuses références : deux présidents, un Premier ministre, un ambassadeur de France et une myriade d'opposants.

À peine dans la chambre minuscule, Tamara se pendit à son cou, de la joie plein les yeux, et demanda :

– Qu'est-ce qu'on fait ?

Pour elle, le choix semblait évident. Malko résista : il était en mission, pas en voyage de noces.

– Tu vas te mettre au travail, dit-il. Essayer de retrouver cette photo.

Avant leur départ de Beyrouth, la journaliste, en interrogeant des confrères, avait découvert que l'agence irakienne INA possédait dans ses archives une photo relativement récente d'Abu Mustapha Adib, prise lors d'un de ses déplacements officiels à Damas, juste avant la chute du régime de Saddam. Or, Malko avait comme premier objectif de localiser Abu Mustapha Adib, et pour cela une photo ne serait pas inutile.

– *Yallah !* fit tristement Tamara, en se détachant de lui.

– Tu sais comment trouver un chauffeur qui ne raconte pas tout au *Moukhabarat* ?

– J'espère, dit Tamara, qui avait hâte de se rendre utile. Quand nous venons en reportage ici, on s'adresse à Georges, un marchand chrétien du souk Al-Sargha, près de la mosquée Al-Hamidiya. Il nous procure des gens relativement sûrs.

– On commence par là ! décida Malko.

Son viatique était léger. Hikmat Schreif, l'Irakien chiite, qui faisait le taxi entre Damas et Bagdad, et une amie personnelle de Stephen Corm, le chargé d'affaires américain à Damas : Farida Malek, syrienne, qui tenait un hôtel de charme dans la vieille ville, *Al-Beit-al-Mamluka*. Comme elle avait passé six mois au fond d'une cellule du *Moukhabarat* pour une broutille, elle ne portait pas le régime dans son cœur.

C'était peu en face d'une organisation irakienne féroce, organisée et protégée en sous-main par les Services syriens. Malko, bien entendu, n'était pas armé, sa protection étant ailleurs. Comme le lui avait juré avec lyrisme Christopher Stafford :

– Wendy Fitzgerald, mon homologue, a dit à Assef Chawkat que si on touchait un cheveu de votre tête, on transformait Damas en

parking.

Ce qui, architecturalement parlant, ne serait pas un désastre.

Tamara se changea rapidement, enfilant un pull rose et un jean moulant.

– Pourquoi ne portes-tu jamais de soutien-gorge ? ne put s’empêcher de demander Malko.

La journaliste éclata de rire :

– Une fois, une copine musulmane très religieuse m’a dit qu’il n’y avait que les salopes qui ne mettaient pas de soutien-gorge. Que c’était un signal envoyé aux hommes. Que dans un pays vraiment islamique, on me couperait les seins. Alors, pour l’emmerder, j’ai décidé d’avoir l’air d’une salope. Je n’en mets que lorsque je vais chez mes parents.



Abu Mustapha Adib savait déjà que son ennemi était arrivé à Damas. Le colonel Khaled Ramadan, en dépit des recommandations de son supérieur, l’en avait prévenu discrètement, recommandant de « regarder sans toucher ».

L’Irakien avait décidé de ne pas lâcher l’agent de la CIA. Parmi ses activités légales à Damas, il possédait une société de location de taxis. Il louait ses véhicules à de pauvres diables qui n’avaient pas les moyens de s’en acheter, pour 1000 livres syriennes les huit heures. Ces taxis jaunes, comme à New York, étaient tout petits : des Dacia, des Lada 1500, des Kia, des japonaises et même de minuscules quatre places chinoises, qui fourmillaient, jour et nuit, dans Damas, conduites par des morts de faim essayant de survivre. Abu Mustapha Adiba avait donc affecté trois de ses taxis, conduits par des hommes à lui, à la surveillance de sa « cible ».

Il voulait d’abord savoir si l’agent de la CIA connaissait son QG de Ya’Four. Si c’était le cas, il frapperait sans attendre, ne voulant prendre aucun risque. Quitte à se mettre au vert en Irak pour quelques semaines, emportant le trésor de guerre de Saddam pour qu’il ne tombe pas dans les mains syriennes. Encore trois ou quatre jours et les 310 millions de dollars transférés à Damas auraient été transformés en cash qu’il récupérerait au fur et à mesure dans son bunker de Ya’Four.

Le portable qu’il avait affecté à la surveillance de l’agent de la CIA sonna.

– *Sayyed*, annonça un des chauffeurs, je viens de les conduire à la mosquée Omeyade.

– Qui « ils » ?

– Il y a une femme rousse avec lui. Elle parle l'arabe avec l'accent libanais.

– *Choukran*, remercia l'Irakien.

Les trahisons commençaient : le colonel Ramadan ne lui avait pas parlé de cette femme.



Les boutiques du souk de l'or Al-Sargha s'alignaient dans une galerie couverte commençant à droite du parvis de la mosquée. Toutes semblables, minuscules et, pour le moment, désertes. Ce n'était pas la saison des touristes. Tamara poussa la porte d'une échoppe encombrée d'objets hétéroclites, à la vitrine pleine de bijoux. C'était la caverne d'Ali Baba ! Un vieillard contemporain de Mathusalem trônait à la caisse. Tamara s'adressa à lui en arabe et il arbora aussitôt un sourire édenté, serrant vigoureusement la main de Malko. Il s'agissait de Georges, qui lança ensuite un cri guttural en direction du fond de la boutique plongé dans l'ombre et leur offrit des cafés.

– Ce sont deux frères, des syriaques, expliqua Tamara, des chrétiens nés en Syrie.

Le second frère entreprit de leur faire visiter l'autre partie du « magasin », expliquant qu'ils avaient racheté un ancien caravansérail. C'était immense, encombré d'antiquités hétéroclites et douteuses, de cuivres, de lampes, de portes même. Il montra une ouverture carrée dans le mur, à hauteur d'homme.

– Je peux passer dans l'autre rue, par ici ! C'est un entrepôt qui n'est pas loué.

Tamara expliqua à Georges ce dont ils avaient besoin et il se mit au téléphone, pendant qu'ils dégustaient un Nescafé tiédasse et sans goût.

– Il a trouvé ! annonça Tamara au bout d'un moment. Un jeune chrétien de bonne famille. Il a une voiture neuve, une Escort, et il n'a pas encore été repéré par le *Moukhabarat*. Il demande 3 000 livres<sup>1</sup> par jour et parle un peu anglais.

– Parfait, approuva Malko. Quand peut-il commencer ?

– Il peut être au *Sham Palace* vers deux heures. Il demandera la

chambre.

– Non, il faut prendre le numéro de sa voiture, nous descendrons, corrigea Malko.

Inutile de signaler *tout de suite* sa recrue aux Services syriens.

Après avoir remercié les deux frères, ils repartirent, prenant un taxi à la sortie du souk.

Direction l'agence INA.



Face à la Banque centrale de Syrie, monument de béton gris digne de l'ère soviétique, une centaine de policiers dirigés par un colonel aux épaulettes rouges, portable collé à l'oreille, dispersaient un sit-in de Kurdes commémorant un vague massacre, avec une énergie digne d'éloges. Transportant à bras-le-corps les manifestants pour ensuite les pousser affectueux ment à coups de pied et de poing dans le coffre des voitures de police. Derrière le premier rang, quelques jeunes *moukhabarats*, bouillant du désir de se faire bien voir, trépignaient et se poussaient du coude, afin de pouvoir assener une torgnole supplémentaire à ces ennemis du régime.

En quelques minutes, la place eut retrouvé son calme. De la manif il ne restait sur le trottoir que quelques dents, des touffes de cheveux, un peu de sang et des sandales.

Comme toujours, l'ordre régnait à Damas. La ville était quadrillée jour et nuit par des milliers de *moukhabarats* agissant sous les déguisements les plus variés et les plus éculés.

– Attends-moi là, lança Tamara en se précipitant vers un immeuble à la façade noircie par la pollution, qui semblait prêt à s'écrouler.

Malko se mit à faire les cent pas, observant la foule ; des gens mal habillés au visage triste, au regard fuyant, pressés, entassés dans de vieux bus ou les minuscules taxis qui tournaient autour de la place comme des moustiques autour d'une lampe.

Tamara réapparut vingt minutes plus tard, rayonnante.

– J'avais raison ! annonça-t-elle. Ils possèdent une photo d'Abu Mustapha Adib.

– Tu l'as ?

– Non, pas encore. Le photographe doit la sortir de son ordinateur et



la tirer. Et, surtout, personne ne doit le savoir à l'Agence. Il a pris rendez-vous avec moi pour me la remettre, vers trois heures.

– Elle a été prise quand ?

– Avant l'invasion américaine. Abu Mustapha Adib était venu de Bagdad en compagnie d'un photographe syrien – celui que j'ai vu – et ce dernier lui a fait quelques portraits, comme ça. Personne ne les a jamais réclamés.

– Il sait où se trouve Abu Mustapha Adib ?

– Non, il ne l'a jamais revu. On lui a dit qu'il se trouvait à Damas, mais il y a deux cent mille Irakiens ici.

Elle leva le bras pour arrêter un taxi. Quatre se télescopèrent presque. Les places étaient chères...



Le colonel Khaled Ramadan, trônant dans son vaste bureau de la section Palestine, un immense tapis persan à ses pieds, étudiait la fiche de l'agent américain recommandé à ses services par son chef, le docteur Assef Chawkat. Un dossier fourni. Cet agent, Malko Linge, avait été actif, trois ans plus tôt à Beyrouth, sur l'affaire du *Karin A*, un trafic d'armes monté par des Palestiniens et infiltré par le Mossad. Déjà, à cette époque, le chef de station de la CIA à Beyrouth, Robert Baker, l'avait recommandé à un de ses homologues installés à l'hôtel *Beaurivage*, le colonel syrien El-Ghazali qui, non seulement l'avait aidé, mais lui avait sauvé la vie... C'était donc, effectivement, une espèce très protégée...

Il appela sur son circuit interne le colonel El-Ghazali, qui s'occupait désormais des Palestiniens réfugiés en Irak et des agents syriens – non palestiniens – restés au Liban. Les deux hommes se connaissaient et s'appréciaient. Tout de suite, El-Ghazali le mit en garde.

– Attention, c'est un bon ! Il va foutre la merde. Il s'intéresse à tes copains ?

– Oui.

– Qu'ils aillent aux abris... ou...

– Non. Le docteur a donné des ordres. On ne touche pas !

– *Mektoub* ! soupira le colonel El-Ghazali. Espérons que ton client se

conduira bien.



Joseph avait l'air d'un premier communiant, avec ses cheveux noirs bien peignés et son visage poupin. Son anglais se résumait à une douzaine de mots pas toujours prononcés dans le bon ordre, mais sa voiture, une Ford Escort bleue, était toute neuve et ne ressemblait pas à une poubelle à roues comme la plupart des véhicules roulant à Damas. Et surtout, il était « vierge », commençant tout juste à travailler, donc pas encore fiché et pris en main par le *Moukhabarat*. Il loucha sur la poitrine de Tamara qui fit semblant de ne pas s'en apercevoir. Afin de lui éviter les mauvaises pensées, Malko relégua la jeune femme à l'arrière.

– On va à Jamahiriya, annonça-t-il. Dans le quartier des Irakiens. La rue Khas !

Direction le sud de la ville. Vingt minutes plus tard, ils arrivèrent dans une rue populeuse, enjambée par une sorte d'arc de triomphe en bois. Tamara se renseigna auprès d'un passant et annonça :

– C'est un peu plus loin.

Effectivement, cent mètres plus loin, Malko aperçut plusieurs 4 × 4, dont certains arboraient des plaques rouges irakiennes, garés dans un parking improvisé. Juste à côté d'une boutique couverte d'inscriptions en arabe et de chiffres.

– Stop, lança Tamara.

Elle examina la vitrine et annonça :

– C'est là. Il y a son nom sur la vitrine. Je vais voir.

Elle ressortit peu après de la boutique, dépitée.

– Hikmat Schreif n'est pas là. Il doit revenir de Bagdad ce soir ou demain, *inch'Allah*. J'ai le téléphone de son bureau. Il n'y a plus qu'à aller au rendez-vous avec le photographe.



La vue était à couper le souffle. Après avoir monté d'interminables lacets, au nord de la ville, laissant sur leur gauche le monument aux morts érigé sur une pente caillouteuse, ils avaient atteint une route qui

longeait un précipice, au flanc des monts Qasyun, le massif dominant la cuvette où se trouvait Damas.

L'endroit était totalement désert : à gauche, une pente nue, et, à droite, des restaurants fermés surplombant Damas, étalée comme une carte de géographie. Un vent violent soufflait du nord et il faisait presque froid.

Malko désigna un ensemble de bâtiments plats et blancs érigés au sommet d'une colline, plus à l'est, un peu comme un château-fort médiéval.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Le palais présidentiel, expliqua la Libanaise. C'est là que Bachar El-Assad travaille, mais il n'y vit pas ; sa résidence se trouve juste derrière l'ambassade des États-Unis, en ville.

En tout cas, le palais présidentiel était facile à défendre : une seule route d'accès, des pentes escarpées, un héli-pad ; par contre, il constituait une cible presque idéale pour une attaque aérienne. Peut-être l'explication de l'attitude si pragmatique du président syrien envers les Israéliens... Malko regarda autour de lui.

Non loin d'eux, les occupants de deux autres voitures admiraient la vue, prenant des photos.

– Le voilà, dit soudain Tamara.

Malko aperçut une moto qui grimpait les derniers lacets. Et, non loin derrière, un petit taxi jaune, comme un scarabée. Cinq minutes plus tard, le photographe, un grand costaud barbu aux yeux étrangement bleus, s'arrêtait à côté d'eux.

Le taxi jaune, une Dacia, qui était derrière lui, passa sans ralentir. Malko remarqua qu'il était vide. Automatiquement, il en releva le numéro, 022242, et le nota. Le taxi avait déjà disparu dans le virage. Tamara lui tendit une photo.

– C'est lui !

Un homme corpulent aux traits lourds, une moustache épaisse, cheveux gris. Rien de marquant. Il semblait s'ennuyer et ses grosses mains étaient posées à plat sur ses genoux. Le photographe lança quelques mots en arabe.

– Personne ne sait qu'il possède cette photo, traduisit Tamara. Lui-même l'avait oubliée... Il ne faut pas qu'Abu Mustapha Adib sache

qu'il nous l'a donnée. C'est un homme très méchant. Il a torturé un de ses amis, en Irak, qui avait pris de mauvaises photos d'Oudei Hussein. Il lui a écrasé les mains, et ensuite les pieds, à coups de marteau... Depuis, c'est un infirme. Abu Mustapha Adib a assassiné de ses mains des centaines de personnes, du temps de Saddam. Il a torturé un mollah chiite pendant une semaine pour lui faire avouer qu'il cachait des armes dans sa mosquée. À la lampe à souder. Ensuite, il l'a jeté vivant dans un bain d'acide. C'était rue de Damas, à Bagdad...

Malko examinait attentivement la photo. Désormais certain que c'était l'homme qui avait tiré sur lui, lors de l'enlèvement de Souad Harb, à Baabda.

– Combien veut-il ?

– Cinq cents dollars.

Malko compta cinq billets de cent dollars et ajouta :

– Dis-lui qu'il en aura 5 000 s'il trouve où il habite.

Le photographe était déjà remonté sur sa moto. Ils le virent disparaître dans la pente. Au moins, ils possédaient désormais un point de départ. Alors qu'ils allaient redescendre, une sorte de rumeur monta de la ville, comme un chant lointain. Malko mit quelques instants à réaliser que c'était le son de tous les muezzins appelant à la prière.

Maintenant qu'il avait la photo d'Abu Mustapha Adib, il fallait trouver quelqu'un à qui la montrer.



Abu Mustapha Adib se trituroit les méninges en tirant sur son narghileh, installé dans son coin canapé, au rez-de-chaussée de sa résidence de Ya'Four, essayant de comprendre ce que l'agent de la CIA était allé faire à l'agence INA. Les barbouzes ne travaillent pas avec les agences de presse.

Un coup de fil déranger sa méditation ; c'était un des hommes chargés de la surveillance de l'agent américain. Rendant compte qu'un photographe de l'INA venait de le rencontrer, en haut de la ville.

L'Irakien se souvint tout à coup d'avoir fait quelques photos pour ce photographe, trois ans plus tôt ! Ce salaud les avait données à ses ennemis. Fou de rage, il jeta son narghileh. Puis quelques minutes plus

tard, il se calma. Il venait de concocter un piège où il allait faire d'une pierre deux coups : liquider un traître et mettre définitivement fin à la traque de cet agent de la CIA acharné à sa perte.

---

1. Environ 60 euros.

## CHAPITRE XVIII

– On a retrouvé le corps de Souad Harb. À Anjar, juste avant la frontière syrienne, annonça Christopher Stafford, sur le portable sécurisé de Malko. Une de nos sources dans la Bekaa nous avait signalé qu'une voiture, en plaques syriennes, s'était arrêtée à Anjar avant de partir pour la Syrie, chez un agent syrien notoire, et que ce dernier avait ensuite enterré quelque chose ou quelqu'un.

– Elle a été assassinée ?

– Entre Beyrouth et Anjar, sans doute, répondit l'Américain. Etranglée et poignardée dans le dos.

– Si elle avait traité avec moi, regretta Malko, elle serait certes en prison, mais encore vivante.

– Vous progressez ?

– Peu ! avoua Maliko. J'ai récupéré la photo d'Abu Mustapha Adib. Maintenant, je vais essayer de le localiser.

– Et l'argent ?

– Rien.

– Vous avez pris tous vos contacts ?

– Pas encore, je me rends ce soir chez l'amie de Stephen Corm, Farida Malek, à l'hôtel *Beit-al-Mamluka*. J'espère qu'elle sera là. Je ne veux pas téléphoner.

– *Take care*. Les Syriens sont en laisse, mais les autres ne vont pas forcément leur obéir.

Lorsque Malko annonça à Tamara la mort de Souad Harb, la journaliste libanaise marqua le coup.

– Elle était pourtant des leurs !

Malko lui adressa un sourire sans illusion.

– Il s'agit de centaines de millions de dollars. La vie humaine ne compte pas. Je préférerais que tu retournes à Beyrouth. Cela risque de

devenir très dangereux ici.

– Je reste avec toi ! répliqua Tamara. Je te suis utile et tu me protégeras. Demain, on ira montrer la photo à Hikmat Schreif. Je suis sûre qu'on trouvera la piste de cet Abu Mustapha Adib. Damas est une petite ville. En attendant, je vais me faire belle pour ce soir. Je suis le repos du guerrier...



Malko appuya sur la sonnette située sous la plaque de cuivre annonçant « Al-Beit-al-Mamluka », sous une caméra de surveillance. Un moustachu ouvrit quelques instants plus tard.

– Est-ce que Farida Malek est là ? demanda Malko.

L'homme les fit entrer dans un patio pavé orné d'une fontaine, au centre d'une très ancienne maison arabe. Une femme aux courts cheveux gris vint à leur rencontre, mince, souriante.

– Vous êtes l'ami de Stephen Corm ?

– Oui.

– Venez prendre un verre au bar.

Celui-ci se trouvait sur la droite. Une grande salle voûtée aux murs décorés de photos. On leur apporta une bouteille de vodka, une de Defender, et de l'arak.

– Si vous voulez rester dîner, proposa Farida Malek, j'ai quelques amis ce soir. Les ambassadeurs d'Inde en Syrie et au Liban et aussi quelqu'un que vous devriez rencontrer de toute façon.

– Qui ?

– L'homologue de Christopher Stafford. Autrement dit le chef de station de la CIA à Damas. Une femme.

– En attendant, puis-je vous aider ?

– Je cherche un certain Abu Mustapha Adib, expliqua Malko. Ex-directeur de cabinet d'Oudei Hussein. Je sais qu'il vit à Damas... Voilà sa photo.

La Syrienne regarda le document puis le rendit à Malko avec un sourire.

– Il ressemble à beaucoup d'Irakiens... Vous devriez aller faire un tour à l'hôtel *Semiramis*. Ils se retrouvent beaucoup là-bas. Mais il y en

a tant à Damas...

– Où vivent-ils ?

– Un peu partout, dans le sud-est de la ville, mais aussi au nord et à l'extérieur, un nouveau quartier à une vingtaine de kilomètres de la ville, Ya'Four. Les plus riches sont là. Mais il y en a aussi là où je vis moi-même, à *Mezze Villas*. Si vous n'avez rien de précis, vous ne trouverez pas...

Ce n'était pas encourageant. Elle regarda sa montre et s'excusa avec un sourire.

– J'ai un rendez-vous à l'extérieur, je vous laisse pendant une heure environ. Ce bar n'est pas très confortable, et il fait frais dans ce patio. Au rez-de-chaussée, j'ai deux suites inoccupées. Vous pouvez vous y installer jusqu'à mon retour. Il y a la télévision. Venez...

Ils traversèrent le patio et elle ouvrit une monumentale porte de bois, découvrant une chambre et un petit salon. Le plafond peint, d'une hauteur de cathédrale, un immense lit à baldaquin, des meubles précieux en nacre et bois sombre. Une décoration raffinée et fastueuse. Les *Mille et Une Nuits*. Seule note de modernité : la télévision en face du divan.

– C'est magnifique ! reconnut Malko.

– C'est l'ancienne demeure d'une très riche famille damascène, expliqua la Syrienne. Et encore, je n'ai pas tout utilisé : huit chambres seulement, pour les gens qui aiment le luxe et ont du goût. Ici on revient un siècle en arrière, mais avec le confort moderne.

Elle descendit les trois marches menant au salon et alluma la télé encastree dans un meuble magnifique.

– Si vous avez besoin de quelque chose, dit-elle, appelez le bar. À tout à l'heure.

Les murs de pierre épais d'un mètre arrêtaient tous les bruits de l'extérieur. À peine l'hôtesse fut-elle sortie que Tamara alla à la porte, donna un tour de clef et se retourna vers Malko, le regard pétillant.

– Elle revient dans une heure. Nous n'avons pas beaucoup de temps...



Une musique arabe très rythmée avait envahi la pièce, fournie par



un CD. Tamara, avant de se lancer dans une danse orientale à la sensualité brûlante, avait allumé plusieurs bâtonnets d'encens pour renforcer l'ambiance. Elle avait aussi ôté son chemisier qu'elle avait enroulé autour de sa taille, afin de souligner les ondulations de son bassin. Comme les danseuses professionnelles.

Plantée en face de Malko assis dans le profond divan, elle faisait bouger ses seins, ses épaules, son regard plongé dans le sien.

Peu à peu, elle s'accroupit sans cesser de danser. Jusqu'à ce qu'elle soit à genoux. Dès lors, elle n'eut qu'à se pencher pour libérer Malko et le prendre doucement dans sa bouche. Désormais, seules ses hanches bougeaient.

La musique continuait, avec la voix rauque d'une chanteuse égyptienne, tandis que Tamara alternait la caresse de sa bouche et celle de ses seins, refermés autour du sexe bandé. Chaque fois que Malko commençait à sentir la sève monter, elle reculait, pour revenir un peu plus tard.

À un moment, ce fut trop. Le rythme de la musique s'était accéléré comme les caresses de Tamara. Il se sentait incapable de se retenir plus longtemps. Comme Tamara reculait, il pesa sur sa tête, enfonçant son membre jusqu'au fond de la gorge de la jeune femme.

Son cri sauvage couvrit la musique lorsqu'il se vida dans la bouche de Tamara. Celle-ci demeura agenouillée quelques instants avant de se redresser, de la joie plein les yeux.

– C'est merveilleux, dit-elle, pendant un moment j'ai eu l'impression d'être la favorite du harem en train de donner du plaisir à son maître. Tu ne peux pas savoir à quel point c'était excitant... Ma copine doit avoir raison : je suis une salope.



Rajustés, très convenables, Tamara et Malko regardaient la chaîne Al-Jazira, la main dans la main. La Libanaise se détacha de lui pour répondre à son portable. Une longue conversation en arabe à laquelle il ne comprit rien.

– C'était Marwan, le photographe, dit-elle. Il prétend avoir découvert l'adresse d'Abu Mustapha Adib et demande si tu es vraiment prêt à donner 5 000 dollars...

– On peut le voir ?

– Oui. Il m'a donné rendez-vous dans une demi-heure dans le

quartier de Dammar, au nord, avec l'argent.

Elle ne semblait pas enthousiaste.

– Tu as l'air réticente ? remarqua-t-il.

– Oui, il avait une voix bizarre, forcée. Comme s'il était très ému.

– Ou menacé..., compléta Malko. Mais on ne peut pas faire l'impasse. C'est trop important.

– Tu n'es pas armé...

– Tu connais ce quartier ?

– Un peu, il y a des immeubles modernes, des tours.

– Il faut y aller. Joseph est dehors ?

– Sûrement.

Effectivement, le chauffeur attendait, au volant de l'Escort. Malko pensa soudain à Georges, le vieil antiquaire qui le leur avait procuré.

– Georges, ton ami l'antiquaire, a peut-être une arme ? suggéra-t-il.

– C'est possible, reconnut la jeune femme. On peut y passer avant d'aller à Dammar. Ce n'est pas loin.

Ils firent le tour de la vieille ville pour retrouver le souk Al-Sargha. Le vieux Georges était toujours figé derrière sa caisse. Tamara lui expliqua leur problème. Sans hésiter, l'antiquaire plongea la main sous son comptoir et en sortit un revolver Webley, une arme presque aussi vieille que lui. Mais, quand il bascula le barillet, Malko aperçut six douilles de cuivre en parfait état.

– On va faire avec ! soupira-t-il.

Il glissa l'arme dans sa ceinture et ils ressortirent. Au moins cet engin ne risquait pas de s'enrayer. Évidemment, contre une kalach, c'était un peu léger.

– Explique à Joseph où cela se trouve ! dit-il, je ne veux pas que tu viennes, c'est trop dangereux...

– Il ne trouvera pas ! plaida la jeune femme.

– Il trouvera. Il y a eu assez de morts jusqu'ici. Retourne à pied à *Beit-al-Mamluka*. Tu en as pour cinq minutes.

Domptée, Tamara expliqua longuement à Joseph où se trouvait le lieu du rendez-vous.



La route montait entre deux collines. À droite, celle où était érigé le monument aux morts ; à gauche, beaucoup plus loin, l'éperon rocheux supportant le palais présidentiel. Ils franchirent un pont enjambant un ravin, menant à un quartier tout neuf. En dépit des explications de Tamara, Joseph s'arrêtait tous les vingt mètres pour demander son chemin.

– C'était derrière nous ! annonça-t-il enfin, dans les grands immeubles après le pont. On revient sur nos pas.

Comme ils tournaient autour d'un rond-point, Malko aperçut derrière eux un taxi jaune vide. Ce qui, en soit, n'avait rien d'étonnant, ils pullulaient à Damas.

Joseph était reparti en direction d'un alignement de buildings de vingt étages, se tordant le cou pour tenter de lire leurs numéros. De guerre lasse, il s'engagea dans une sorte de contre-allée très large desservant les immeubles et s'arrêta enfin.

– Je crois que c'est là.

Il désignait une tour de vingt étages, à leur gauche, portant le numéro 28.

Malko avait la main sur la portière lorsqu'il aperçut les phares d'une voiture qui cahotait derrière eux. Elle les doubla et se rabattit brutalement devant l'Escort. Malko comprit instantanément : l'intuition de Tamara était bonne. Deux hommes jaillirent du véhicule, avec des kalachs. Décidés visiblement à rafaler l'Escort et ses occupants. Malko regarda l'entrée de l'immeuble, à une vingtaine de mètres. S'il restait dans la voiture, Joseph et lui allaient être abattus sans pouvoir se défendre. Le chauffeur se retourna vers lui, les traits déformés par la peur.

Malko ouvrit la portière, saisit le Webley et sauta à terre.

– Filez ! lança-t-il à Joseph.

Lui n'avait qu'une chance très minime d'atteindre l'immeuble pour s'y réfugier. Personne ne court plus vite qu'une balle de kalachnikov.

## CHAPITRE XIX

À peine hors de l'Escort, Malko fonça, comme un cerf poursuivi par une meute, en direction de l'immeuble. Du coin de l'œil, il aperçut les deux passagers de l'autre véhicule qui l'ajustaient.

Sans cesser de courir, il visa ses adversaires au jugé et appuya sur la détente du Webley. Le gros revolver sauta dans sa main avec un bruit d'obusier. Il tira encore deux fois, tous ses muscles bandés, s'attendant à recevoir une balle dans le dos, mais les deux hommes s'étaient abrités. Surpris qu'il soit armé.

L'entrée de l'immeuble était encore à cinq mètres. Au lieu de foncer dessus, il fit un brusque écart à droite, une fraction de seconde avant qu'une rafale ne claque dans son dos. Les projectiles allèrent égratigner la façade de l'immeuble, faisant voler du plâtre. Essoufflé, Malko plongea enfin dans le couloir et se plaqua contre le mur, jetant ensuite un coup d'œil à l'extérieur.

Ce qu'il vit ne le rassura pas. Un des hommes avançait vers lui, arme à la hanche. Malko se rua sur une porte du rez-de-chaussée et y tambourina comme un fou.

Sans obtenir de réaction.

Comme le tueur se rapprochait, il tira encore un coup de feu.

*Clac.* Le percuteur avait bien fonctionné mais l'amorce de la vieille cartouche devait être humide. Il n'eut que le temps de plonger à l'abri du palier. Le tueur lâcha une nouvelle rafale dans sa direction. Malko se jeta dans l'escalier. Il lui restait deux cartouches, mais rien ne disait qu'elles fonctionneraient... Il entendit le bruit caractéristique d'un chargeur qu'on change, puis des pas dans l'escalier. Avec les coups de feu, personne n'allait se montrer...

Tapi sur le palier du premier, il appuya sur la détente du Webley dès qu'il aperçut la silhouette du tueur.

Nouveau *clac*.

Auquel répondit une brève rafale de la kalach. Le combat était *vraiment* inégal. Le sang aux tempes, le pouls à 150, il se demandait

comment se sortir de ce guêpier. Heureusement qu'il n'avait pas emmené Tamara... Des images se télescopiaient dans sa tête, Alexandra, une mer bleue et chaude, son château. Il savait que la mort de cette façon est toujours rapide. Un mauvais moment à passer, mais le dernier.

Ensuite, le noir, la non-existence.

Des vociférations en arabe éclatèrent soudain au rez-de-chaussée. Quelques instants plus tard, il entendit des pas qui s'éloignaient. L'homme qui le traquait était ressorti pour une raison inconnue. Malko attendit encore plusieurs minutes puis redescendit avec prudence, craignant un piège.

Lorsqu'il fut à même de risquer un œil dehors, il vit que la voiture de ses agresseurs avait disparu.

Il s'aventura devant l'immeuble. Personne. Quelques instants plus tard, des phares s'approchèrent et il rentra précipitamment. Ce n'était que Joseph, au volant de l'Escort. Le chauffeur marcha vers lui et cria :

– Ils sont partis !

C'était incompréhensible !

– Que s'est-il passé ? demanda-t-il.

– Je m'étais arrêté un peu plus loin. J'ai tout vu. Une autre voiture est arrivée, expliqua le jeune homme, pleine de *moukhabarats*. Ils se sont mis à crier d'arrêter tout de suite et ont menacé ceux qui voulaient vous tuer. Ils avaient l'air très en colère. Les autres se sont enfuis.

Malko se laissa tomber sur le siège de l'Escort, les jambes coupées. Comme trois ans plus tôt à Beyrouth, il avait été sauvé par les Services syriens ! Il fallait que Bachar El-Assad ait vraiment une frousse bleue des Américains pour se dresser ainsi contre ses amis naturels.

– On retourne au *Beit-al-Mamluka*, dit Malko.

Soudain inquiet pour Tamara, il l'appela de son portable.

– Tu l'as vu ? demanda aussitôt la jeune femme.

– Non, pas vraiment, soupira Malko.

Il expliqua à la jeune femme ce qui s'était passé et elle remarqua aussitôt :

– Quand il m'a appelée, il n'était pas seul. J'espère qu'ils ne lui ont

pas fait de mal.

Malko préféra ne pas répondre... Vingt minutes plus tard, ils atteignaient le *Beit-al-Mamluka*.

Tamara était dans le bar au plafond voûté, en compagnie de la maîtresse de maison, d'un couple au teint très foncé et d'une blonde aux traits réguliers d'une quarantaine d'années. Très grande, avec des épaules de nageuse, vêtue d'un pull noir, d'un jean et de bottes moulantes à hauts talons. Ce qui la menait vers les un mètre quatre-vingt-dix. Son regard s'attarda longuement sur Malko qui en ressentit un petit pincement agréable. C'était une *très* belle femme.

Farida Malek doucha brutalement son égo.

– Mrs Wendy Fitzgerald est la personne dont je vous ai parlé.

La représentante de la CIA à Damas ! Voilà pourquoi elle regardait Malko avec autant d'intérêt... On continua les présentations. Le couple était indien, lui ambassadeur en Syrie, elle au Liban. Ils se retrouvaient pour des week-ends d'amoureux au *Beit-al-Mamluka*. Tamara se rapprocha de Malko, un verre de Defender à la main.

– J'ai eu très peur ! dit-elle à voix basse.

– Moi aussi ! répondit Malko. Sans les Syriens, j'y passais.

On lui servit une vodka et, au bout d'un moment, Wendy Fitzgerald vint s'asseoir à côté de lui.

– Votre amie Tamara m'a dit que vous veniez d'affronter un incident désagréable.

Malko lui détailla le piège dans lequel il était tombé. La représentante de la CIA dit aussitôt :

– Ce sont des Irakiens ou des gens d'Ahmed Djibril basés à son QG de Bagdad Street. Ils ont besoin d'argent et servent de mercenaires à tout le monde. Le *Moukhabarat* syrien joue le jeu. J'ai prévenu moi-même Assef Chawkat que nous considérerions une atteinte contre vous comme un *casus belli*. Il faudra qu'on en parle.

– Comment sont-ils avec vous ?

– Prudents, laissa-t-elle tomber, avec un sourire froid. Ils nous haïssent, mais ils ont peur.

– On passe à table, lança la maîtresse de maison.

Ils se retrouvèrent dans le patio couvert où il ne faisait pas chaud. Les Indiens roucoulaient et le dîner fut vite expédié. Malio avait un

gros coup de fatigue. Une fois de plus, il l'avait échappé belle. À la fin du dîner, il se pencha vers Wendy Fitzgerald.

– Je suppose que vous ignorez où se trouve Abu Mustapha Adib ?

– J'ai un dossier sur lui, mais on n'a jamais trouvé aucune trace depuis trois ans.

– C'est possible qu'il soit à Damas ?

– Oui. Mais il ne doit pas se montrer beaucoup. Tout le monde est à Damas : les groupes armés sunnites, les Palestiniens de tous poils, sauf le Fatah. Mais pas Al-Qaida ni les islamistes. Les Syriens en ont une peur bleue. Ils en ont tué une vingtaine de milliers à Homa en 1980 et, depuis, les autres se tiennent tranquilles.

– Donc, si Abu Mustapha Adib est à Damas, le *Moukhabarat* syrien le sait obligatoirement.

– Évidemment ! Mais ils ne l'avoueront jamais. Ils gagnent trop d'argent avec les Irakiens, et ceux-ci savent trop de choses. Pour le retrouver, vous ne pouvez compter que sur vous-même. (Elle regarda sa montre.) Je dois y aller, j'ai un *meeting* à sept heures, un debriefing avec des gens qui reviennent de Bagdad. Vous pouvez me raccompagner ? J'ai renvoyé mon chauffeur, sachant que vous étiez là ce soir. Comme cela, vous saurez où j'habite.

Ils prirent la direction de l'ouest. Au bout de l'interminable avenue Hafez-El-Assad, Joseph tourna à droite.

– C'est *Mezze Villas*, expliqua l'Américaine. De petits immeubles modernes de trois étages, bien entretenus. Avant, il n'y avait que des Irakiens. Ce sont des maisons familiales, un étage pour les parents et les autres pour les fils.

– Et les filles ?

– Rien pour les filles ! Elles sont supposées se marier... Tournez là.

Joseph s'engagea dans une petite rue sombre, Chili Street. Wendy Fitzgerald le fit s'arrêter en face d'un immeuble blanc de quatre étages.

– Toute la station habite là ! expliqua-t-elle. Voilà mes coordonnées.

Elle lui tendit sa carte et plongea dans l'obscurité.

– Celle-là, elle a envie que tu la sautes, laissa tomber Tamara.

– Mais non, assura Malko, son intérêt est purement professionnel.

La Libanaise marmonna quelques mots en arabe, montrant qu'elle ne partageait pas son opinion.



C'est le téléphone de l'hôtel qui les réveilla. Une voix parlant anglais avec un fort accent arabe demandait à parler à Tamara Terzian. Elle prit la communication. Malko la vit se figer. Quand elle raccrocha, elle était livide.

– C'est un type du *Moukhabarat*. Il me demande de passer le voir ce matin à dix heures. Au *Moukhabarat al-Askariya*<sup>1</sup>, dans le quartier de Kafar Soussieh, là où se trouve leur siège. Je dois l'attendre en face, à l'hôtel *Carlton*. J'ai peur. Quand on entre là-bas, on ne sait jamais quand on ressort. Et qu'est-ce qu'ils me veulent ?

– Je vais avec toi ! décida aussitôt Malko.



Pratiquement au garde-à-vous devant son bureau, Abu Mustapha Adib courbaient les épaules sous les vociférations téléphoniques du colonel Khaled Ramadan. Profitant que l'officier syrien reprenait son souffle, il réussit à placer un mot.

– Je n'y suis pour rien ! prétendit-il, ce sont des connards de Palestoches ! Je leur avais dit de lui faire peur, c'est tout.

Le colonel syrien faillit s'étrangler.

– Ils l'ont allumé à la kalach ! Si mes hommes n'étaient pas intervenus, ils le tuaient sur place.

– Je suis désolé, assura Abu Mustapha Adib en grinçant des dents intérieurement, désolé qu'ils l'aient raté.

– S'il était mort, conclut le colonel Ramadan, j'étais obligé de me suicider. Le docteur Chawkat ne plaisante pas avec ce genre de chose. Il a un accord avec les Américains et doit l'observer, sinon, nous aurons tous de gros problèmes.

– *Ya'ni* ! soupira l'Irakien. Dis-lui que c'était une erreur.

– Je ne lui dirai rien du tout, protesta Khaled Ramadan. J'espère que ses amis n'iront pas se plaindre.

Il raccrocha brutalement. Abu Mustapha Adib se dit que, depuis la



Moldavie, la situation ne s'était pas améliorée. Désormais, les Américains avaient son trésor à portée de main. Une seule consolation : jamais les Syriens ne leur diraient où il se trouvait. Parce qu'il faudrait alors expliquer beaucoup d'autres choses extrêmement gênantes.

Il ne lui restait plus qu'à se tenir coi. Même avec sa photo, on ne le retrouverait pas facilement...



Le hall de l'hôtel *Carlton*, modeste établissement en bordure de la rue du 17-Nisan, sorte de demi-périphérique de Damas, était peint en vert, avec des tableaux de toucans sur tous les murs. Juste en face de l'*Idarat-al-Amm Al-Amm*<sup>2</sup> étalé sur plusieurs énormes bâtiments de quinze étages séparés par des cours. Les murs extérieurs étaient couverts de panneaux « no pictures ».

Tamara Terzian et Malko n'étaient pas installés dans des fauteuils du hall depuis cinq minutes qu'un moustachu très maigre marcha sur eux. Les yeux enfoncés, les cheveux noirs grasseyés rejetés en arrière, l'allure servile et méchante à la fois. Il s'adressa en arabe à Tamara. La Libanaise traduisit.

– Il veut que je le suive en face. Voir son chef, le colonel Jamel Southri.

– Pourquoi ? demanda Malko en anglais.

Le Syrien se fendit d'un sourire faux-cul et jura d'une voix traînante :

– Seulement une vérification ! Je ne suis pas au courant. Il y en a pour quelques minutes.

La patronne du *Beit-al-Mamluka*, sur une convocation similaire, était restée six mois en cellule. Malko prit son portable, la carte de Mrs Wendy Fitzgerald et appela. Répondeur. Il laissa un message disant qu'il accompagnait Tamara au siège du *Moukhabarat* et demanda son nom à l'agent syrien.

– Mohammed, répondit celui-ci avec un sourire gêné. Je travaille avec le colonel Southri.

Ils traversèrent la rue, gagnant le premier bâtiment, cornaqués par leur guide jusqu'au cinquième étage. Tout était propre, avec des photos d'Hafez El-Assad tous les dix mètres. On les fit pénétrer dans un petit bureau et leur guide les abandonna. Discrètement, Malko

sortit son portable et le referma. Pas de réseau. Les Syriens prenaient leurs précautions. Désormais, ils étaient coupés du monde.

Cinq minutes plus tard, le même *moukhabarat* réapparut et les conduisit jusqu'à un bureau spacieux, donnant sur la rue. Un homme corpulent, en civil les accueillit aimablement et leur expliqua en anglais la raison de la convocation de la journaliste.

– Hier soir, expliqua-t-il, une patrouille de la police a trouvé non loin du quartier Dammour, dans un terrain vague, le corps d'un homme assassiné. Voilà les photos.

Il les répartit également entre Malko et Tamara.

Le photographe de l'INA avait reçu une balle dans la tempe, mais, bizarrement, il avait les pieds nus et ses mains étaient couvertes de sang.

– Que lui est-il arrivé ? demanda Malko, horrifié.

– D'après les constatations médicales, indiqua le Syrien, il a d'abord été torturé. On lui a écrasé les pieds puis les mains à coups de marteau. Vraisemblablement dans un endroit clos et isolé, car il a dû beaucoup souffrir...

L'explication du dernier message du photographe.

– C'est horrible, reconnut Malko, mais pourquoi avoir convoqué mademoiselle ? Ce n'est sûrement pas elle la coupable.

Le gros Syrien se rengorgea à cette bonne plaisanterie.

– Bien sûr que non ! Seulement, cet homme possédait le numéro de son portable et des témoins ont fait état d'une visite de cette personne à son agence. Alors, nous avons pensé qu'elle pourrait nous apporter des éclaircissements...

Après avoir échangé un coup d'œil avec Malko, Tamara répondit sans se troubler.

– Effectivement, je lui ai rendu visite à son bureau pour lui demander s'il possédait la photo d'un homme, un Irakien, auquel nous nous intéressons. Il m'a dit qu'il l'avait et m'a donné rendez-vous pour me la remettre.

– Qui est cet homme ?

– Abu Mustapha Adib, l'ancien directeur de cabinet d'Oudei Hussein. Il a disparu depuis trois ans. Il est recherché par le nouvel

État irakien et par les Américains, pour un certain nombre de crimes.

Le colonel syrien hocha la tête avec tristesse.

– Cet individu ne peut pas se trouver sur le territoire syrien, affirmait-il.

– Il s'agissait seulement de sa photo, précisa Malko. Mais je pourrais peut-être vous donner un élément intéressant pour votre enquête. Lorsque cet homme nous a rejoints avec la photo, il était suivi par un taxi vide dont j'ai relevé le numéro... Je vais vous le communiquer.

L'officier syrien nota scrupuleusement le numéro du taxi. Ils s'interrompirent pour le sempiternel thé apporté par un loqueteux. Visiblement, le colonel Southri se demandait comme les retenir plus longtemps. Malko lui ôta ses états d'âme en se levant.

– Je vous remercie, dit-il. Je pense que j'aurai l'occasion de transmettre au docteur Assef Chawkat mes félicitations pour cette enquête. Tenez-moi au courant si vous trouvez les criminels. Vous savez où me trouver.

Tamara ne respira librement qu'en repassant le portail.

– Allons boire un verre au *Carlton*, proposa-t-elle, j'ai la gorge sèche. Avec le *Moukhabarat*, on ne sait jamais.

Ils se retrouvèrent dans le bar tristounet du *Carlton*, la jeune femme devant un Defender « Success » et Malko avec une Stolychnaya.

Il avait au moins acquis une certitude : Abu Mustapha Adib, l'homme que les Américains recherchaient depuis trois ans, se trouvait à Damas, et très probablement avec ce qui restait du trésor de Saddam Hussein... Le tout était de le dénicher dans une ville de cinq millions d'habitants, sans l'aide des Services syriens. Le sauvage assassinat du photographe démontrait, s'il en était besoin, que l'Irakien ne reculait en rien dans la férocité.

– Ce soir, dit-il, nous irons au *Semiramis*, là où se retrouvent les Irakiens. On ne sait jamais. Maintenant, allons à Jamahiriya. J'espère que Hikmat Schreif est revenu de Bagdad.



Les gros 4 × 4 poussiéreux étaient alignés dans le parking de terre battue. C'était l'heure où les navettes arrivaient de Bagdad, déversant leur flot de passagers. À l'aller, il y avait souvent plus de marchandises qu'au retour. Cette fois, ils entrèrent tous les deux dans le bureau.

Après un bref échange, Tamara se tourna vers Malko.

- Il est revenu, mais il est blessé. On a tiré sur son taxi.
- Où est-il ?
- Chez le médecin. Il va revenir.
- On l'attend.

Ils s'installèrent sur une banquette de moleskine noire usée jusqu'à la corde ; une heure plus tard, ils y étaient toujours. On était en Orient. Finalement, Tamara reprit son interrogatoire et se tourna vers Malko.

- J'ai l'adresse du médecin, ce n'est pas loin. Allons-y à pied.

C'était dans une petite rue étroite, pleine de boutiques, au premier étage d'un immeuble crasseux. Palabres. Finalement, ils se retrouvèrent dans une salle d'attente minuscule, qui sentait le formol et d'autres odeurs moins ragoûtantes. Un homme en blouse blanche apparut et Tamara lui tint un long discours en arabe, avant qu'il ne s'éclipse.

- Il va demander si Hikmat Schreif accepte de nous voir.

Il revint quelques instants plus tard et leur fit signe d'entrer. Un homme corpulent, mal rasé, était allongé, torse nu, sur une civière. Un énorme pansement lui recouvrait l'épaule gauche et il paraissait beaucoup souffrir. Tamara s'approcha et engagea la conversation, rappelant qui elle était et expliquant ce qu'ils cherchaient.

Ensuite elle sortit de son sac la photo d'Abu Mustapha Adib remise par feu le photographe de l'INA, demandant s'il le connaissait. L'Irakien lui jeta un bref regard, puis laissa tomber un seul mot :

- *Aiwa*<sup>3</sup>.

---

1. Service de renseignements militaire.

2. Direction générale des renseignements.

3. Oui.

## CHAPITRE XX

Malko sentit son poulx grimper au ciel. Il n'était pas venu à Damas pour rien. Hélas, son enthousiasme retomba vite, au fur et à mesure que Tamara lui traduisait sa conversation.

– Il le connaît, et il l'a croisé à plusieurs reprises ici à Damas. Avant la chute de Saddam. Il l'a même vu une fois après, au spectacle de danses orientales, au dernier étage du *Semiramis*. Seulement, il ignorait son nom et ne sait pas où le trouver. Il y a beaucoup d'Irakiens à Damas, un peu partout.

– C'est tout ?

– Il l'a croisé une fois au poste frontière d'Al-Taïf. Il était au volant d'une Land Rover blanche, avec une plaque irakienne. Mais la voiture n'était peut-être pas à lui.

Malko désigna les pansements.

– Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

Tamara résuma une longue explication.

– Il est allé à Bagdad rechercher des prisonniers libérés du bagne d'Abu Ghraïb. D'anciens *moukhabarats*. Des gens les attendaient pour les tuer. Ils ont tiré sur sa voiture. Ils en ont tué deux et ils l'ont blessé.

– Je croyais qu'il était chiite, observa Malko, et qu'il détestait les baasistes.

Tamara traduisit et l'Irakien répliqua, de mauvaise humeur :

– Faut que je travaille, je dois transporter des gens, tant pis si ce sont des salauds...

Saine philosophie de l'existence.

Il n'y avait plus qu'à lui souhaiter bonne chance.

Retourné au *Sham Palace*, Malko appela Wendy Fitzgerald à son bureau de l'ambassade américaine.

– J'aimerais vous entretenir d'un projet, dit-il. Quand peut-on se

voir ?

– Vous pouvez venir à l’ambassade, dit-elle, mais je pensais repartir dans une demi-heure. Passez chez moi, vous connaissez l’adresse.



Malko sonna à « Mrs Fitzgerald » et une voix de femme déformée par l’interphone lança :

– Premier étage.

Wendy Fitzgerald l’accueillit dans un immense salon avec une vue imprenable sur les montagnes, meublé sobrement de quelques meubles asiatiques, avec des tapis partout. Elle arborait un strict tailleur-pantalon et un pull rose.

– Vous vous plaisez à Damas ? demanda Malko.

L’Américaine lui adressa un sourire ravi.

– *You bet !* Je me suis tellement battue pour avoir ce poste ! Vous savez qu’il n’y a pas beaucoup de COS féminins... Et on a toujours dit qu’au Moyen-Orient, il n’était pas question de mettre une femme. On m’avait proposé la Nouvelle-Zélande ! Autant dire la Lune. Heureusement, le type qui devait venir ici s’est cassé la jambe au ski. Du coup on s’est souvenu de ma demande et de ma connaissance de l’arabe. Mais, les premiers temps, Langley me téléphonait tous les jours pour savoir si je n’avais pas été violée ou assassinée ! Les Syriens sont très corrects avec moi. De plus, ici, les femmes ont une place importante dans la société, comme au Liban, elles sont très libérées. Le bon côté de ce régime dictatorial, c’est qu’ils ont envoyé les islamistes au cimetière. J’ai croisé des filles en minijupe sur lesquelles on se retournerait en Californie. Votre visite au *Moukhabarat* s’est bien passée ?

Malko lui apprit le sort du photographe de l’INA, concluant :

– Abu Mustapha Adib sait que je suis sur ses traces, il ne prendra aucun risque. Or, j’ignore sous quel nom il est ici et où il se trouve. Ce ne sont pas les Syriens qui vont m’aider à le trouver.

– Sûrement pas, approuva Wendy Fitzgerald.

– Un Irakien que je viens de rencontrer m’a donné une idée, continua Malko.

– Laquelle ?

– Il faudrait demander à l'Agence de recenser les prisonniers détenus à Abu Ghraib ou au camp Victory, afin de vérifier si, parmi eux, ne se trouve pas un membre des anciens Fedayins de Saddam qui aurait été sous les ordres d'Abu Mustapha Adib.

– C'est possible, répondit l'Américaine, mais cela va prendre quelque temps...

– Faites la demande ! insista Malko. De mon côté, je vais la faire appuyer par la Maison Blanche. Frank Capistrano, le *Special Advisor for Security* du Président, est très attaché à l'affaire que je traite.

– Si la Maison Blanche met la pression, cela aidera beaucoup le processus, reconnut l'Américaine.

Malko, qui connaissait lui aussi la lourdeur de l'administration américaine, proposa :

– Pourriez-vous repasser par l'ambassade aujourd'hui afin d'envoyer le message et de gagner un jour ? Ensuite, je serais ravi de vous inviter à dîner.

Le visage de Wendy Fitzgerald s'éclaira.

– Super ! On se retrouve au *Sham Palace* vers neuf heures. Il y a un très bon japonais au sixième étage. J'ai été en poste à Tokyo et j'aime bien la cuisine japonaise.



Abu Mustapha Adib ruminait sa rage. L'élimination brutale du photographe de l'INA lui avait coûté dix mille dollars et une énorme boîte de fruits confits pour le colonel Khaled Ramadan. Ses *moukhabarats* avaient récupéré les cinq billets de cent dollars qu'il avait laissés enfoncés dans la bouche de sa victime. Mais, au moins, il avait éloigné le danger. Grâce aux trois taxis qui se relayaient pour surveiller l'agent de la CIA, il le suivait littéralement à la trace. Sa visite au transporteur irakien dans le quartier de Jamahiriya l'avait intrigué, mais il n'y voyait pas de danger immédiat. Il s'était renseigné rapidement : cet homme, un chiite, ne le connaissait pas.

Il avait dû aussi affronter les reproches du Palestinien Ahmed Djibril, lui-même engueulé par le colonel Ramadan à la suite de l'attentat manqué contre l'agent de la CIA.

Désormais, son opération de récupération du trésor de Saddam était

terminée. Tout le cash était regroupé dans sa luxueuse villa de Ya'Four, sous la garde d'une douzaine d'hommes. Même les Syriens n'oseraient pas s'y frotter. L'agent de la CIA ne pouvait pas s'éterniser à Damas. Donc, la situation était sous contrôle. Afin de se réconcilier avec le colonel Ramadan, il lui avait promis de l'emmener au show des danseuses orientales du *Semiramis*.

Encore un peu d'argent dépensé, mais il avait un besoin impérieux de protection. Or, si le colonel Ramadan était cher dans ses prestations, il fournissait une protection à toute épreuve.

Abu Mustapha Adib se remit à ruminer sa rancœur.

S'il avait pu, il aurait fait sauter l'ambassade américaine et l'immeuble de la rue du Chili où résidaient les diplomates américains, vrais ou faux.

Mais cela, c'était *off limits*.

Il se jura que, s'il parvenait à enlever l'agent de la CIA qui traquait son organisation depuis la Moldavie, il lui arracherait les dents avec des tenailles, lui crèverait les yeux, lui briserait tous les os des mains et des pieds, avant de lui tirer une rafale dans le ventre, pour qu'il mette longtemps à crever.

Avant de l'enterrer dans le désert.



– Le message est parti, en flash, annonça Wendy Fitzgerald. J'ai demandé que la station de Bagdad me réponde directement, pour gagner du temps. J'espère que leurs dossiers sont à jour.

Elle venait de s'installer avec Tamara Terzian et Malko au restaurant japonais du *Sham Palace*.

Un *vrai* japonais, avec une clientèle haut de gamme. Des femmes habillées de façon provocante, pantalons moulants, blouson de cuir, maquillage outrancier, portable à l'oreille en permanence. La jeunesse dorée de Damas. Des membres des clans alaouites qui se partageaient l'économie... Tamara arborait une de ses robes moulantes qui, portée sans soutien-gorge, lui collait immédiatement l'étiquette « salope » sur le front. Wendy Fitzgerald se jeta sur le pichet de saké et le vida en un clin d'œil.

– Ce n'est pas toujours drôle d'être seule à Damas, soupira-t-elle.

– Vous n'avez pas d'ami ? demanda Malko.



– Un colonel du *Moukhabarat* m’a fait une cour pressante, avoua l’Américaine. Il voulait m’emmener chasser dans le désert. Quand j’ai raconté cela à Langley, ils se sont trouvés mal ! Pourtant, je suis sûre que ce n’étaient pas des informations qu’il cherchait...

Tamara Terzian pouffa. Malko, plongé dans ses sashimi, priait intérieurement pour que les Américains mettent la main sur un membre des Fedayins de Saddam. Son idée était simple sur le papier, mais délicate à mettre en œuvre. Faire libérer, sous un prétexte quelconque, un des subordonnés d’Abu Mustapha Adib, en souhaitant qu’il fasse comme beaucoup d’anciens membres du Baas : filer à Damas. Convenablement pris en charge, il pourrait mener Malko à son ancien chef. Bien sûr, ce n’était pas gagné, mais au point où il en était...

– Si on allait prendre un verre au *Semiramis* ? proposa Tamara. J’ai des copains qui y sont allés, ce n’est pas mal.

Wendy Fitzgerald eut un sourire entendu.

– C’est distrayant. Il y a beaucoup d’Irakiens là-bas.

Dix minutes plus tard, ils stoppaient devant la façade verte du vieil hôtel. Le spectacle quotidien venait de commencer et on les plaça juste en face de l’estrade où une chanteuse scandait sa chanson de déhanchements suggestifs. D’autorité, le maître d’hôtel déposa une bouteille de Defender « Success » sur la table, comme sur la plupart des autres. Malko dut insister pour avoir une vodka.

Par acquis de conscience, il inspecta la salle du regard, au cas improbable où Abu Mustapha Adib s’y serait trouvé. Il n’y avait presque que des hommes, observant dans un silence religieux les trémoussements de la danseuse, qui agitait ses hanches grasses comme on agite une bouteille de lait... Son regard croisa par hasard celui de Wendy Fitzgerald et il devina qu’elle aurait volontiers brisé sa solitude. Seulement, Tamara veillait, sa jambe collée à celle de Malko, sous la table.

Soudain, trois nouveaux clients s’installèrent à la table voisine. Deux hommes et une femme en hidjab. L’un des deux était Hikmat Schreif, le bras en écharpe sous un blouson de cuir.

Il leur adressa un sourire et fit un petit signe à Tamara qui se leva pour aller lui parler.

Lorsqu’elle revint, elle dut crier pour couvrir le vacarme de l’orchestre.

– Il m’a dit qu’il s’est souvenu de quelque chose qui pourrait nous intéresser. Qu’on passe le voir demain.



Tous les employés du rez-de-chaussée de l’hôtel *Semiramis*, cassés en deux, escortèrent le colonel Ramadan et ses amis jusqu’à l’ascenseur. Ils l’auraient volontiers porté sur leur dos. Il était accompagné de son adjoint, Khalil Mardan, un capitaine maigre comme un clou, aux joues creuses et au regard fixe. Ce dernier avait grimpé tous les échelons du *Moukhabarat* à la sueur des prisonniers qu’il avait interrogés et fait avouer. C’était le spécialiste des islamistes et il leur avait arraché assez d’ongles pour monter une onglerie... Désormais, il était affecté à des tâches plus nobles, comme l’organisation et le suivi de « gros » attentats, le plus souvent sous-traités à des Palestiniens ou à des amis sûrs.

La méthode de sécurisation était toujours la même, imitée de la mafia. Leur crime accompli, les auteurs étaient récompensés, félicités et abattus pour être jetés dans une des innombrables fosses communes qui parsemaient la Syrie.

Abu Mustapha Adib arriva le premier à la porte de la salle de spectacle. Il allait s’effacer pour laisser entrer le colonel Ramadan, lorsqu’il se figea. Blême, il barra le chemin à l’officier syrien.

– On ne peut pas y aller ! souffla-t-il, sous l’œil étonné du maître d’hôtel, déjà cassé en trois.

– Pourquoi ? Qu’est-ce qui se passe ? plaisanta le Syrien. Tu as peur que je sois choqué par le spectacle ?

– Il est là ! fit entre ses dents l’Irakien. Ce chien d’agent des Américains.

Le colonel Khaled Ramadan avança la tête et aperçut un homme blond encadré de deux femmes.

– Mais c’est Mrs Wendy Fitzgerald, dit-il, la représentante de la CIA à Damas !

– Elle, je m’en fous ! grinça Abu Mustapha Adib. Ce type possède une photo de moi et peut m’identifier...

Le colonel syrien n’avait pas envie de se priver du spectacle. Froidement, il laissa tomber :

– Tu ne risques rien, tu es avec moi ! Je ne suis pas en uniforme. On

s'arrangera pour qu'il ne puisse pas te suivre, à la sortie.

– Cette Wendy te connaît sûrement, protesta Abu Mustapha Adib. C'est de la folie. Allez vous amuser, je rentre.

Sans attendre la réponse du colonel syrien, il retourna vers l'ascenseur. Ivre de rage. Quand il rejoignit un de ses hommes qui gardait son 4 X 4, sa fureur n'était pas retombée. D'abord l'humiliation d'avoir à se cacher. Et l'idée que si son adversaire avait été assis au fond, il ne l'aurait pas aperçu...

Il en avait des sueurs froides et, tandis qu'il roulait à toute vitesse sur la route déserte de Ya'Four, il prit sa décision. En dépit des interdits des Syriens, il allait liquider cet agent qui lui pourrissait la vie. Le plus tôt serait le mieux. Pour ne pas sous-traiter avec les hommes d'Ahmed Djibril, toujours suspects de balancer aux Syriens, il emploierait des gens à lui. Cette fois, il fallait agir discrètement et efficacement. Grâce à la surveillance dont l'agent des Américains était l'objet, il arriverait bien à monter un piège.



Un jour gris se levait sur Damas, plongé dans une sorte de brouillard glacial. Malko, allongé sur le dos, sentit Tamara ramper jusqu'à lui et le prendre dans sa bouche. Depuis qu'ils étaient à Damas, c'était un rite. La veille au soir, la poignée de main de Wendy Fitzgerald avait été un peu trop appuyée pour être honnête. Tandis que Tamara s'activait amoureusement, il caressa un peu son fantasme. Wendy Fitzgerald était une très belle femme. Ces mauvaises pensées accélérèrent la montée de son plaisir. Il attrapa les cheveux roux de Tamara et viola sa bouche, à grands coups de reins.

Dès qu'elle l'eut bu, elle sauta du lit et annonça :

– On va à Jamahiriya !

Il en avait presque oublié le chauffeur chiite. Que pouvait-il savoir ? En attendant la réponse de Washington, il n'avait plus qu'à revoir cet Irakien, qui semblait bien disposé.

Joseph attendait en bas, joufflu et souriant. Vingt minutes plus tard, ils débarquaient chez Hikmat Schreif. Le gros chiite était installé à son bureau, le bras en écharpe. Dès qu'ils eurent dégusté le café de bienvenue, il demanda à Tamara :

– Vous n'avez toujours pas trouvé ce Abu Mustapha Adib ?

– Non. Pourquoi ?

– J’ai appris une histoire qui peut vous intéresser. Cela concerne l’homme que vous recherchez. Il y a un an et demi environ, un de mes chauffeurs, un sunnite originaire de Fallouja, Anouar, est allé chercher là-bas un Irakien qui voulait gagner Damas, Ayoub Chok. J’avais été contacté par ses amis vivant ici qui avaient payé d’avance et mon chauffeur connaissait des gens à Fallouja, sinon, je ne l’aurais jamais laissé partir. Pendant le voyage Anouar et cet homme ont découvert qu’ils étaient cousins. Et, ensuite Ayoub Chok a révélé à Anouar qu’il était islamiste, membre d’un des groupes armés qui combattaient les Américains et les traîtres irakiens. Quand ils sont arrivés à Damas, ils étaient devenus amis. Ayoub Chok lui a alors demandé, sous le sceau du secret, de lui rendre un service. Il lui a confié une lettre pour sa famille, restée en Irak, un de ses frères et sa mère. Deux autres de ses frères avaient déjà été tués par les Américains. Il a demandé à Anouar de remettre cette lettre à sa famille, à Fallouja, s’il ne revenait pas la lui reprendre dans le mois qui suivait. Comme Anouar s’étonnait de sa demande, il lui a avoué qu’il avait reçu de ses chefs la mission d’assassiner le Premier ministre irakien, lors de sa visite au Liban. Une mission kamikaze dont il ne reviendrait pas.

– Le Premier ministre irakien n’a jamais été assassiné, objecta Malko, après la traduction de Tamara.

– Non, bien sûr, admit Hikmat Schreif, mais on n’a jamais revu cet homme, et Anouar, mon chauffeur, est toujours en possession de cette lettre. Vous la voulez ?

Il tendit à Tamara une enveloppe, avec une adresse en arabe. La jeune femme l’ouvrit. Elle contenait une lettre en arabe pliée en quatre et une photo. Le document représentait un jeune homme barbu, au regard farouche, posant devant un fourgon blanc.

– C’était un affabulateur, lança Hikmat Schreif. Ces islamistes sont des fous. Ils veulent se rendre intéressants.

– Pourquoi nous parle-t-il de cette histoire ? demanda Malko.

Il avait assez à faire avec Abu Mustapha Adib pour se pencher sur d’obscurs racontars.

Hikmat Schreif tint alors un long discours à Tamara, qu’elle traduisit avec une excitation grandissante.

– Il dit que lorsque cet islamiste est arrivé ici, conduit par Anouar, il était attendu par deux hommes dans un 4 × 4 blanc. Celui qui était

au volant était l'Irakien que vous recherchez, l'autre, un officier du *Moukhabarat*, section Palestine.

– Comment le sait-il ? demanda Malko.

La réponse d'Hikmat Schreif fut parfaitement claire.

– C'est lui qui, pendant un an, est venu nous rendre visite tous les jours pour connaître les noms des gens qui se rendaient en Irak.

Malko regardait pensivement la photo de l'islamiste venu d'Irak, lorsqu'un déclic se fit dans sa tête.

Le véhicule blanc auprès duquel il posait ressemblait furieusement au fourgon Mitsubishi « Carter » qui avait servi à assassiner Rafic Hariri.

## CHAPITRE XXI

Les pensées de Malko s'entrechoquaient sous son crâne. Ce mystérieux islamiste irakien était-il le conducteur kamikaze du véhicule utilisé pour l'attentat contre Rafic Hariri ? À part les vingt-huit morceaux de chair humaine recueillis sur le lieu de l'attentat, on ne savait strictement rien de lui. Dans ce cas, cela signifierait que Syriens et Irakiens pro-Saddam avaient coopéré pour l'assassinat de l'ex-Premier ministre libanais. C'était troublant.

– Demandez-lui s'il peut retrouver la date à laquelle cet homme a franchi la frontière, demanda Malko.

L'Irakien réfléchit quelques secondes.

– Oui, cela doit être noté dans le livre de bord du taxi. Ils le tamponnent à chaque passage de frontière. Mais je ne sais pas si le taxi est ici.

C'était un appel transparent : il avait besoin d'être motivé.

Malko sortait déjà des billets de cent dollars de sa poche. Il en étala cinq sur le bureau et se tourna vers Tamara.

– Dites-lui que je veux pour ce soir la photocopie de la page du carnet de bord du taxi, la date de passage, le nom du chauffeur et tous les détails possibles. À quel poste frontière ils sont passés, etc.

Il se leva, empochant la lettre. La grosse patte de l'Irakien avait déjà avalé les cinq billets verts. Il se leva avec une grimace de douleur et recommanda, avec un regard effrayé :

– Jamais le *Moukhabarat* ne doit savoir ce que je vous ai dit. Sinon...

Il eut un geste expressif, passant son pouce devant sa gorge.

– On va à l'ambassade américaine, lança Malko.

Il appela Wendy Fitzgerald, ne voulant pas garder une seconde de trop ce document potentiellement explosif. Dès qu'ils se présentèrent au portail, le Marine de garde leur ouvrit et les conduisit au bureau de la chef de station, d'où on avait une vue superbe sur Damas. L'ambassade, perchée sur une colline, au nord-ouest de la ville, juste avant la lèpre des bidonvilles, dominait les quartiers populaires.

– Je n’ai pas encore la réponse de Washington, annonça tout de suite l’Américaine. J’ai envoyé un message de relance à Bagdad.

– Je ne venais pas pour cela, rectifia Malko, mais j’ai besoin d’utiliser votre ligne sécurisée pour appeler Frank Capistrano. Vous lisez l’arabe, n’est-ce pas ?

– Oui.

– Traduisez-moi ceci, s’il vous plaît.

Wendy Fitzgerald s’installa à son bureau et lut, traduisant simultanément :

– « Lorsque vous lirez cette lettre, chers parents, je serai au paradis d’Allah, à côté du Prophète Mahomet, qu’Allah le bénisse. J’ai été choisi pour exécuter le chien Ibrahim Al-Jafari, le complice infâme des Juifs et des Croisés, soit-il maudit à jamais. Qu’Allah me donne le courage de ne pas faiblir. Je me sens léger comme un oiseau et heureux de mourir pour Allah. *Allah ou Akbar !* Votre fils dont vous pouvez être fiers, Ayoulb Mohammed. »

La chef de station de la CIA leva la tête, interloquée.

– D’où tenez-vous ceci ? Il y a eu plusieurs tentatives d’assassinat contre le Premier ministre irakien à Bagdad, mais aucune n’a réussi.

– Je voudrais vérifier si le Premier ministre irakien est venu au Liban en visite officielle en 2005, et à quelle date, demanda Malko.

– Au Liban ? Mais il n’y a eu aucun attentat contre lui, que je sache ?

Malko sourit.

– Non. Mais il y en a eu un contre Rafic Hariri. Scannez cette photo et transmettez-là à la station de Beyrouth pour transmission au FBI. Afin de vérifier si le véhicule qu’on voit là-dessus pourrait être celui utilisé pour l’attentat contre Hariri. La commission Mehlis a cherché en vain une *preuve* matérielle impliquant les Syriens dans cet attentat. Nous l’avons peut-être sous les yeux. Avec l’identité de l’assassin. Pas les commanditaires, mais *the man behind the gun*<sup>1</sup>.

Wendy Fitzgerald semblait fascinée.

– Si c’est vrai, c’est formidable, reconnut-elle.

– Ne nous emballons pas, tempéra Malko, ce n’est encore qu’une hypothèse, même si elle est séduisante.

Ils échangèrent un long regard. Il n’y avait pas que l’hypothèse qui

était séduisante... S'il n'y avait pas eu Tamara Terzian, en train de contempler la ville devant la fenêtre, peut-être que cette réunion de travail aurait basculé sur quelque chose de plus intime.

– Vous voulez appeler Washington ? demanda Wendy Fitzgerald. Ce téléphone est sécurisé. Il aboutit à l'Agence. De là, on vous renverra sur le numéro que vous désirez.



Frank Capistrano manifesta moins d'enthousiasme que prévu en apprenant l'histoire de l'islamiste kamikaze.

– C'est très intéressant, admit-il, mais depuis quelques mois nous avons d'autres priorités que le renversement du régime syrien. Ce sont des salauds, mais ils se tiennent tranquilles. Où en êtes-vous de *votre* affaire ?

– J'attends un retour de la station de Bagdad, dit Malko. Si vous pouvez accélérer.

– O.K., promis, affirma le *Special Advisor*. Il faut retrouver cet argent, ce trésor de guerre de Saddam.

– Je m'y emploie, affirma Malko. Mais ici, en dépit des sourires des Syriens, nous sommes dans un environnement hostile, et je tourne un peu en rond.

– *Take care !* conclut Frank Capistrano. Je fais relancer la station de Bagdad.

Lorsqu'il eut raccroché, Malko se tourna vers Wendy Fitzgerald.

– Je ne peux pas rester à attendre une réponse hypothétique. Où se trouvent les Irakiens à Damas ? Où pourrais-je trouver une piste ?

L'Américaine se plaça devant une grande carte de la ville fixée au mur et désigna le sud de la ville.

– D'abord, ils sont à Jamahiriya, là où vous avez trouvé votre transporteur. Généralement, ce sont les plus pauvres, les boutiquiers, les artisans. Ensuite, il y a *Mezze Villas*, où j'habite. Beaucoup d'Irakiens aisés y ont acheté ou fait construire des villas. Et enfin, il y a un nouveau quartier, Ya'Four, à une vingtaine de kilomètres du centre, où demeurent les riches et les très riches, avec des Syriens, d'ailleurs.

– Je vais aller faire un tour là-bas, dit Malko.



L'Américaine secoua la tête.

– Je ne vous le conseille pas. Là-bas, c'est le désert et on vous repère de très loin. Il n'y a aucun commerçant qui puisse vous donner une information, vous ne trouverez personne dans ces immenses propriétés cadennassées. Et surtout, si *vous* ne voyez rien, les autres eux vous verront.

– Effectivement, reconnut Malko, ce serait idiot de me faire repérer. En plus, je suis à peu près certain d'être suivi en permanence. Si Abu Mustapha Adib découvre que je suis sur sa piste, il peut filer et c'est fichu. Je vais attendre encore quarante-huit heures la réponse de Bagdad. (Pensant soudain à une autre possibilité, il ajouta :) Il n'y a pas de moyen *aérien* d'observer cette zone ?

Wendy Fitzgerald secoua la tête négativement.

– Pratiquement impossible. Si nous étions en Irak, on utiliserait des drones. Les avions, c'est exclu : les Syriens surveillent de près leur espace aérien. Il ne reste que les satellites. Il faudrait, pour cela, que je fasse une demande officielle à la NSA. J'ignore quelles sont les possibilités techniques. Les satellites repèrent très bien des batteries de DCA ou des chars, mais ici, nous ne savons même pas ce que nous cherchons.

– C'est vrai, admit Malko, mais c'est tellement frustrant de se dire que ce trésor est à portée de main. Les Syriens savent où il se trouve. Ils ne l'ont jamais quitté des yeux, depuis que le Boeing 737 transportant ce milliard de dollars a atterri à Beyrouth, il y a trois ans. En plus, nous savons que plusieurs centaines de millions de dollars en cash ont été transférés de Beyrouth, il y a quelques jours. Sans parler des trois cent dix millions à la banque Al Manara virés ici, à la Bank of Syria.

– Les opérations de cette banque sont totalement opaques, confirma Wendy Fitzgerald. Ils ne répondent pas aux demandes des autres banques.

– Bien, il n'y a plus qu'à attendre et à prier, conclut Malko.

– Ce soir, je retournerai bien au japonais, fit Tamara, qui commençait à s'ennuyer.



L'*Idarat-al-Amm Al-Amm* était en ébullition : le docteur Assef Chawkat, beau-frère du président Bachar El-Assad et responsable de tous les Services de renseignements syriens, avait convoqué tous les

chefs de service dépendant de lui pour une réunion ultrasecrète au palais présidentiel.

Depuis une demi-heure, les Mercedes et les 4 × 4 se succédaient sur la route en lacets menant à Qasr Ash Shrab. Personne n'aimait ces réunions qui se terminaient parfois en règlements de compte. Comme tous les participants avaient des chauffeurs, certaines des voitures repartaient vides...

Tous se levèrent comme un seul homme lorsque le docteur Assef Chawkat entra dans la pièce, les cheveux noirs courts, le bas du visage épaissi, le nez important, le regard froid, la moustache fournie. Le colonel Ramadan sentit ses jambes se dérober sous lui ; il lui avait semblé que le regard du responsable syrien s'était posé sur lui un instant.

Pas rassurant.

Effectivement, dès qu'il fut assis, Assef Chawkat se tourna vers lui.

– Colonel, les Américains se plaignent que vous protégez des gens appartenant à la mouvance irakienne, lança-t-il. Est-ce exact ?

Dégoulinant de respect, le colonel se leva et répondit d'une voix mal assurée :

– Docteur Chawkat, ma mission, à la section Palestine, est de surveiller tous les groupes étrangers, ce que je fais avec les Irakiens, particulièrement nombreux dans notre pays. Jusqu'ici, ils n'ont pas posé de problèmes. Nous possédons de nombreuses sources chez eux, dont je traite moi-même directement un certain nombre. Bien sûr, pour obtenir des informations, je dois parfois leur accorder certains passe-droits.

– Est-il exact qu'un de ces groupes a essayé d'attenter à la vie d'un agent des Services américains ? insista Assef Chawkat.

Le colonel Ramadan avala sa salive et sa pomme d'Adam effectua plusieurs allers-retours avant qu'un mot ne sorte de sa bouche. Mentir ou dire la vérité ?

Dans leur organisation, le « blâme » se traduisait par une balle dans la nuque. Les Syriens avaient été formés d'abord par les rescapés de la Gestapo, ensuite par les Allemands de l'Est. On ne plaisantait pas avec la discipline... Il choisit un chemin médian.

– Nous surveillons particulièrement ces Irakiens, expliqua-t-il. Une de mes équipes a en effet intercepté un groupe qui se préparait à commettre un attentat contre un étranger. Qui n'était pas américain,

d'ailleurs.

Le docteur Chawkat lui lança un long regard dans un silence pesant, puis fit signe au colonel commandant la section Palestine de se rasseoir.

– Autre chose, enchaîna-t-il. Les Américains se plaignent aussi que les convois d'armes continuent de passer en Irak, surtout dans la zone à l'est de Deir Es-Zor. Pour eux, c'est un *casus belli* que notre bien-aimé Président ne veut pas ouvrir. J'avais donné des consignes.

– Nous les avons transmises, docteur Chawkat, affirmèrent en chœur trois des participants, mais nous ne contrôlons pas les tribus Mahalowis et Salmanis qui vivent à cheval sur la frontière.

Assef Chawkat se tourna à nouveau vers le colonel Ramadan.

– Colonel, vous allez effectuer une tournée dans cette zone et faire en sorte que les membres de ces tribus se plient à nos lois.

– *Aiwa*, fit d'une voix faible le colonel Ramadan.

Liquéfié. Tous avaient parfaitement décrypté le message du docteur Assef Chawkat. On assignait au colonel Ramadan une tâche impossible ! En effet, le gros du trafic avait lieu aux points de passage officiels parce que les « petits » *moukhabarats* refusaient de renoncer à leurs bakchichs. Et ce n'était pas une tournée d'inspection qui les ferait changer d'avis. On aurait donc un motif *officiel* de le sanctionner. En réalité, pour sa mauvaise gestion du dossier irakien. Or, dans l'état de tension où se trouvait la Syrie, on ne se contentait pas de mettre à l'écart des hommes connaissant autant de secrets que le colonel Ramadan. Il serait donc muté avec un avancement et, quelques mois plus tard, renversé par un camion... Pour terminer avec des obsèques nationales, comme le ministre de l'Intérieur, Ghazi Canaan, jadis un des hommes les plus puissants de Syrie.

Le docteur Assef Chawkat se leva, mettant fin à la séance. Prudemment, ses collègues serrèrent mollement la main du colonel Ramadan, l'excluant de leurs conciliabules.

Il était déjà un pestiféré.



Malko regarda le ciel gris par la fenêtre du *Sham Palace*. Même les talents érotiques et la fougue amoureuse de Tamara n'avaient pas réussi, la veille au soir, à l'arracher à son souci unique, devenu une

obsession.

Trouver Abu Mustapha Adib et son trésor.

Son portable l'arracha à sa méditation morose, tandis que Tamara se trouvait dans la salle de bains.

– Pouvez-vous passer à l'ambassade ? demanda Wendy Fitzgerald d'une voix neutre. J'ai reçu une réponse.

Elle ne prononça même pas le mot « Bagdad ». Les Syriens étaient excellents dans les interceptions téléphoniques, même sur des appareils sécurisés... Malko était déjà en train de s'habiller. Quand Tamara émergea de la salle de bains, prête à descendre prendre le *breakfast*, il lui jeta :

– Je vais à l'ambassade ! Je reviens ensuite ici.

Joseph le conduisit en dix minutes à sa destination et Wendy Fitzgerald l'accueillit avec un sourire éclatant. Elle lui montra un télégramme portant la mention « Flash High Priority ».

– Ils ont trouvé quelqu'un ! annonça-t-elle.

– Qui ?

– Un ancien membre des Fedayins de Saddam, emprisonné au camp Victory. Son dossier va arriver par e-mail ce matin. Ils attendent la réponse du Pentagone, les autorisant éventuellement à le libérer. D'après son dossier, il était, paraît-il, sous les ordres directs d'Abu Mustapha Adib.

Malko en avait les jambes coupées de bonheur. S'il arrivait à mettre sur pied sa manip, cet homme allait le mener droit à Abu Mustapha Adib.

---

1. L'homme qui tient le fusil.

## CHAPITRE XXII

Ranzi Al-Ashari résistait depuis deux ans et demi aux interrogatoires de la CIA. Arrêté les armes à la main, près de Ramadi, sous une fausse identité, il avait vite été identifié, grâce à ses empreintes digitales et au témoignage de l'ex-patron du *Moukhabarat* irakien, le général Jamel Habbouche. L'ancien membre des Fedayins de Saddam avait subi pas mal d'avaries de la part des Américains, de la plaisanterie, comparé aux méthodes d'interrogatoire qu'il avait lui-même pratiquées, mais la douleur des autres est toujours plus facile à supporter.

Les chiens lâchés sur lui, les coups, les douches d'eau glacée, la privation de sommeil ou de nourriture, les simulacres d'exécution, rien ne l'avait brisé.

Depuis quelques mois, on s'occupait moins de lui. Les Américains avaient d'autres chats à fouetter et il avait avoué à peu près tout ce qu'il savait.

Grâce au téléphone arabe, il avait quand même des nouvelles de l'extérieur, de l'action clandestine menée par les résistants sunnites, alliance d'anciens du Baas, d'ex-militaires et d'islamistes. Beaucoup d'entre eux avaient été tués ou s'étaient sacrifiés, mais il savait que de nombreux chefs de l'ancien régime étaient toujours opérationnels. Comme celui dont il dépendait jadis, Abu Mustapha Adib. À l'époque, personne ne parlait directement à Oudei Hussein, psychopathe redouté, et son dircab transmettait ses instructions

Seul luxe, Ranzi Al-Ashari était dans une cellule d'isolement, ce qui lui permettait de se reposer. Il sursauta en entendant le bruit de la serrure, et la porte s'ouvrit. Le sergent qui s'occupait de sa section lui lança :

– Vous êtes convoqué au bureau !

Le « bureau », c'était là que se décidait le sort des prisonniers, les transferts, les déplacements au tribunal et, éventuellement, l'envoi à Guantanamo. Ranzi Al-Ashari suivit l'Américain sans discuter, marchant à petits pas. Comme tous les détenus de sa catégorie, il portait une combinaison orange et avait les pieds entravés par une chaîne scellée dans deux bracelets soudés au-dessus des chevilles. Ce

qui rendait inutile de lui attacher les mains.

En traversant la cour, il réalisa qu'en ce début avril, le soleil tapait déjà fort.

Un colonel américain occupait le bureau aux murs couverts de tableaux recensant les prisonniers du camp Victory. Les murs tremblèrent sous le grondement des réacteurs d'un avion qui décollait de l'aéroport tout proche.

L'Irakien prit place sur une chaise de bois, en face de l'officier américain, un rouquin ventripotent qui paraissait s'ennuyer prodigieusement. Il s'assura de son identité, de son matricule, tandis que Ranzi Al-Ashari attendait, la gorge serrée : tout sauf Guantanamo.

– Vous avez été coopératif au cours de vos interrogatoires, annonça le colonel US, ce qui a permis une évaluation correcte de certains faits qui vous sont reprochés.

Le cœur de l'Irakien battit plus vite Jusque-là, c'était bon signe. Il allait probablement être versé dans une catégorie privilégiée où l'on n'était pas enchaîné, où on pouvait se promener avec d'autres détenus et bénéficier de divers avantages.

Pour encourager le colonel, il esquaissa un vague sourire d'approbation. Cela ne pouvait pas faire de mal.

L'officier américain parcourut encore son dossier pendant d'interminables minutes avant de relever la tête.

– Il ressort de votre dossier que vos principaux complices sont morts ou disparus, dit-il. Votre maintien en détention n'est donc plus nécessaire à l'établissement de certaines charges. D'autre part, vous vous êtes montré un détenu discipliné depuis le début de votre séjour ici. Avez-vous des plaintes à formuler contre le personnel qui s'est occupé de vous ? Ça, c'était le piège.

– *No, sir*, répondit Ranzi Al-Ashari.

Oubliant deux ou trois types dont il aurait bien arraché le cœur avec ses mains. Pour les pendre ensuite à un croc de boucher.

– *Well, mister* Al-Ashari, conclut le colonel, il semble que vous soyez éligible pour une libération provisoire. À condition, bien entendu que vous acceptiez de signer l'engagement de vous tenir à l'écart de toute activité politique ou militaire.

Ranzi Al-Ashari n'en croyait pas ses oreilles ! Il allait être libéré. Les élargissements, au camp Victory, obéissaient à des règles mystérieuses. À se demander si les responsables ne tiraient pas les noms au sort.

Dans son cas, on n'avait relevé aucun lien avec Al-Qaida, ce qui était un bon point.

C'était le soldat perdu d'une guerre perdue.

– *I am ready, sir*, accepta l'Irakien d'une voix tremblante. *I will sign*.

Le colonel leva un index menaçant vers lui.

– Si vous vous faites prendre en compagnie de bandits armés, cette fois, vous partirez directement en enfer ou à Guantanamo ! Vous en avez conscience ?

– *Yes, sir*.

Il aurait dit oui à n'importe quoi. Le colonel se leva et lui tendit un long formulaire, portant son nom, sa photo et ses empreintes digitales, lui désignant, en bas de la feuille, l'endroit où il devait signer.

Ce que fit l'ancien Fedayin de Saddam, s'attendant à chaque seconde à une catastrophe. Mais tout se passa bien. L'officier reprit son formulaire, en conserva un exemplaire et tendit le second à l'Irakien, avec une enveloppe.

– Il y a deux cents dollars là-dedans, dit-il. Où allez-vous aller ?

– Dans ma famille, *sir*, répondit Ranzi Al-Ashari, près de Ramadi.

L'Américain secoua la tête, renfrogné.

– J'espère que vous ne ferez pas de mauvaises rencontres dans ce coin..., fit-il avec un lourd sous-entendu.

Ranzi Al-Ashari jura que non. Il n'avait pas la moindre intention de retourner à Ramadi, pour plusieurs raisons. D'abord, dans le cas le plus favorable, il serait immédiatement réembrigadé dans un groupe armé. Ce qui ne l'attirait pas vraiment. Il s'était sorti des griffes des Américains une fois, mais la seconde risquait de lui être fatale...

Ensuite, les islamistes regardaient d'un très mauvais œil les « libérés », considérés comme des traîtres. Il n'avait pas envie de se retrouver torturé dans une prison secrète ou sommairement exécuté.

Sachant que beaucoup de ses amis, dont son chef direct Abu Mustapha Adib, avaient fui en Syrie, c'est dans cette direction qu'il allait mettre le cap. Déjà, pour réapprendre à vivre, après deux ans et demi de détention... Comme dans un rêve, il se laissa raccompagner dans sa cellule pour y prendre ses affaires, ensuite on lui enleva ses chaînes. Il enfila une chemise et un jean, puis deux Marines le

raccompagnèrent jusqu'à l'entrée du camp.

Comme tous les jours, plusieurs familles de détenus campaient en face de la grande entrée. Plusieurs femmes se précipitèrent sur lui, l'entourèrent, demandant des nouvelles des leurs. Il accepta quelques friandises, puis se hâta de s'éloigner à pied, son précieux *exit visa* dans la poche. Il se souvenait qu'à l'ouest de la ville, près de l'autoroute menant en Jordanie, il y avait une gare routière. Maintenant que la situation était à peu près normale, elle avait dû recommencer à fonctionner. Il trouverait un moyen de transport pour se rendre à Damas, bus ou taxi collectif. Il avait récupéré sa carte d'identité et, avec un peu d'argent, il arriverait bien à se faufiler en Syrie.

C'est bien le diable si, à Damas, il ne trouvait pas la trace de ses anciens chefs. Là-bas, il pourrait se rendre utile et ce serait moins dangereux qu'en Irak.



Wendy Fitzgerald débarqua au *Beit-al-Mamluka*, rayonnante, et se glissa à la table où se trouvaient déjà Malko et Tamara.

– Ça y est ! annonça-t-elle, Ranzi Al-Ashari a été libéré ce matin. Apparemment, il ne se doute de rien, mais il va falloir qu'il nous soit vraiment utile, parce que le Pentagone hurle que nous sommes des traîtres. Il avait une bonne option sur Guantanamo.

– Comment cela va-t-il se passer ? demanda Malko.

– Il a été pris en charge par une équipe de la station de Bagdad, expliqua l'Américaine. Des agents d'origine égyptienne qui pourront le suivre sans se faire remarquer. Ils ont ordre de le suivre partout où il va... Il n'y a plus qu'à prier. Mais, s'il reste à Bagdad ou dans le triangle sunnite, nous avons intérêt à remettre la main sur lui, sinon les militaires ne nous le pardonneront pas...

– Je vous invite à dîner, proposa Malko, Farida nous a indiqué un restaurant près d'ici, très sympa, paraît-il.

C'était aussi dans le vieux Damas. Une immense salle presque entièrement vide. Ils ne risquaient pas d'être écoutés ! Les deux baby-sitters de la chef de station s'installèrent près de l'entrée, sans même dissimuler leur artillerie.

Pour fêter la bonne nouvelle, ils commandèrent du vin local, le champagne étant inconnu dans ce genre de restaurant. Malko grillait de se remettre au travail. L'après-midi, ils étaient allés se promener



dans le souk, veillés par les baby-sitters américains, et probablement aussi par les invisibles *moukhabarats* syriens.

Le portable de Wendy Fitzgerald sonna au dessert, comme on leur apportait un gigantesque plateau de friandises, dattes confites, gâteaux, fruits confits... L'Américaine soupira :

– Si je *regarde* ça, je prends deux kilos.

Comme pour se moquer d'elle, Tamara se jeta dessus : mince comme un fil, à part sa poitrine aiguë, elle avait de la marge. Malko vit le visage de l'Américaine s'éclairer. Elle termina sa conversation et lança :

– Le taxi collectif qui a chargé Ranzi Al-Ashari vient de s'arrêter pour la nuit. Il sera là demain matin.

– Ceux qui le suivent ne pourront pas entrer en Syrie, remarqua Malko.

– C'est exact, confirma Wendy Fitzgerald. Avant de vous rejoindre, j'ai fait partir quatre de mes *case officers* pour Al-Taïf. Ils y seront dans la soirée et pourront prendre en compte le taxi arrivant de Bagdad dès qu'il entrera en territoire syrien. Ils disposent de deux véhicules et ce sont des Libanais sous contrat avec l'Agence. Ils se fondent donc parfaitement dans le paysage. Bien entendu, ils sont en contact permanent avec l'équipe « irakienne » et moi-même.

– Nous ignorons si Ranzi Al-Ashari ne va pas être pris en charge dès son arrivée en Syrie, remarqua Malko.

– Cela ne changera rien, affirma la chef de station. Mes hommes ne le lâcheront pas. J'ai mobilisé tous les gens dont je dispose pour cette affaire. Six autres agents interviendront sur Damas, s'il arrive jusqu'ici.

Malko aurait bien voulu être au lendemain. S'il arrivait, grâce à sa manip, à localiser l'ancien directeur de cabinet d'Oudei Hussein, il aurait fait un pas de géant.

Il régla et, au moment de sortir, Wendy Fitzgerald proposa :

– Si on allait boire un verre au bar du *Four Seasons* ? Je n'y suis pas encore allée.



Le bar du *Four Seasons*, vide à l'exception d'un barman nostalgique, était sinistre. Ils ne s'y attardèrent même pas et se séparèrent à la sortie.

– Dès que notre « client » est entré sur le territoire syrien, je vous appelle, promet Wendy Fitzgerald. De la frontière à Damas, il faut environ trois heures.

Malko se dit qu'il allait avoir du mal à s'endormir comme un bébé. Trop de tension nerveuse. Dès qu'ils furent dans la chambre du *Sham Palace*, Tamara s'appliqua à la faire baisser. Avec le seul remède qu'elle connaisse : une admirable fellation. Pour une fois, Malko ne participait pas entièrement, priant pour que sa manip fonctionne. Dans ce cas, Ranzi Al-Ashari allait les mener au trésor de Saddam Hussein aussi sûrement qu'un missile téléguidé.

## CHAPITRE XXIII

Planqués en contrebas de la route, sur une piste s'enfonçant dans le désert en direction du djebel, les quatre *field officers* de la CIA, répartis en deux véhicules, surveillaient la route en direction de l'est, à l'aide de puissantes jumelles. Quelques minutes plus tôt, leurs homologues venus de Bagdad leur avaient annoncé, *via* leur Thuraya sécurisé, que le taxi collectif à bord duquel se trouvait Ranzi Al-Ashari venait de se présenter au poste frontière d'Al-Taïf. Leur tâche à eux était terminée et ils allaient reprendre la route de Bagdad.

– *Here it comes*<sup>1</sup>, annonça Samir, le chef d'équipe.

Un gros 4 × 4 beige, une vieille Land Cruiser au châssis allongé, venait d'apparaître, doublant deux camions. Le véhicule passa devant eux, sans s'attarder. Avec leur capot levé et le cric sous une roue avant, les deux voitures ne constituaient qu'un spectacle banal en Syrie.

Ils attendirent un peu, refermèrent les capots et se lancèrent à la poursuite du 4 × 4 irakien. Sur cette route rectiligne, en plein désert, le risque de le perdre était minime et ils demeurèrent à bonne distance. Soudain, après avoir dépassé un embranchement menant à Palmyre, au nord, ils ne virent plus le 4 × 4 !

Accélération et jumelles ! Seule explication, le taxi collectif avait pris l'autre embranchement caché à leur vue par un mouvement de terrain. Deux options : filer vers Ayn-al-Baridah, le prochain village sur la route de Palmyre, ou continuer tout droit et attendre, juste avant l'embranchement en provenance de ce village. De toute façon, il n'y avait qu'une seule route pour Damas.

Samir choisit la seconde solution et après avoir parcouru une soixantaine de kilomètres, ils stoppèrent juste avant l'embranchement, à côté d'un marchand de dattes et de boissons installé sur le bas-côté de la route.

Une demi-heure plus tard, Samir annonça, les yeux collés à ses jumelles :

– Les voilà !

S'ils les avaient perdus, autant ne pas revenir à Damas ! Le taxi

collectif passa devant eux et ils reprirent la filature, beaucoup plus facile, car plus on approchait de la capitale, plus la circulation était intense. Après avoir traversé Dumayr, Samir décida d'appeler Wendy Fitzgerald. Il était près de onze heures et ils atteindraient le centre une demi-heure plus tard.



– Ils arrivent, tout s'est bien passé, annonça Wendy Fitzgerald à Malko. À Damas, deux voitures et un scooter vont les prendre en compte.

– Qu'est-ce que je fais ? demanda Malko, sur des charbons ardents.

– Rien, surtout ! recommanda l'Américaine. Nous ne savons pas ce que va faire Ranzi Al-Ashari. Or, les Irakiens d'ici vous connaissent. Je vous tiens au courant.

C'était difficile à vivre, mais Malko savait que l'Américaine avait raison. C'était déjà un miracle d'avoir pu amener Ranzi Al-Ashari jusqu'à Damas, ce serait trop bête de tout gâcher au dernier moment.



Ranzi Al-Ashari s'était fait déposer par le taxi collectif juste avant le Victoria Bridge, en face de l'immeuble verdâtre de l'hôtel *Semiramis*. À Bagdad, des amis sûrs lui avaient juré que c'était là, parmi les employés de la réception, qu'il avait une chance de trouver le contact menant à l'homme qu'il voulait retrouver, Abu Mustapha Adib.

À peine débarqué du taxi, il avait fait le tour des employés en service et l'un d'eux n'avait pas semblé étonné de sa demande, lui conseillant d'attendre sur place. Ranzi Al-Ashari s'était donc installé dans un petit café, à l'extérieur du *Semiramis*, face à la rue Al-Jabri.

Il y attendait depuis, en fumant un narghileh pour calmer son angoisse. Épuisé par le long voyage et les émotions de sa libération, il avait hâte de retrouver des amis sûrs. S'il n'y parvenait pas, il avait l'adresse d'un de ses cousins, perdu de vue depuis longtemps, mais ce n'était qu'un pis-aller. Il préférait son ancien chef.

S'il restait à Damas, il allait devoir survivre et ses deux cents dollars étaient déjà sérieusement entamés. D'abord le prix du taxi, quarante dollars, plus cinquante au poste frontière, car, bien entendu, il n'avait ni passeport ni visa, et la Syrie croulait déjà sous les réfugiés irakiens.

Heureusement que le chauffeur connaissait un des policiers de l'Immigration.

Il grignota quelques pistaches, pour tromper sa faim. Allait-on le contacter ?



– Ranzi Al-Ashari s'est fait débarquer devant le *Semiramis*, il a contacté plusieurs personnes et il se trouve en bas, dans un café, comme s'il attendait quelqu'un. Je vous rappelle.

Malko n'insista pas. Wendy Fitzgerald semblait parfaitement contrôler la situation. Mais, plus le temps passait, plus ses chances de succès semblaient fragiles. Ranzi Al-Ashari pouvait ne jamais entrer en contact avec son ancien chef. Ce ne ferait qu'un réfugié irakien de plus en Irak... Installée sur le lit devant la télévision, Tamara demanda :

– On ne bouge toujours pas ?

– Hélas, non, soupira Malko.

Il était, en plus, trop tendu pour avoir envie de batifoler avec la jeune Libanaise.



Ranzi Al-Ashari sentit son cœur s'emballer. Un gros 4 × 4 poussiéreux descendait lentement la rue Al-Jabri. Il s'arrêta juste en face du café où il se trouvait et la glace, côté passager, descendit lentement, lui permettant d'apercevoir l'homme assis à côté du chauffeur, un moustachu corpulent aux cheveux gris.

Il ne fallut que quelques secondes à Ranzi Al-Ashari pour reconnaître son ancien chef. Il se leva si brusquement qu'il renversa son narghileh et il traversa le trottoir en deux bonds, au moment où le passager du 4 × 4 descendait. Il se rua vers lui, l'étreignit, puis lui prit la main et la baisa.

Il était sauvé !



Embusqué de l'autre côté de l'avenue Shukrialal-Quatli, sous l'arche du pont Victoria enjambant le carrefour, le cameraman de la CIA filmait comme un fou, depuis que le 4 × 4 s'était arrêté en face du café où attendait Ranzi Al-Ashari. Un des occupants du véhicule était descendu, serrant dans ses bras l'homme qu'ils suivaient depuis Bagdad. Après une brève conversation, ils remontèrent tous les deux dans le véhicule qui s'engagea dans la rue Al-Thihad et tourna ensuite à droite, filant vers le sud, le long des murailles de la vieille ville.

Déjà, un autre véhicule de la CIA rendait compte de son itinéraire en temps réel. Le 4 × 4 atteignit la grande avenue Hafez-el-Assad et fila vers l'ouest.



Il était midi à la Breitling de Malko quand Wendy Fitzgerald appela pour la seconde fois.

– Ça y est ! annonça-t-elle. Abu Mustapha Adib lui-même est venu chercher notre client. Nous l'avons filmé. En ce moment, ils roulent en direction de l'ouest.

– Ne les perdez pas ! supplia Malko.

Il aurait donné n'importe quoi pour être dans la voiture suiveuse. Dans moins d'une heure, il saurait enfin où se cachait l'homme qu'il traquait depuis si longtemps.

– Venez me rejoindre à l'ambassade, suggéra la chef de station de la CIA, nous allons envisager l'étape suivante.

– J'arrive, accepta aussitôt Malko.

– Dépose-moi dans les souks, demanda Tamara, je vais traîner un peu. Quand tu as fini, tu m'appelles sur le portable.



Abu Mustapha Adib regardait pensivement Ranzi Al-Ashari se goinfrer de *keftas*, de galettes, de dattes et de thé. Ramassant les grains de riz avec ses bouts de galette qu'il enfournait à toute vitesse comme un affamé. Il le connaissait depuis quinze ans et lorsqu'il avait été prévenu de son arrivée par un de ses informateurs du *Semiramis*, il n'avait pas hésité à venir le récupérer lui-même. Ne serait-ce que pour l'identifier. Cela pouvait être un piège de la CIA. Il l'avait, heureusement, reconnu immédiatement. C'était la première fois depuis

des mois qu'un homme de son ancien univers ressurgissait. L'Irakien cessa enfin de manger et lui jeta un regard de reconnaissance.

– Je n'avais presque pas mangé depuis que je suis sorti du camp Victory, expliqua-t-il. J'avais tellement hâte de me mettre hors de portée des Américains.

– Pourtant, ils t'ont libéré, remarqua Abu Mustapha Adib.

– Bien sûr, mais j'avais l'interdiction de faire quoi que ce soit. Alors, je me suis dit qu'il fallait venir ici. On m'avait dit que tu étais à Damas. Que tu continuais à combattre ces chiens d'Américains. Il paraît que le raïs se bat aussi devant le tribunal comme un lion.

– C'est exact ! approuva Abu Mustapha Adib, il a beaucoup de courage, c'est un exemple pour nous tous. Maintenant, raconte-moi tout ce qui t'est arrivé. Comment tu as été arrêté, la vie là-bas et ta libération...

En bon *moukhabarat*, l'Irakien aimait bien tout vérifier par lui-même.

Ranzi Al-Ashari se lança dans le récit de son épopée. Rien que de très banal. Abu Mustapha Adib écoutait, attentif. Tout collait dans ce récit, de toute évidence sincère. Tous, sauf une chose. Pourquoi les Américains avaient-ils libéré Ranzi Al-Ashari ? Avec son passé, c'était vraiment étonnant. Il entreprit de questionner son compagnon sur les détails de sa libération et son ancien subordonné ne put que répéter ce qu'il avait déjà dit : des prisonniers étaient libérés, d'autres envoyés à Guantanamo, sans qu'on sache pourquoi.

Bien sûr, c'était une explication... Mais cela ne satisfaisait pas l'ancien dircab d'Oudei Hussein. Il y avait *forcément* une raison à cette étrange libération.

Laquelle ?

L'homme qu'il avait en face de lui était de bonne foi, mais cela ne suffisait pas à le tranquilliser.

Dans des circonstances normales, il ne se serait pas posé de questions. Mais, traqué par cet agent de la CIA, Malko Linge, il s'attendait à tout. Brutalement, il se demanda s'il n'était pas tombé dans un piège en allant chercher Ranzi Al-Ashari au *Semiramis*.

Il en était malade, d'angoisse et de fureur, et décida d'en avoir le cœur net. À l'entrée de Ya'Four, se trouvait l'unique station d'essence desservant la zone. Un des pompistes travaillait pour lui. Il avait pour instruction de signaler tous les véhicules suspects s'engageant dans

l'avenue Al-Rabia où se trouvaient les plus belles propriétés, dont la maison occupée par Abu Mustapha Adib.

– On va te donner une chambre, lança-t-il à Ranzi Al-Ashari. Repose-toi.

Lui-même enfila sa veste de cuir et ressortit, filant à la station-service. Dès qu'il l'aperçut, le pompiste s'approcha et le salua respectueusement.

– Tu m'as vu passer tout à l'heure ? demanda l'Irakien.

– Oui, bien sûr.

– Tu as vu une autre voiture ?

– Oui, pas longtemps après, une japonaise grise avec deux hommes.

– Tu as vu où elle allait ?

– Non. Ça devait être une erreur, parce qu'elle est repassée quelques minutes plus tard.

– *Choukran !* fit Abu Mustapha Adib d'une voix blanche.

Son intuition ne l'avait pas trompé : Ranzi Al-Ashari avait été instrumentalisé par la CIA qui gérait les libérations du camp Victory. Un seul homme pouvait avoir monté cette manip : Malko Linge, l'agent de la CIA qui le traquait ! Abu Mustapha Adib était dans une telle fureur qu'il rata l'entrée de la villa et dut reculer en marche arrière.

Écumant, il se rua à l'intérieur et s'enferma dans son bureau. Ses pensées s'entrechoquaient sous son crâne sans qu'il arrive à dégager une ligne de pensée claire. Il devait partir de l'hypothèse la plus pessimiste, mais aussi la plus probable. Aucun véhicule étranger ne venait dans le coin. Donc, c'était presque sûrement une voiture espion qui l'avait suivi depuis le *Semiramis*.

Ce qui signifiait que les Américains connaissaient désormais l'emplacement de sa base. Donc, ils en déduiraient que ce qui restait du trésor de guerre de Saddam Hussein s'y trouvait aussi et feraient tout pour le récupérer. Certes, il ne craignait pas une opération commando américaine que les Syriens ne toléreraient pas. Mais l'Amérique avait des moyens de pression sur la Syrie. Contre une vraie contre-partie, par exemple la mise en cause du gouvernement alaouite dans le meurtre de Rafic Hariri, les Syriens pouvaient très bien « confisquer » les centaines de millions de dollars qu'Abu Mustapha



Adib détenait, faisant d'une pierre deux coups.

Ils faisaient plaisir aux Américains et ils s'approprièrent un *très* gros magot. Connaissant leur rapacité, c'était une hypothèse tout à fait plausible.

Il fallait donc évacuer ce trésor, avant qu'il ne soit trop tard. Ce qui était un peu tomber de Charybde en Scylla. En effet il ne pouvait aller qu'en Irak, où les Américains, grâce à leurs drones, à leurs satellites, à leurs hélicos, surveillaient tout. Cependant, un risque éventuel était préférable à un risque certain.

Ce transfert supposait deux conditions : un très gros camion et l'assistance du *Moukhabarat* syrien pour le passage de la frontière. Ce qui coûterait encore de l'argent. Il allait donc, tout de suite, s'atteler à résoudre ces deux problèmes. Au moment de se mettre en route, il fut brutalement submergé de haine pour le responsable de tous ces problèmes : Malko Linge, l'agent de la CIA. L'idée de le laisser derrière lui, vivant, le rendait malade !

Désormais, il n'avait plus à ménager ses contacts, dans son optique de retour en Irak. Il devait donc régler ses comptes avant de quitter la Syrie et le plus tôt serait le mieux.

Déchaîné, il gagna la pièce où travaillait Omar Abdullah Ali, le responsable de sa sécurité personnelle.

– Omar, dit-il, j'ai un travail urgent pour toi.

Il lui expliqua ce dont il s'agissait. Grâce à la filature des taxis, les Irakiens savaient toujours où se trouvait cet agent de la CIA. Les ordres étaient simples : le tuer le plus vite possible, dès que ce serait possible.

Omar Abdullah Ali écouta attentivement puis se leva. Il appela deux de ses hommes qui se reposaient dans la pièce voisine et passa un blouson de cuir sur sa *dichdacha* blanche. Né bédouin, il continuait à s'habiller traditionnellement. Avec sa masse de cheveux frisés et son nez de perroquet, il ressemblait à un oiseau de proie, dont il avait la férocité.

Dix minutes plus tard, après avoir localisé sa « cible » qui se trouvait encore au *Sham Palace*, il quitta la villa en compagnie de ses deux hommes munis de pistolets équipés de silencieux. Il s'agissait d'une exécution discrète, pas d'une démonstration de force. Il s'était promis de ne revenir à Ya'Four qu'une fois sa mission accomplie.

Tuer un Américain ou un allié des Américains était toujours une grande satisfaction.

---

1. Il arrive.

## CHAPITRE XXIV

– Abu Mustapha Adib se trouve à la villa Sukkar, dans Al-Rabia Street, à Ya'Four, annonça Wendy Fitzgerald. C'est une très grosse propriété entourée de hauts murs, protégée par des caméras, et isolée.

– Bravo ! exulta Malko. Vous avez fait un travail formidable.

La chef de station de la CIA lui lança un regard trouble comme si, à la satisfaction professionnelle, se mêlait autre chose.

– Merci, dit-elle, mais je n'ai fait que mon job.

Vêtue d'un chemisier blanc soulignant sa forte poitrine, avec une jupe grise aux genoux et de courtes bottes moulantes, elle était très sexy. Comme si le regard de Malko posé sur elle la troublait, elle proposa :

– Mes hommes ont filmé. Voulez-vous voir à quoi cela ressemble ? Tout est sur mon ordinateur.

– Bien sûr !

Elle fit le tour du bureau et alluma son ordinateur. Après quelques manipulations, les premières images apparurent. Une autoroute déserte filant vers des montagnes bleuâtres, puis une plaine et une longue avenue rectiligne dont on ne voyait pas le bout. Malko aperçut un panneau filmé au passage, indiquant Al-Rabia Street.

Ensuite, c'était une succession de terrains vagues, de maisons énormes en construction ou de luxueuses propriétés, sur des kilomètres. À part une station d'essence au début, pas un magasin, pas un centre commercial. Pas un policier non plus. On était au milieu de nulle part.

Malko, debout derrière Wendy Fitzgerald, respirait son parfum. Ils se touchaient presque. Il s'aperçut, tout à coup, qu'il avait la bouche sèche.

Le film s'arrêta sur une image fixe. Une grille noire, flanquée de colonnes, protégeant une grosse demeure blanche de deux étages, avec des terrasses.

– Voilà la villa Sukkar, annonça Wendy Fitzgerald, d'une voix qui sembla à Malko très légèrement altérée.

Il réalisa que leurs corps se frôlaient et que l'Américaine ne semblait pas s'en formaliser. Soudain, saisi d'une pulsion irréprouvable, il referma les mains sur les seins lourds de la chef de station, se collant en même temps à elle.

Elle ne réagit d'abord pas. Seul, un léger soupir s'échappa de sa bouche, puis sa croupe se cambra un peu, s'incrétant contre Malko. Ce mouvement infinitésimal balaya ses inhibitions. Ses mains coururent sur les seins qu'il emprisonnait et son sexe se dressa en quelques secondes, irrigué par un flot de sang. Sans se retourner vers lui, Wendy Fitzgerald attrapa un bloc et un stylo, puis écrivit quelques mots qu'elle plaça sous le regard de Malko.

« Attention ! Ce bureau est sonorisé ! »

Malko était déjà en train de remonter sa jupe, heureusement moins serrée qu'elle le paraissait. Il aperçut un boxer-short de satin blanc, le tira vers le bas. Le temps de se défaire, il courba légèrement Wendy Fitzgerald en avant et, presque sans tâtonner, embrocha jusqu'à la garde un sexe déjà inondé. Son boxer-short entravant ses chevilles, Wendy Fitzgerald, les mains à plat sur le bureau, se cambra le plus possible pour aider Malko à la prendre.

La sonnerie du téléphone les fit sursauter tous les deux. Comme une somnambule. L'Américaine répondit, d'une voix presque normale, le sexe de Malko tout entier dans son ventre. Dès qu'elle eut raccroché, il la prit par les hanches et se mit à la labourer de grands coups de reins, jusqu'à ce qu'il se répande en elle.

La jeune femme haletait, il la vit se mordre les lèvres pour ne pas crier.

Il se retira lentement et, aussitôt, elle remonta son boxer-short, rabassa sa jupe et se retourna, de la joie plein les yeux, pour un baiser rapide. Ensuite, elle écrivit sur la même feuille : « C'était extrêmement excitant. »



– Que comptez-vous faire maintenant ?

Wendy Fitzgerald semblait avoir oublié leur intermède sexuel et se concentrait à nouveau sur le travail, assise en face de Malko.

– Je vais réfléchir, répondit-il, car il faut agir vite. Pour l'instant, je n'ai pas de solution miracle. À propos, avez-vous eu la réponse de la station de Beyrouth au sujet d'Ayoub Chok, le kamikaze ?

– Non, pas encore, reconnu Wendy Fitzgerald.

– Relancez Beyrouth, insista Malko. Si c'est vraiment cet Irakien qui conduisait le Mitsubishi utilisé pour l'attentat contre Hariri, cela nous donnerait un levier sur les Syriens. Car on aurait ainsi la preuve de leur participation à cet assassinat. Or, si nous n'obtenons pas la coopération des Syriens, nous avons peu de chances d'arracher ce trésor à Abu Mustapha Adib.

– Les Syriens ne marcheront pas, objecta l'Américaine.

– Il ne faut jamais dire « jamais », corrigea Malko. Les seuls combats perdus à coup sûr sont ceux qu'on ne livre pas.

– O.K., j'appelle Beyrouth.

– Je vous recontacte dans la journée, dit Malko, mettez-leur la pression.

Joseph attendait sagement, en face de l'ambassade. Il appela Tamara. Elle se trouvait toujours dans les souks. Ils se donnèrent rendez-vous devant la mosquée Omeiad. Il pensa soudain au Webley prêté par le vieil antiquaire : c'était l'occasion de le lui rendre. Il se trouvait dans la boîte à gants de l'Escort.

– On va au souk, dit-il à Joseph.

Il se sentait désormais tout près du but. Mais pour arriver à ce qu'il voulait, il avait besoin des Syriens. Et ça, ce ne serait pas facile.

Il retrouva Tamara Terzian en train de prendre le soleil sur les marches de la mosquée en face d'une boutique de faux pashmina.



Omar Abdullah Ali n'arrivait pas à croire à sa chance. Après avoir retrouvé, grâce au faux taxi suivant l'agent de la CIA, l'Escort bleue, il ne voyait pas la moindre trace de protection ! De l'ambassade US, sa cible avait gagné les souks où il avait rejoint une femme rousse et ils se promenaient. Ni Américains ni Syriens dans les parages. Cependant, il se méfiait de ces derniers. Les *moukhabarats*, aguerris aux filatures, avaient l'art de se fondre dans la foule.

Ses deux complices suivaient, à quelques mètres derrière lui. Il décida d'attendre que l'agent de la CIA entre dans une boutique pour l'abattre à l'intérieur. Ce qui se remarquerait moins. Au bout de dix minutes de filature, il eut une fausse joie : la femme qu'il avait

rejointe venait d'entrer dans une échoppe de tissus. Hélas, sa cible resta dehors au soleil. Ils approchaient du souk des bijoux et la foule était de plus en plus compacte.

Le souk de l'or offrait une excellente possibilité de frappe, car une galerie transversale, moins fréquentée, permettait de s'enfuir facilement.



Tout en balayant d'un regard distrait les vitrines scintillantes d'or et d'argent, Malko n'arrivait pas à détacher son esprit de son dernier défi. Arracher à Abu Mustapha Adib le trésor de guerre de Saddam Hussein.

Tamara Terzian commençait à se lasser de regarder des bijoux tous strictement semblables.

– On rentre ! proposa-t-elle.

– Je rends son revolver à ton ami Georges et on y va, dit Malko.

Ils n'étaient plus qu'à quelques mètres de la boutique du vieil antiquaire syriaque.

Tamara pénétra la première dans l'échoppe et le vieux Georges l'accueillit d'un sourire chaleureux. Malko sortit le Webley de sa ceinture et le posa sur le comptoir.

– Merci de votre prêt, dit-il. Vérifiez les cartouches, car je crois qu'elles ne sont plus bonnes.

L'antiquaire remit l'arme dans un tiroir. Tamara était en train de farfouiller dans le fouillis de la boutique, à la recherche d'un improbable trésor, quand Malko remarqua un homme planté devant la porte. Une tête d'oiseau de proie, avec un grand nez et des yeux enfoncés, habillé bizarrement d'un blouson de cuir passé sur une dichdacha blanche. Ce qui le frappa, c'est que cet inconnu ne regardait pas la vitrine, mais le fixait *lui*.

Instantanément, il sentit le danger. L'homme tranchait avec les badauds du souk. Son regard était dur, figé. Tandis que Malko l'observait, il fut rejoint par deux jeunes gens. Plantés en face de la boutique, ils semblaient se concerter.

Le poulx de Malko grimpa en flèche. Tamara ne s'était rendu compte de rien. Il se tourna vers Georges.

– Il y a une autre sortie ?

Le vieil antiquaire lui jeta un regard surpris.

– Non, pourquoi ?

– Les trois hommes dehors, je n’aime pas leur allure.

Le vieil antiquaire jeta un regard en direction des trois inconnus, toujours arrêtés en face de la boutique.

– Vous voulez que j’appelle le *Moukhabarat* ? suggéra l’antiquaire. C’est vrai, ils ne ressemblent pas à des clients.

Le frère de Georges surgit des tréfonds de cette caverne d’Ali Baba et proposa des cafés. Georges, aussitôt, l’interpella en arabe.

– Il y a le trou qui permet de passer dans l’entrepôt derrière, répondit l’autre en anglais, mais il y a des tas de choses devant.

Les artères de Malko charriaient maintenant des flots d’adrénaline. Les trois inconnus, dehors, ne bougeaient toujours pas.

– Dégageons cette ouverture, suggéra-t-il.

Il gagna l’arrière-boutique avec le frère de Georges. Une vraie caverne d’Ali Baba. Des meubles, des objets en cuivre, des lampes, des panneaux de bois sculptés. À deux, ils entreprirent de déplacer l’incroyable bric-à-brac, dans un nuage de poussière. De temps à autre, Malko jetait un œil vers la rue : les trois inconnus inquiétants étaient toujours là.



– Ils sont en train d’appeler la police, chuchota Omar Abdullah Ali. *Yallah !* Ils ne peuvent pas s’enfuir. Toi, Mahmoud tu restes dehors.

Toutes les boutiques du souk étaient faites sur le même modèle. D’étroits couloirs sans sortie de secours, protégés par des murs épais.

L’Irakien appuya sur le bec-de-cane et poussa la porte.

Georges leva les yeux lorsque les deux hommes pénétrèrent dans l’échoppe et sentit tout de suite que quelque chose clochait.

Il demanda poliment en arabe ce qu’ils cherchaient : des bijoux, des objets, des meubles ?

Les deux hommes regardaient autour d’eux, visiblement surpris de ne pas voir Malko et Tamara.

– Tu n’avais pas des clients ici ? demanda Omar Abdullah Ali.

Georges avait déjà plongé la main dans son tiroir et serrait la crosse du Webley.

– *La*, fit-il, sèchement. *Rouh*<sup>1</sup>.

Soudain, l'Irakien, en s'avancant un peu, découvrit l'énorme caverne d'Ali Baba et comprit. Ramenant sa main droite derrière son dos, il saisit le pistolet coincé dans sa ceinture et s'apprêta à foncer vers le fond de l'échoppe.

Sans voir que Georges le visait avec le Webley. Le vieil antiquaire n'hésita pas. Dans une autre vie, il avait connu quelques épisodes violents.

La détonation du Webley claqua dans la petite boutique comme un coup de canon. La dernière cartouche était bonne. Frappé en pleine colonne vertébrale, Omar Abdullah Ali s'effondra avec un hurlement, lâchant son pistolet.

Aziz, son complice, se trouva nez à nez avec le canon du Webley qui lui parut énorme. Le vieil antiquaire avait l'air féroce. Il se dit que, le temps de saisir son pistolet, l'autre allait le foudroyer avec sa vieille pétoire.

D'un seul élan, il fonça vers la porte et s'enfuit, détalant aussitôt dans le souk, suivi par Mahmoud.

Omar Abdullah Ali se tordait sur le sol de la boutique en gémissant. Le vieux Georges surgit dans le souk, brandissant son Webley et hurlant comme une sirène, ameutant les autres marchands, qui, au mot de « voleur », jaillirent à leur tour de leurs échoppes. Certains avec des couteaux, d'autres des bâtons, et même une hache. Ils se bousculèrent dans l'échoppe du vieil antiquaire et le marchand à la hache la planta dans le dos du blessé, accélérant considérablement son agonie.

C'était la curée.

Tamara et Malko surgirent de l'arrière-boutique. Inutile de dégager, désormais, l'ouverture de secours.

Deux policiers en casquette plate déboulèrent à leur tour, et Georges raconta comme il avait été attaqué par un voleur et l'avait tué. À son tour, un *moukhabarat*, qui traînait dans le coin, débarqua et se pencha sur le mort. Lorsqu'il vit le pistolet équipé d'un silencieux, il se dit que ce n'était pas une arme de voleur et l'empocha.

D'ailleurs, il n'y avait jamais de vol dans les souks. Le régime alaouite se faisait une gloire d'avoir beaucoup réduit la criminalité



non politique, sévèrement réprimée.



Tamara tremblait convulsivement, tétanisée, tandis qu'elle et Malko se frayaient un chemin dans le souk.

– Tu crois qu'ils voulaient vraiment nous tuer ? demanda-t-elle.

– Moi, sûrement. Je t'avais dis que c'était dangereux de m'accompagner.

Elle se serra furtivement contre lui.

– C'est vrai, j'ai eu très peur, mais je ne regrette pas d'être venue.

Joseph était là où ils l'avaient laissé. Ils se laissèrent tomber dans la Ford Escort, vidés.

– On retourne à l'ambassade américaine, dit Malko.

Maudissant son imprudence. Il n'aurait pas dû aller au souk sans baby-sitters. Sans Georges et la dernière cartouche de son vieux Webley, lui, au moins, serait mort. Il se demanda si Abu Mustapha Adib avait encore tenté de le tuer parce qu'il avait découvert qu'il était localisé, ou simplement à titre préventif. Lorsqu'ils pénétrèrent dans le bureau de la chef de station de la CIA, Wendy Fitzgerald ne laissa même pas le temps à Malko de raconter ce qui venait d'arriver.

– J'ai la réponse de Beyrouth depuis dix minutes ! lança-t-elle. Lisez.

Il parcourut le texte, établi par la station de la CIA de Beyrouth et le FBI. Après examen attentif de la photo récupérée par Malko, trois conclusions s'imposaient :

Le véhicule sur la photo était exactement semblable à celui utilisé pour l'attentat contre Hariri.

Le jour de cet attentat, le Premier ministre irakien était effectivement à Beyrouth en visite officielle.

En ce qui concernait Ayoub Chok, la seule façon de l'identifier positivement comme étant le conducteur du fourgon Mitsubishi était de comparer l'ADN des vingt-huit restes humains du conducteur pulvérisé dans l'explosion, restes détenus par les FSI libanaises, avec l'ADN d'un membre de la famille du kamikaze supposé. La station de la CIA de Bagdad, avertie, avait lancé le processus.

Malko rendit le document à Wendy Fitzgerald.

- Je crois que nous avons une bonne chance, désormais, de récupérer ce trésor, dit-il.
  - Comment ? demanda l'Américaine.
  - En jouant au poker, fit Malko.
- 

1. Fous le camp.

## CHAPITRE XXV

Abu Mustapha Adib renvoya d'un geste las Mahmoud et Aziz, les deux hommes emmenés par Omar Abdullah Ali pour liquider l'agent de la CIA. Il n'en pouvait plus des mauvaises nouvelles ! Une fois de plus, un de ses meilleurs éléments s'était fourvoyé. Tué par un marchand du souk de 78 ans ! C'était consternant.

Le seul point positif de l'affaire était la non-implication de sa cible. Le colonel Ramadan ne pourrait rien lui reprocher et cela tombait bien : il allait avoir besoin de lui. Comme un marin qui devine le gros temps derrière une mer plate, Abu Mustapha Adib sentait venir de gros problèmes, de plus en plus persuadé que Ranzi Al-Ashari lui avait été envoyé par la CIA. Laquelle connaissait désormais sa planque. Ce qui impliquait une opération lourde, mise sur pieds par la Centrale de renseignements américaine.

L'Irakien se sentait nu comme un nouveau-né et tout aussi vulnérable. Il lui restait probablement très peu de temps pour mettre à l'abri le trésor de guerre dont il était responsable. Cela serait le sujet de son dîner avec le colonel Ramadan, à leur restaurant favori, *l'Elissar*. Il avait senti une certaine réticence dans la voix de l'officier syrien lorsqu'il l'avait invité, un peu plus tôt dans la journée, ce qui ne présageait rien de bon.



Wendy Fitzgerald, après l'allusion de Malko à une partie de poker, le regarda, bouche bée.

– Je ne comprends pas, avoua-t-elle. De quelle partie de poker parlez-vous ?

– C'est très simple, expliqua Malko. J'ai besoin d'un contact direct – une rencontre – avec Assef Chawkat. Êtes-vous en mesure de l'organiser, très vite ?

L'Américaine prit quelques instants de réflexion et finit par dire :

– Oui, je pense, si je lui dis que c'est pour un motif grave. Mais s'il y a une incidence politique, je dois en référer au chargé d'affaires.

– Pas de problèmes, assura Malko, je vais baliser de ce côté-là.

– Que voulez-vous dire à Chawkat ?

Malko sourit.

– Je veux lui proposer un deal. Il nous aide à récupérer le trésor de Saddam et nous ne faisons pas état de l'implication syrienne dans le meurtre de Rafic Hariri.

Wendy Fitzgerald haussa les sourcils.

– Mais cette implication n'est pas prouvée...

– Comment ! fit semblant de s'insurger Malko. Nous savons que le kamikaze qui conduisait le véhicule piégé est venu d'Irak et a été récupéré par le *Moukhabarat* syrien, qui lui a fait croire qu'il allait assassiner le Premier ministre irakien en visite officielle au Liban.

– Attendez ! protesta Wendy Fitzgerald, nous n'avons pas encore identifié *positivement* Ayoub Chok, comme étant ce kamikaze ! Ce n'est encore qu'une supposition. Les tests ADN sur sa famille vont prendre un certain temps.

Malko fixa l'Américaine avec un sourire froid.

– *Nous* le savons. Pas les Syriens. Or, nous possédons assez d'éléments matériels authentiques, comme la photo d'Ayoub Chok à côté du fourgon Mitsubishi, le récit de son arrivée à Damas, la lettre qu'il a écrite, pour que les Syriens nous croient sur ce dernier point.

– *My God !* soupira l'Américaine, je n'aurais jamais pensé à une manip aussi vicieuse !

– Attendez ! reprit Malko. Il faut que la station de Bagdad confirme officiellement à celle de Beyrouth l'identification positive d'Ayoub Chok. D'urgence. De façon que le chef de station de Beyrouth, Christopher Stafford, en fasse part au général Rifi, le chef des Forces de sécurité intérieures libanaises. Comme ce dernier est entouré d'officiers pro-syriens, ils vont se précipiter pour annoncer la catastrophe à leurs « traitants » syriens. Donc, si tout se passe bien, lorsque je rencontrerai Assef Chawkat, il sera *déjà* convaincu que ce que je lui dis est vrai !

Wendy Fitzgerald lui jeta un long regard où l'admiration se mêlait à quelque chose de plus ambigu...

– Vous êtes diabolique ! dit-elle. Mais *qui* va forcer la station de Bagdad à entrer dans cette manip ?

Sans la présence de Tamara, elle se serait sûrement fait prendre sur

un coin de bureau, pour la seconde fois de la journée.

– Vous allez m’installer une liaison sécurisée avec la Maison Blanche, réclama Malko. Frank Capistrano est le seul à pouvoir imposer cette manip à l’Agence. Il le fera. Porter Goss, le nouveau patron de Langley, lui mange dans la main.

– Prenez un café, je m’occupe de la liaison, promet Wendy Fitzgerald, avant de sortir du bureau.



Le colonel Ramadan faisait la gueule. Et ce n’était pas seulement l’ambiance sinistre du restaurant vide, combattue par les courbettes du personnel.

– À cause de toi, lança-t-il à Abu Mustapha Adib, je risque de gros ennuis. Le docteur Chawkat est furieux de tes tentatives d’éliminer cet agent des Américains. Il a trouvé un prétexte pour me mettre sur la touche, en me donnant une mission impossible. Je sais comment ça va se passer : on va me confier un poste plus élevé, non stratégique et, dans quelques mois, on me mettra à la retraite, ou...

Il laissa sa phrase en suspens. Les jeunes retraités se suicidaient beaucoup en Syrie... Abu Mustapha Adib était atterré. Tout ce qu’il avait projeté de demander à son ami tombait à l’eau. L’autre ne pensait plus qu’à sauver sa peau, et il ignorait combien de temps il pourrait encore lui servir. Il fallait donc faire vite.

– *Ya habibi*, dit-il chaleureusement, je te demande pardon, mais je vais t’offrir une compensation. Quelque chose qui assurera ton avenir et celui de ta famille.

Le colonel Ramadan lui jeta un coup d’œil méfiant.

– Comment ?

L’Irakien, brusquement, rayonnait. Il se pencha à travers la table :

– La situation devient trop tendue ici. Je vais fermer la maison et quitter la Syrie.

– Pour aller où ?

– Dans mon pays. Les Américains sont en train d’évacuer de nombreuses positions. Ils veulent en confier la surveillance à l’armée irakienne. Ils ne gardent plus que quelques grosses bases, à proximité

des grandes villes, à partir desquelles ils mèneront des opérations coup de poing, en hélico ou avec l'aviation.

– Tu es sûr de cela ? demanda avec étonnement le colonel syrien.

– Certain, confirma Abu Mustapha Adib. Nous avons d'excellentes sources au sein de la nouvelle armée irakienne. Les Américains viennent de lui transférer le contrôle de la région de Tikrit. C'est là que j'ai décidé de me replier.

Le colonel Ramadan eut un sourire amer.

– Tu t'en vas et tu me laisses dans la merde ! Le docteur Chawkat veut me punir pour ce qui est arrivé, pas pour l'avenir.

– *Habibi*, je ne te laisse pas dans la merde ! protesta l'Irakien. Tu as toujours été un ami fidèle et je vais te récompenser. Tu sais que j'ai pas mal d'argent qui appartient au mouvement.

– Dans les cinq cents millions de dollars, laissa tomber le colonel syrien. Tu as retiré tout l'argent viré à la Bank of Syria. Plus ce que tu as ramené de Beyrouth par la route.

– Un peu moins, se défendit l'Irakien. Comme tu le penses, je vais emmener cet argent. Et là, j'ai besoin de ton aide.

Le colonel Ramadan se raidit.

– Tu ne crois que je ne suis pas assez dans la merde !

Abu Mustapha Adib avait gardé le meilleur pour la fin. Il posa sa main poilue et ridée, aux ongles incarnés, sur le bras de son vis-à-vis.

– *Habibi*. Je te donne trente millions de dollars en cash pour que tu sécurises mon départ jusqu'à la frontière irakienne. Avec cet argent, tu peux mettre ta famille à l'abri, et même quitter le pays.

Le colonel syrien, assommé par l'énormité de la somme, demeura silencieux. C'était une offre qu'il ne pouvait pas refuser. Toutefois, pour la forme, il protesta.

– Ça va être très difficile, je ne peux pas tout faire moi-même, il va fal...

L'Irakien le coupa.

– *Habibi* ! C'est *ton* problème. Je veux que tu me sécurises le parcours de Ya'Four à Al-Taïf, y compris le passage de la frontière, vis-à-vis de tes gens et des Américains. J'ai décidé de tout mettre dans un semi-remorque. À l'exception de tes trente millions de dollars qui se trouveront avec un de mes hommes dans un autre véhicule qui suivra

le camion.

– Où seras-tu ?

– Dans le camion, bien sûr. Dès qu'il aura franchi la frontière, je resterai avec toi et tu repartiras avec ton argent. *Inch'Allah*, peut-être nous reverrons-nous un jour, mais je sais que j'aurai fait un ami heureux.

C'était beau comme un conte de fées.

Le colonel Ramadan recherchait où se trouvait le piège. Peu à peu, il se convainquit qu'il n'y en avait pas. L'Irakien prenait simplement une police d'assurance. Ce qu'il savait de la situation en Irak confirmait ce que venait de lui apprendre son interlocuteur. Les Américains resserraient leur dispositif. Dans la région de Tikrit, acquise à Saddam Hussein, Abu Mustapha Adib serait en sécurité.

– Quand veux-tu partir ? demanda-t-il.

– Dès que tu auras sécurisé le parcours. J'aurai une escorte d'une trentaine d'hommes.

Cette précision avait pour but de faire comprendre à son ami et partenaire qu'il ne fallait pas avoir de mauvaises pensées. Le colonel Ramadan fit rouler une boulette de pain entre ses doigts. Convaincu, il releva la tête.

– Je dois m'assurer la coopération de certaines personnes, tu sais, *habibi*, je ne suis que colonel du *Moukhabarat*. À Al-Taïf, il y a des douaniers et des militaires. S'ils sentent le sang, ils vont devenir dangereux. Il faut compter sur des gens sûrs.

– *Mektoub* ! lança l'Irakien. Quand me donnes-tu ta réponse ?

– Dans deux jours.

Abu Mustapha Adib abandonna une liasse de livres syriennes sur la table et ils sortirent ensemble, s'étreignant ensuite dans la ruelle sombre.

– *Inch'Allah* ! À après-demain, dit l'Irakien.



Il faisait nuit noire lorsque Tamara Terzian et Malko ressortirent de l'ambassade américaine. La liaison sécurisée avec Washington avait été facile à mettre en place, mais Frank Capistrano était injoignable. Il avait fallu patienter plus de deux heures avant de pouvoir enfin lui

parler.

Malko était satisfait : tout était calé. La station de la CIA de Bagdad, dès le lendemain matin, allait expédier le faux rapport sur l'ADN du kamikaze à celle de Beyrouth, qui le répercuterait immédiatement sur les Libanais.

Le chargé d'affaires américain à Damas savait qu'un contact important allait être pris entre Wendy Fitzgerald et Assef Chawkat.

C'était désormais une course contre la montre, car Malko était persuadé qu'Abu Mustapha Adib, en possession du trésor de Saddam, allait bouger très vite.

Cette fois, une Ford blindée de l'ambassade américaine pleine de baby-sitters roulait derrière l'Escort bleue de Joseph. Tamara et Malko retournaient au *Sham Palace*. Les dés étaient jetés, il n'y avait plus qu'à attendre.



Wendy Fitzgerald mourait de faim : elle n'avait même pas eu le temps de dîner. Elle était en train de regarder dans son réfrigérateur ce qu'elle pouvait trouver pour se sustenter lorsque son portable non sécurisé sonna.

– *Aiwa* ? répondit la jeune femme.

– Vous avez demandé à joindre le docteur Chawkat d'urgence, dit une voix inconnue. Je vous le passe.

Avant de quitter l'ambassade, Wendy Fitzgerald avait joint le directeur de cabinet du responsable de l'*Idarat-al-Amm Al-Amm*, demandant un contact urgent avec lui.

– Mistress Fitzgerald ? Vous avez cherché à me joindre ?

– C'est exact, docteur Chawkat, j'aurais besoin de vous rencontrer très vite avec notre *case officer* Malko Linge, pour une question de la plus haute importance.

Il y eut d'abord un long silence, puis le Syrien proposa d'une voix égale :

– Je crois que nous sommes voisins. Pouvez-vous venir chez moi dans une demi-heure ? Nous n'en aurons pas pour longtemps, n'est-ce pas ?



– Non, je ne crois pas, assura Wendy Fitzgerald. Nous serons là.



Tamara Terzian et Malko étaient en train de dîner au restaurant tournant du *Sham Palace*. Sa rotation très lente permettait de voir toute la ville en une heure. De nuit, Damas était presque séduisante. Même les bidonvilles lépreux couvrant les collines encerclant le centre scintillaient gaiement comme des lucioles. Son portable sonna comme ils allaient commander des cafés. Malko sentit son cœur pomper de l'adrénaline dans ses artères en reconnaissant la voix de Wendy Fitzgerald.

– La personne que vous souhaitez rencontrer est disposée à nous recevoir tout à l'heure, à dix heures trente, annonça l'Américaine. Est-ce possible pour vous ?

Malko baissa les yeux sur les aiguilles lumineuses de sa Breitling : dix heures cinq. Les Syriens réagissaient vite. Presque trop vite, parce que la seconde partie de sa manip n'était pas encore en place. Mais il fallait y aller.

– J'arrive, dit-il.

– Où vas-tu ? demanda Tamara, fascinée par le paysage qui défilait à travers les baies vitrées à la vitesse d'un glacier.

– À un rendez-vous *très* important auquel je ne peux malheureusement pas t'emmener, précisa-t-il. Fais-toi très belle en m'attendant, parce que, si Dieu est de mon côté, j'aurai très envie de fêter ça.

## CHAPITRE XXVI

Assef Chawkat les attendait à l'entrée d'un salon plongé dans la pénombre. Glacial comme un sphinx, le cheveu noir et abondant, raie sur le côté, deux grandes rides autour de la bouche. Il s'inclina légèrement devant Wendy Fitzgerald et serra la main de Malko, entraînant ensuite ses visiteurs jusqu'à un canapé en L.

– Vous avez demandé à me rencontrer d'urgence, dit-il en très bon anglais. De quoi s'agit-il ?

Malko prit le dossier qu'il avait préparé avec la chef de station et le lui tendit :

– Docteur Chawkat, dit-il, je souhaite que vous preniez connaissance de ces documents et de la synthèse qui les accompagne. En ayant à l'esprit qu'il ne s'agit aucunement d'une manœuvre hostile. Bien au contraire, ce serait plutôt un test de rapprochement.

Wendy Fitzgerald et Malko retinrent leur souffle pendant que le Syrien prenait connaissance du dossier. D'abord, l'affaire du kamikaze, et ensuite, l'histoire du trésor de Saddam Hussein. Lorsqu'il eut terminé de lire, Assef Chawkat reposa le dossier sur la table basse et se tourna vers Malko, impassible comme un joueur de poker.

– Que voulez-vous, monsieur Linge ?

Malko le lui expliqua de façon précise, mais succincte. Assef Chawkat demanda aussitôt :

– Cette conversation engage-t-elle le gouvernement américain ?

– Si votre réponse est positive, répondit Malko, nous téléphonerons *ensemble* à quelqu'un qui pourra vous le garantir, M. Frank Capistrano, *Special Advisor for Security* à la Maison Blanche. C'est un homme de parole.

Le Syrien se leva. L'entretien n'avait pas duré cinq minutes.

– Très bien. Je vous donne ma réponse demain. C'est moi qui vous contacterai.

Il les raccompagna jusqu'au perron de la villa et ils se retrouvèrent

dans la rue sombre. Wendy avait garé sa voiture un peu plus loin, dans Al-Walid, comme Malko.

– Il n’y a plus qu’à attendre, conclut celui-ci.

Lorsqu’il retrouva Tamara Terzian au *Sham Palace*, elle était en peignoir. Espièglement, elle l’ouvrit, révélant une guêpière d’un blanc virginal, à laquelle étaient accrochés des bas noirs.

– Tu ne m’en veux pas ? dit-elle, je n’avais pas de bas clairs...

C’était vraiment le repos du guerrier.



Depuis six heures du matin, il régnait une activité fébrile dans l’immense garage en sous-sol de la villa Sukkar, transformé en chambre forte provisoire. Une demi-douzaine d’hommes d’Abu Mustapha Adib, triés sur le volet, emballaient dans des feuilles de plastique noir des blocs de liasses de dollars, les numérotant, afin qu’on ignore le contenu de ces étranges ballots. Dès sept heures, l’Irakien était parti pour Al-Dumayr, à une vingtaine de kilomètres de Damas, rendre visite à un de ses amis qui tenait un garage spécialisé dans les poids lourds.

Il y en avait toujours une douzaine de disponibles, soit en réparation, soit en attente d’un chargement.



Malko était en train de terminer son *breakfast* lorsqu’un employé de l’hôtel vint se pencher à son oreille.

– Sir, le directeur de l’hôtel, M. Osman, voudrait vous voir.

Un peu étonné, Malko se leva. Il savait qu’Osman Aidi était le propriétaire du *Sham Palace*, mais il ne l’avait pas rencontré. Il suivit l’employé dans le couloir surplombant l’atrium. Se retrouvant dans un second couloir, puis dans un escalier desservant des bureaux. Pour terminer dans un grand bureau où un homme aux cheveux blancs, en manches de chemise, travaillait sur des dossiers. Il se leva, salua courtoisement Malko et annonça :

– Le directeur de cabinet du docteur Assef Chawkat désire vous parler.

Malko prit l’appareil posé sur la table et une voix demanda aussitôt

en anglais :

– Mister Linge ?

– Oui.

– Une voiture va venir vous chercher dans un quart d’heure à l’hôtel. Pouvez-vous attendre dans le *tobby* ?

Malko raccrocha, le cœur battant. Tout allait se jouer dans les minutes qui suivaient.

Il descendit dans le *lobby* et s’installa en face des trois jeunes employées plutôt attrayantes qui accueillaient les clients. Un moustachu avec *moukhabarat* écrit sur le front s’approcha, un sourire servile aux lèvres.

– « Docteur » Linge ?

Trente secondes plus tard, Malko roulait dans une Mercedes blindée. Le parcours ne fut pas long.

Il avait quand même la gorge un peu serrée en franchissant la porte du siège du *Moukhabarat*. Un civil souriant l’accueillit et l’escorta jusqu’au premier étage. Le bureau avait la taille d’une salle de bal, avec un tapis persan aux tons roses de vingt mètres carrés. Le docteur Assef Chawkat abandonna son bureau faux Louis XV syrien, incrusté de nacre, pour venir lui serrer la main.

Ils s’installèrent dans des sièges de bois horriblement inconfortables. Après l’inévitable cérémonie du thé, le chef du *Moukhabarat* syrien dit simplement :

– J’ai parlé de votre proposition à qui de droit. Elle paraît raisonnable. À la condition, évidemment, que je sois certain de vos engagements à notre égard.

Malko l’aurait embrassé, bien que les moustaches de son vis-à-vis dégoulinent du sang invisible de ses milliers de victimes. Vingt ans plus tôt, à Homa, il avait fait tirer au canon sur les islamistes.

– Bien sûr, approuva-t-il, ce point pourra être réglé à partir de trois heures aujourd’hui, à cause du décalage horaire. Cependant, il faut que cet accord demeure totalement confidentiel. Et verbal. Pouvez-vous venir à l’ambassade américaine ?

Visiblement, cette éventualité n’enchantait pas le Syrien. Ils restèrent face à face, se regardant comme des chiens de faïence. Cherchant une solution.

– Je ne peux pas faire cela, conclut Assef Chawkat. Il faut trouver

une solution.

Malko vit son plan s'effondrer. Seule Wendy Fitzgerald pouvait l'aider. Il s'agissait d'un problème *technique* qui avait sûrement une solution. Il se leva.

– Puis-je prendre votre chauffeur pour aller à l'ambassade et revenir vous apporter la réponse ?

– Bien sûr, dit le Syrien.



Abu Mustapha Adib tournait autour de l'énorme camion jaune Volvo, parké sur un terrain vague, vérifiant les pneus, l'aspect général, montant dans la cabine pour faire tourner le moteur. Il s'agissait d'un 28 tonnes avec de hautes ridelles et un panneau arrière rabattant. Une bâche verdâtre permettait de moduler le chargement.

Son ami le rassura.

– Il est presque neuf ! Son propriétaire me l'a donné à vendre il y a un mois.

– Je te l'achète, conclut Irakien. Tout de suite.

– Tu as les 350000 dollars ? s'inquiéta le vendeur.

– Dans une heure, je serai ici avec, affirma Abu Mustapha Adib. Et un chauffeur. Prépare tous les papiers.

Son gros problème était résolu. En Syrie, il était difficile de trouver des camions en bon état. Il remonta dans son 4 × 4. Si tout se passait bien, il pourrait commencer le chargement l'après-midi même. Son idée était de partir le lendemain très tôt, s'il avait le feu vert du colonel Ramadan, afin d'arriver dans la région de Tikrit en fin de journée.



Depuis une heure, Wendy Fitzgerald essayait d'expliquer à un permanencier de la CIA, à Langley, la nature de son problème. Elle possédait un portable sécurisé utilisable n'importe où, mais le récepteur, à l'autre bout, se trouvait à Langley, pas à la Maison Blanche.

Or, il n'était pas question de faire déplacer Frank Capistrano à Langley. Était-il possible de transférer ce récepteur à la Maison Blanche ?

– C'est la TD qui peut répondre, conclut le permanencier. Je vais essayer de trouver quelqu'un, mais à cette heure-ci...

– Expliquez-lui qu'il ne fait pas nuit partout, remarqua Malko.

De nouveau, ils durent patienter. Il trépignait. Enfin, on les rappela. Une voix différente. Qui assura que, techniquement, c'était réalisable, mais, bien entendu, il fallait une autorisation du directeur général. Lequel, à deux heures du matin, dormait certainement.

– Vous l'aurez ! promit Malko.

Il repartit avec le portable sécurisé de Wendy Fitzgerald dans son attaché-case. Le chauffeur d'Assef Chawkat attendait sagement dans la cour de l'ambassade.

Retour au *Moukhabarat*. Cette fois, Malko dut attendre près de trente minutes qu'Assef Chawkat ait terminé une conférence. Dès qu'il fut dans son bureau, il ouvrit son attaché-case et lui tendit le portable de Wendy Fitzgerald.

– Avec ceci, docteur Chawkat, vous pourrez établir une communication totalement protégée avec M. Frank Capistrano, dès que celui-ci sera à son bureau. Je pense qu'il faut prendre un peu de marge. Voulez-vous quatre heures de l'après-midi ?

– Impossible, je serai avec le président. Cinq heures.

– Pas de problème, assura Malko. Comment faisons-nous ?

– Soyez à l'hôtel *Carlton* un peu avant. On viendra vous chercher.

Une fois de plus, le chauffeur d'Assef Chawkat le ramena à l'ambassade. Il fallait verrouiller l'opération sur le plan technique et administratif. Le temps pressait. Malko ignorait s'il n'était pas déjà trop tard, si Abu Mustapha Adib n'avait pas déjà évacué son trésor.



Depuis une heure, les hommes d'Abu Mustapha Adib chargeaient le Volvo qu'on avait fait reculer dans le garage, dont seule la cabine du camion émergeait. Les ballots s'entassaient avec lenteur, dans un silence minéral, sous la surveillance d'Abu Mustapha Adib en

personne. Il avait quand même l'estomac serré. Le parcours en Irak recelait pas mal de pièges.

Ne serait-ce que les rares patrouilles américaines. Certes, ses hommes étaient lourdement armés, mais les Américains avaient la mauvaise habitude d'appeler les hélicos à la rescousse et le camion était une cible facile... Assis sur une chaise, un petit carnet sur ses genoux, l'Irakien comptait les ballots, additionnant au fur et à mesure les sommes déjà chargées. Cela tiendrait tout juste dans le camion ! Heureusement, la bâche permettait d'augmenter la hauteur du chargement.

Cela lui faisait mal au cœur de donner trente millions de dollars au colonel Ramadan, mais il n'avait pas vraiment le choix. L'assurance ne paraît chère qu'avant l'accident.



Malko commençait à connaître par cœur le bureau d'Assef Chawkat et son immense tapis rose. Il jeta un coup d'œil à sa Breitling. Cinq heures dix. Pourvu que le Syrien n'ait pas changé d'avis. Le décalage lui avait permis de s'entretenir une heure plus tôt avec Frank Capistrano. De ce côté-là, il ne semblait pas y avoir de problème. Le *Special Advisor for Security* avait obtenu le feu vert de George W. Bush pour cette opération clandestine qui resterait pour longtemps « classifiée » au plus haut niveau. Le type d'action qui change la donne mais dont le public n'entend jamais parler.

Parce que morale et politique ne vont pas toujours de pair.

La porte du bureau s'ouvrit à la volée sur le chef du *Moukhabarat* qui posa sa serviette et lança à Malko :

– Tout est prêt ?

– Absolument ! confirma Malko, en lui montrant le portable sécurisé de Wendy Fitzgerald.

Le numéro était en mémoire. Il appuya sur « Send ». Il attendit, l'estomac quand même noué. Jamais il n'avait été aussi content d'entendre la voix rocailleuse de Frank Capistrano !

– Mister Capistrano, je vous passe le docteur Assef Chawkat, annonça-t-il.

Les formules de politesse furent brèves. Le Syrien parla peu, en anglais, écoutant surtout le *Special Advisor* de la Maison Blanche. Heureusement, *personne* au monde ne pouvait intercepter cette

conversation. Tout se passait bien. Lorsque la conversation fut terminée, le Syrien rendit le téléphone à Malko, qui échangea quelques mots avec Frank Capistrano.

Assef Chawkat l'observait sans mot dire. Dès qu'il eut fermé le portable, il dit simplement :

– Je vais vous présenter la personne chargée de cette opération.

Il regagna son bureau et lança quelques mots dans un interphone. Presque aussitôt, la porte s'ouvrit sur un homme en civil, mince, le crâne dégarni, avec une fine moustache, qui se mit au garde-à-vous.

– M. Linge, annonça Assef Chawkat, c'est le colonel Khaled Ramadan qui va mettre au point avec vous les détails de cette opération. Je ne pense pas avoir à vous revoir.

Leur poignée de mains fut froide et impersonnelle. Deux hommes d'affaires qui terminent un grave litige. Malko ressortit de la pièce en compagnie du colonel syrien qui lui indiqua un petit bureau voisin.

– Nous allons établir notre timing, proposa-t-il.



Le restaurant *Elissar* était désert et, par discrétion, les serveurs s'étaient éloignés des deux hommes plongés dans une conversation animée, à une table de coin.

– C'est impossible avant demain, répéta le colonel Ramadan. Sinon, les gens à la frontière, je ne les contrôle pas.

Abu Mustapha Adib dissimulait mal sa fureur. Depuis la veille au soir, le semi-remorque Volvo était chargé jusqu'à la gueule des ballots enrobés de plastique noir. Exactement cinq cent trente millions de dollars, en billets de cent.

De l'autre côté de la frontière, après Al-Taïf, une escorte venue de Ramadi attendait le précieux chargement pour le convoier jusqu'à Tikrit. Il allait devoir les prévenir. Et puis, la présence de ce camion chargé du trésor de guerre de Saddam le rendait nerveux... Mais le colonel syrien était intraitable.

– *Habibi*, répéta-t-il, ce serait dangereux de ne pas tout verrouiller. *Inch'Allah*, demain matin, on part vers six heures. Nous serons à dix heures à la frontière.



Les deux hommes se défièrent du regard, puis l'Irakien céda.

– Bon, admit-il de mauvaise grâce. On va faire comme ça.

Le colonel syrien ne se leva pas et dit, presque timidement :

– Je voudrais avoir ce que tu m'as promis *avant* le départ, demain matin, si cela ne t'ennuie pas.

Abu Mustapha Adib se raidit.

– Ce n'est pas ce qui était convenu...

– Non, reconnut le colonel Ramadan, mais j'ai la possibilité de le confier à quelqu'un qui peut le faire sortir du pays très tôt. Tu as confiance en moi, non ?

Difficile de dire « non ». Et puis, s'il y avait un loup à la frontière, cela se terminerait en massacre et le premier à mourir serait le colonel Ramadan.

– Bien ! accepta l'Irakien, rendez-vous à Ya'Four demain matin.

– Qui va conduire le camion ?

– Moi.

– Tu as raison, approuva l'officier syrien. Pour les choses importantes, il ne faut faire confiance à personne. *Inch'Allah*, à demain, et que Dieu te garde.



Depuis le milieu de la nuit, le *khamsin* s'était levé et les rafales de vent balayaient le désert, soulevant des tourbillons de poussière. Parfois, la visibilité était si mauvaise que les véhicules, phares allumés, roulaient au pas. Arrêtée à une station-service de la sortie d'Al-Dumayr, au milieu d'autres véhicules, la Mercedes grise en plaques syriennes n'attirait pas l'attention. C'est Malko qui avait pris le volant, et Wendy Fitzgerald fumait à côté de lui, son portable ouvert à côté d'elle.

Il baissa les yeux sur sa Breitling : six heures vingt. Il avait l'estomac noué. Avec les Syriens, il fallait s'attendre à tout. Il tenta de se rassurer en se disant qu'il conservait une sacrée épée de Damoclès suspendue au-dessus d'eux. Ils n'avaient pas intérêt à jouer double jeu.

– Je crois que le voilà ! annonça l'Américaine d'une voix étranglée.

Un énorme camion jaune avec une bâche verte venait de surgir de l'agglomération. Précédé par un minibus et suivi par une Mercedes noire.

Malko attendit qu'ils soient à une centaine de mètres pour sortir de la station. À cause du *khamsin*, la circulation était fluide. Ceux qui le pouvaient s'étaient arrêtés, attendant que le vent se calme. Tous les véhicules étaient recouverts d'une pellicule jaunâtre, à cause du vent de sable.

Malko se cala à trois cents mètres derrière le Volvo. De chaque côté de la route, c'était le désert, sans le moindre village. Il était tendu, noué. C'était l'hallali ou l'échec définitif.



Abu Mustapha Adib avait ôté son blouson de cuir pour conduire.

À côté de lui, Ranzi Al-Ashari grignotait une galette, de mauvaise humeur. Furieux de regagner l'Irak. S'il se faisait prendre, c'était Guantanamo direct.

La route étroite demandait de l'attention, chaque fois qu'il croisait un autre camion, et le *khamsin* ne facilitait pas les choses. Encore huit cents kilomètres jusqu'à Tikrit. Le paysage était plat, à perte de vue. À gauche, le désert s'arrêtait aux premiers contreforts du djebel Haymar et, à droite, c'était une immensité sablonneuse semée de quelques épineux.

– Tiens, lança Ranzi Al-Ashari, celui-là n'a pas eu de chance.

Il désignait un camion-citerne renversé dans le fossé, deux roues encore sur la route.

Abu Mustapha Adib émit un grognement, concentré sur son but : arriver le plus vite possible à la frontière. Dans le minibus précédant le camion, il y avait une vingtaine de ses hommes lourdement armés. Au cas où le colonel Ramadan aurait de mauvaises intentions.

Il donna un léger coup de volant pour doubler le camion accidenté.



Le poulx de Malko fit un bond. La Mercedes qui suivait le Volvo jaune venait de ralentir, augmentant la distance entre elle et le poids lourd. L'adrénaline noya ses artères.

Il fut pourtant surpris par la déflagration. Une énorme boule de feu s'éleva dans le ciel, suivie d'un immense nuage de fumée noire. Même à cinq cents mètres derrière le Volvo, l'onde de choc les frappa comme une gifle géante et la Mercedes partit en biais jusqu'au fossé, Malko cramponné au volant. Il arriva à stopper et jaillit de la voiture. La route était barrée par un mur de feu, à l'endroit où la déflagration avait eu lieu. La charge dissimulée dans le camion-citerne accidenté – plusieurs centaines de kilos de Semtex – avait fait exploser les deux véhicules qui brûlaient maintenant comme des feux de Bengale, entremêlés.

Un souffle d'air brûlant le frappa au visage. Le brasier dégageait une chaleur de plusieurs milliers de degrés.

Des débris volaient dans l'air, des bouts de papier noirâtres emportés par le vent. Malko en reçut un qui resta collé à sa veste : un billet de cent dollars.

– *My God !* fit Wendy Fitzgerald d'une voix étranglée.

L'incendie devait se voir à plusieurs kilomètres et le *khamsein* entraînait la fumée au-dessus du désert. Ils étaient encore figés par l'émotion quand ils virent la Mercedes qui avait suivi le Volvo passer devant eux, après avoir fait demi-tour, retournant vers Damas, trop vite pour qu'ils puissent distinguer ses occupants.

Fascinés, ils continuèrent à contempler l'incendie. D'autres véhicules avaient stoppé. Certains faisaient demi-tour. Les pompiers les plus proches se trouvaient à une trentaine de kilomètres et il n'y avait pas d'eau.

Malko remonta dans la Mercedes et roula lentement vers l'incendie, s'arrêtant quand la chaleur devint insupportable.

Le gas-oil brûlait avec d'énormes volutes noires et nauséabondes, auxquelles s'ajoutait l'odeur acre du caoutchouc brûlé. Le Volvo se consumait à partir des pneus. Il ne restait plus que le châssis, tout le reste avait été volatilisé par l'explosion. La citerne éventrée de l'autre camion flambait aussi. Malko regarda les bouts de papiers qui montaient dans l'air chaud, très vite emportés vers le désert par le vent violent.

Les Bédouins trouveraient des billets de cent dollars et penseraient qu'ils avaient été envoyés par Allah le Tout-Puissant et le Miséricordieux.

Tout ce qui restait de l'immense trésor de guerre de Saddam

Hussein. Fasciné, il n'arrivait pas à s'éloigner. Il s'était tellement acharné pour mener cette traque ! Il eut une brève pensée pour Abu Mustapha Adib qui avait finalement rencontré son destin, au moment où il s'y attendait le moins.

Se remémorant le vieil adage : Celui qui frappe par l'épée périra par l'épée...

Derrière eux, les véhicules venant de Damas commençaient à s'agglutiner, leurs occupants descendaient pour se ruer vers l'incendie. Au milieu des tourbillons de fumée noire emportés au loin par le *Khamsin*, les billets de cent dollars du trésor de Saddam Hussein continuaient à planer comme des confettis.

**Désormais  
vous pouvez commander  
sur le Net :**

**SAS  
BRIGADE MONDAINE. L'EXECUTEUR  
POLICE DES MŒURS. BLADE  
JIMMY GUIEU . L'IMPLACABLE**

**Nouveautés : BRUSSOLO  
HANK LE MERCENAIRE. LE CELTE**

**LES ÉROTIQUES  
LES NOUVEAUX ÉROTIQUES . SÉRIE X  
LE CERCLE POCHE  
LE CERCLE**

**en tapant**

**[www.editionsgdv.com](http://www.editionsgdv.com)**